





117



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario 631
Sala Grande
Scansia 7 Polchetto 3
N.º d'ord. 56

Part III 12

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



568319

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME CINQUANTE-SIXIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.

100

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

1758—1760.

Corresp. générale.

Tome V. A

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 5 de janvier.

LE roi de Prusse, en parlant à M. *Mitchel*, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : Eh bien, que faites-vous à présent ? Nous laissons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne vous connaissais pas cet allié, dit le roi. C'est le seul à qui nous ne payons pas de subsides, répliqua *Mitchel* : aussi, dit le roi, c'est le seul qui ne vous assiste pas. 1758.

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux et jecrains pour M. de *Richelieu* : quoiqu'il ait refusé un malheureux quart de part à *le Kain*, je l'aime toujours. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île ? c'est l'affaire de M. de *Boulogne*.

A 2

— de vous la payer. Son père l'aurait peinte; il a peint
1758. le plafond de la comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres suisses donner nos comédies gratis; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raison; et, si cette femme et Fanime font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel: il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée le Singe de la mode: nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue: vous n'auriez pas dit, au premier octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin,

et la Savoie par-delà ce lac, et les Alpes au-delà de cette Savoie. Vous me diriez : tenez-vous là. Mais je
1758.

L E T T R E I I.

A M. D'ARGENT.

A Laufane, 8 de janvier.

VOUS me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment *Cinéas* s'est raccommode avec *Pyrrhus*. C'est, premièrement, que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes les faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poète-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, &c. et le fuisse *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Laufane, soit des Délices: nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Laufane. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent

— 1758. jusqu'au ciel en amphithéâtre ; enfin , une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus* ; mais il faudrait un estomac : c'est un point sans lequel il est difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; si vous voulez un rôle , vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres , les unes affreuses , les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. le prince de *Brunswick*. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince ; mais on peut perdre aux échecs , et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive ; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue , la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières , vigoureuses , aguerries , qui voient leur roi tous les jours , qui sont connues de lui , et qu'il exhorte , chapeau bas , à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé , comme ils escamotent les cartouches en chargeant , comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin , leur maître croyait tout perdu , il y a trois mois ; il voulait mourir ; il me faisait ses adieux en vers et en prose , et le voilà qui , par sa célérité et par la discipline de ses soldats , gagne deux grandes batailles en un mois ,

court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breßlau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu, mais la renommée ne fait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney*; vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le suisse V.

L E T T R E I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de *Choiseul*. J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiseul*, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un genevois qui est dans le même cas, et qui, probablement, restera estropié à Mersbourg.

A 4

1758. — Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de Choiseul comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère : il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces ; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige : aussi Schwednitz n'est pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de Richelieu ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille ? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus qui n'eut que cinq représentations ; et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus ! — Fi donc ! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir ; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'Argental et à tout ange.

L E T T R E I V,

1758.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Laufane, 26 de janvier.

J E reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Alembert. Il faut d'abord que je justifie M. *Constant* que vous appelez *gros suisse*. Il n'est ni suisse ni gros. Nous autres lausannais, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de *Fontaine*. On alla chez la fermière générale qui envoya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Laufane.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti*. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme: je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame *Denis* a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris, à grands frais: elle voulait

— 1758. que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris ; mais , comme ce jardin est pour moi , j'ai été mon jardinier , et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez , s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien été mon tailleur , et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté , réparé , raccommode , meublé une maison spacieuse , et qu'on l'embellit ; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* soit à Breslau , et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos : car , s'il avait au dos cette belle devise , ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cu , mais cela est sujet à des inconvéniens : les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève* : la cour se soucie peu de nos hérétiques , et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* soit disgrâcié ; il n'a point perdu la bataille de Rosbac ; il a passé l'Aller , il a fait reculer les Hanovriens , il a fait de son mieux : on ne doit punir que la mauvaise volonté , et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très-mauvaise pièce ; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui

ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui , en
quelque genre que ce puisse être. 1758.

Voilà , ma chère nièce , tout ce que je crois , et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde , croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit , si vous mangez , si vous digérez , si vous êtes agréablement logée. Il faut , s'il vous plaît , que vous m'instruisiez de votre manière d'exister , car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez - vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme , ou si l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raisonner ? savez - vous quand il part ? seriez - vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin ? S'il fait ce voyage cet hiver , nous le recevrons à Lausanne , nous le mènerons aux Délices , et de là nous le guinderons par le mont Cénis à Turin , de Turin dans le Milanais , et du Milanais dans le Parmesan.

Portez - vous bien , et aimez - nous .

1758.

L E T T R E V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Laufane, le 3 de février.

MON adorable gouverneur, béni soit le fleur *Légier* et ses conforfs, et les mauvais vers, et fa fottife, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province, a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'histoire des insectes, ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers, dignes d'une académie de . . . Madame *Denis* les renvoya à Toul, bien cachetés; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle: vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monsieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes *Diderot* et d'*Alembert*, me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*.

Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux ; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections. 1758.

Vous avez vu, sans doute, que notre ami d'*Alembert* appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette église calviniste de n'être pas chrétienne ; vous savez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour soldetotale, qu'ils ont de la vénération pour *Jésu*, et qu'ils croient en DIEU. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé *Servet*, et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet* : c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de *Clermont* aura une armée terriblement délabrée ; son bisaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe ? Heureux qui voit du port tous ces orages !

Je vais planter aux Délices ; de là, je reviens à Lausanne pour nos spectacles ; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. J'en regrette aucun roi, aucun prince, mais je regrette fort le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie.

1758.

L E T T R E V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 5 de février.

JE me flatte, mon divin ange, que M. le comte de *Choiseul* a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et surtout au prince *Henri* qui a prévenu sa sœur: c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce *Henri* est très-aimable; ce n'est pas *Henri IV*, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 novembre, journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains, et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importants, et d'être entièrement libre: si j'avais été à la tête de l'Encyclopédie, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré

aux bêtes ; et une médaille pour deux succès qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'est apparemment celles-là qu'on donnera. 1758.

Nos médailles sont ici d'excellens soupers ; nous n'avons point de cabales : on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques , nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame *Denis* est devenue supérieure dans les rôles de mère ; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous : nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades : voilà l'état des choses. Je suis très-touché de l'état de madame d'*Argental* ; il faut qu'elle vienne à Epidaure consulter *Esculape*. Madame d'*Epinai* a obtenu des nerfs , madame de *Muy* a été guérie , ma nièce *Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon voir son oncle ; de là , dans une terre qui est à M. de *Mondorge* ou à son frère ; et , de cette terre ; aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de *Chauvelin* que je lui souhaite quelque étife, quelque marasme , quelque atrophie , afin qu'il prenne son chemin par Genève , quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île ? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves ?

Comment vont vos affaires de Cadix ? Ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps ? Vivez heureux , mon cher ange ; ce sont les vœux du plus maigre suisse des Treize-Cantons.

1758.

L E T T R E V I I.

A U M E M E.

A Laufane, ce 9 de février.

A VEZ-vous, lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle effuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, sans doute: ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si *Diderot*, qui est entouré de sacs comme *Perrin Dandin*, et qui est accablé du fardeau; oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer Fanème et la Femme qui a raison. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger Iphigénie en Crimée. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; *Luc* n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou douze cents mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim, vale*. Heureux qui digère tranquillement. Comment va la santé de madame d'*Argental*?

LETTRE

L E T T R E V I I I.

1758.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Laufane, 13 de février.

J E reçois, Monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes; n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui prêche comme l'autre *Chapelain* faisait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces maraudeurs-là ont peut-être raison de crier contre la vérité, et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés se laissent battre en détail: on les égorge un à un; et, pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'*Alembert* fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur *Diderot* et

Corresp. générale.

Tome V. B

— 1758. confors, vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous, à marcher ferré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infame de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'Iphigénie en Crimée; mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se font trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison : un jour en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois se fait de la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je fais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur : d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanisme; et, excepté les découvertes de *Newton* et de deux ou trois autres, tout est système absurde; l'histoire de *Gargantua* vaut mieux.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'est encore une belle invention que les poêles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon

cuifinier est encore un brave physicien ; cela est rare à Laufane. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de nos grosses truites , et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous le long de mon beau lac de Laufane à Genève. 1758.

Recevez les tendres respects du vieux suisse V.

L E T T R E I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane , 25 de février.

IL ne s'agit point , mon cher et respectable ami ; des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie , ils sont à présent entre les mains de d'*Alembert* : il s'agit de papiers que *Diderot* a entre ses mains , au sujet de l'article *Genève* , et des *Kakouacs*.

Il faut que mon âme soit bien à son aise pour retravailler à Fanime , dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier , et avec un nouveau succès. Je jouais *Mohadar* ; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que *Sarrazin* : ce n'est point vanité ; c'est vérité. Quand je dis mieux , j'entends si bien , que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon sacristain. J'avais de la colère et des larmes , et une voix tantôt forte , tantôt tremblante ; et des attitudes ! et un bonnet ! non , jamais il n'y eut de si beau bonnet.

— Mais je veux encore donner quelques coups de rabot
1758. à mon loisir , si DIEU me prête vie.

Oui, vous êtes des fibarites , fort au-dessous des Athéniens , dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux ; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance : vous traitiez le roi de Prusse de *Mandrin* , il y a six mois ; aujourd'hui c'est *Alexandre*. Dieu vous bénisse ; *Alexandre* n'a point fui dix lieues à Molvitz , et n'a point croché les armoires de *Darius* , pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompensé l'Iphigénie en Crimée , comme il récompensa *Chérile*.

Je vous remercie , mon divin ange , de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère , et qui êtes toujours bienfaisant. Voulez - vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin* ? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon ; M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui , dans lesquelles il me marque toujours la même amitié. Madame de *Pompadour* a toujours la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a toujours quelques bigots qui me voient de travers , et que le roi a toujours sur le cœur ma chambellanie ; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un office , et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime , vous auriez cabalé pour me faire avoir la

médaille. Mais qui donc jouera *Enide* ? Si c'est la *Gaußin*, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'*Hermenches* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Langalerie*, belle comme le jour ? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous cûmes après l'anime des rafraîchissemens pour toute la salle ; ensuite le très-joli opéra des *Troqueurs*, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe : cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, &c.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'*Alembert*. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'Ecriture des menaces de peines éternelles : ils ne disent point *Jésus* égal à DIEU le père ; ils ne l'adorent point ; ils disent qu'ils ont pour lui plus que du respect ; ils veulent apparemment dire du goût. Ils se déclarent, en un mot, chrétiens déistes.

1758.

L E T T R E X.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Laufanz , le 3 de mars.

J E reçois de vous , mon cher et ancien ami , deux lettres charmantes ; vers et prose , tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre esprit. J'aime mieux vous dire bien vite , et tout simplement , combien j'en suis touché , que d'attendre l'inspiration et le moment heureux de faire des vers , pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire , attendu qu'on va réimprimer cette Histoire générale , ce portrait des sottises et des horreurs du genre-humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'histrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très-joli théâtre ; madame *Denis* a été applaudie comme mademoiselle *Clairon* , et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis , sans vanité , que je suis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris , si vous aviez vu sur le bord de notre lac , une tragédie nouvelle très-bien jouée , très-bien sentie , très-bien jugée , suivie de danses exécutées à merveille , et d'un opéra-buffa , encore mieux exécuté ; le tout par de belles femmes , par des jeunes gens bien faits , qui ont de l'esprit , et devant une assemblée qui a du

goût. Les acteurs se sont formés en un an ; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. *César* ne prévoyait pas , quand il vint ravager ce petit coin de terre , qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome. 1758.

Comptez que les *Iphigénie* , les *Astarbé* , ne nous épouvantent pas , et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela , pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plans , à mes vignes , à mes tulipes ; et de là je reviens au théâtre , du théâtre à l'histoire ; et de tout cela à votre amitié , qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse , dont vous me parlez , étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je lui avais gardé le secret ; mais il a donné lui-même des copies : et vous savez que les rois , qui sont les maîtres du bien d'autrui , sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est , sans contredit , celui de tous les rois qui fait le plus de vers , et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est , sans doute , digne des petites-maisons ; mais il y a eu des corps , des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique , et très-souvent elle tombe sur les cervelles ; si la guerre continue , elle tombera sur les bourses ; j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé ; on parlait

— d'un voyage qu'il devait faire au pays roman ; mais
 1758. il n'osera , ni vous non plus. Je vous embrasse avec
 bien de la tendresse et des regrets.

L E T T R E X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane , 7 de mars.

M O N cher ange , êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de *Tençin* ? a-t-il laissé quelque chose à son *Gouffaut* ? viendrez-vous à Lyon discuter la succession ? Ce serait-là une belle occasion pour madame d'*Argental* de venir consulter *Tronchin* ; nous ferions un feu de joie aux Délices , non pas pour la mort de l'oncle , mais pour le joyeux avènement du neveu. J'ai perdu , dans cet oncle , un homme qui , depuis trois mois , s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire ; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande Fanime , et que nous la rejouons encore demain.

Je persiste , mon cher ange , à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères , et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout , et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon , qui ne devait pas aller sur le Vésér ? est-il encore fâché contre moi , de ce que madame *Denis* étant très-malade des suites de cette ancienne cuisse , je ne l'ai

pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monsieur le maréchal qui, en passant le nez haut au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville ? Ce serait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues.

1758.

L E T T R E X I I .

A U M E M E .

A Laufane, 12 de mars.

M O N cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle *Aïssé*, écrites à une madame *Calendrin* de Genève. Cette circaissienne était plus naïve qu'une champenoise ; ce qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous, comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que *Diderot* est un bon homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs pensées ; aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert* de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume ; je vous supplie de vouloir bien me les

1758. renvoyer contre-signés, ou de les donner à *Jean-Robert Tronchin* qui me les apportera à son retour.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liste ; je suis très-fâché que ces deux hommes nécessaires l'un à l'autre , soient défunis , et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi , je me suis amusé à jouer *Fanime* et *Alzire*. Mademoiselle *Clairon* , je vous demande pardon , mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte :

*De l'hymen , de l'amour venge ici tous les droits ;
Punis une coupable , et fais juste une fois.*

Pourquoi cela , Mademoiselle ? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin , et appuyé sur le dernier : c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'*Alzire* demande grâce à son mari pour son amant , et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable , j'en conviens ; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous , vieux débagouleur de *Sarrasin* , vous n'avez jamais joué *Alvarès* comme moi , entendez-vous.

Môn divin ange , depuis cette maudite affaire de *Rosbac* , tout a été en décadence dans nos armées , comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que *M. Colardeau* est remonté sur son *Astarbé* ; je ne fais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide !

Comment se porte madame d'*Argental* ? quelles

nouvelles sottises a-t-on faites ? quel nouveau mauvais livre avez-vous ? quelle nouvelle misère ? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains. 1758.

L E T T R E X I I I.

A M. LINANT. (*)

A Laufane, le 12 de mars.

QUAND je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes ;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence ,
Adieu sagesse , adieu prudence ,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait ; Monsieur ; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites , de faire entendre raison à mes suisses de Laufane : il y a suisses et suisses ; ceux de Laufane diffèrent plus des petits Cantons , que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai , pour faire ma cour à madame d'*Epinai*. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe , votre pupille , &c.

(*) Ce M. *Linant* n'est point de la famille d'un autre *Linant*, élève de M. de *Voltaire*.

1758.

L E T T R E X I V.

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN.

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE
AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Laufane, le 14 de mars.

MONSIEUR,

IL y a long-temps que je respectais votre nom ; et votre histoire militaire des Suisses en France m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols , superstitieux catholiques , pour faire révolter les calvinistes fougueux de France ; il en prenait ensuite du roi de France , pour faire la paix. Il se faisait toujours étaler une grande Bible sur une table dans tous les cabarets où il couchait ; d'ailleurs , entendant mieux que personne la manière dont on se faisait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale , au chapitre du ministère du cardinal de *Richelieu* ; mais je n'en ai parlé dans ce tableau des malheurs de l'univers , qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde , et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre , surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'État le

génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes, qui n'ont pas changé le destin des Etats, n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes, qu'il n'y a presque plus de grands-hommes. Cependant, Monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de *Rohan* sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A U M E M E.

Aux Délégués, près de Genève.

Vous me donnez, Monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve

— le théâtre petit ; c'est assez que votre héros ne le
1758. soit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :
Il agit en héros , en sage il écrivit.
Il fut même un grand-homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Vous voudriez , sans doute , de meilleurs vers ,
Monsieur, et moi aussi ; mais il y a long-temps que j'ai
renoncé à rimer. Une chose à laquelle je sens que
je ne renoncerai jamais , c'est aux sentimens d'estime
que je vous dois , et à l'envie de vous plaire. Par-
donnez cette courte prose et ces plats vers à un
pauvre malade. J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X V.

A M. L'ABBÉ AUBERT, à Paris.

Aux Délices, 22 de mars.

J E n'ai reçu, Monsieur, que depuis très-peu de jours,
dans ma campagne où je suis de retour, la lettre pleine
d'esprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accom-
pagnée de votre livre qui me rend encore votre
lettre plus précieuse. Je ne fais quel contre-temps a
pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu
vos fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir, quand
on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en
a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus
digne de l'homme. Celle du Merle, du Patriarché, des

Fourmis , font de ce nombre. De telles fables font du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style , celui de l'invention , dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentimens que vous m'inspirez , si le mauvais état de ma santé me permettait les longues lettres ; je peux à peine dicter , mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être , avec toute l'estime que je vous dois , &c.

L E T T R E X V I.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices , le 22 de mars.

DIEU conserve votre santé , Madame ! Je vous tiens ce propos parce que je suis revenu malade à ma retraite des Délices , et je sens que , sans la santé , on n'a ni plaisir , ni philosophie , ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris , je regretterais surtout de ne me pas trouver à la naissance de *la Fille d'Aristide* (*), et de ne pas faire ma cour à madame sa mère. *Melpomène* et *Thalie* sont donc logées dans la même maison ? Vous dites que M. de *la Touche* connaît les livres , et très-peu le monde ; mais c'est le connaître très-bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde est fait , et il verra en vous ce que le monde a de meilleur.

(*) Comédie de madame de Graffigni , représentée le 29 avril 1758.

— Vous le peindrez tous deux ; vous , Madame , avec
 1758. le pinceau de *Ménandre* , et lui , avec ceux d'*Euripide* ;
 car vous voilà tous deux grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juste sur le théâtre , il a fallu chercher dans l'ancienne Grèce : nous n'avons eu que *Louis XIII* qui ait eu ce beau surnom ; DIEU fait comme il le méritait. Ce titre de *juste* fut la définition d'*Aristide* , et le sobriquet de *Louis XIII*.

Quant au très-aimable et très-brillant petit-neveu du ministre plus grand que juste de *Louis le juste* , je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracasseries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ses lettres , comme vous vous vantez de jouir des charmes de sa conversation ; il m'a abandonné : c'est depuis qu'il est allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg ; mais , précisément dans ce temps-là , une des cuisses de ma nièce s'avisa de devenir aussi grosse que son corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une suite de la belle peur que le roi de Prusse lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il a fait peur , avaient la cuisse enflée , il faudrait élargir bien des chausses. Je ne fais si M. le maréchal de *Richelieu* m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas sacrifier une cuisse pour le voyage de Strasbourg ; mais , depuis ce temps-là , il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me suis dépiqué avec le roi de Prusse qui est beaucoup plus régulier que lui ; mais je sens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français , que mon héros prussien.

Je

Je voudrais bien, Madame, me trouver entre vous deux ; ma destinée ne le veut pas ; elle m'a fait suiffe et jardinier. Je m'accommode très-bien de ces deux qualités. Heureux qui fait vivre dans la retraite ; cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très-facile pour les petits. 1758.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, Madame, votre très-fidelle suiffe, *Voltaire*.

L E T T R E X V I I.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

*Qui avait envoyé à l'auteur son motet français :
Les Israélites sur la montagne d'Oreb.*

Mars.

MON cher évêque (*), j'ai été enchanté de votre souvenir, et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que *Moïse* n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens ; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre ; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'ancien et du nouveau Testament. Franchement, votre petit ouvrage est très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous

(*) On l'appelait l'évêque de Montrouge, parce qu'il était souvent au château de M. le duc de la Vallière, à Montrouge.

1758.

n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est à Laufane. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiselle *Clairon* a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse; et mieux jouées, en général, qu'elles ne le seraient à Paris: c'est à quoi nous avons passé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinotes et de grosses truites; nous vous aurions crevé, et M. *Tronchin* vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne fera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Laufane. Madame *Denis* se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaissons-là les mœurs de Paris: encore est-ce beaucoup que, dans vos dissipations, vous vous foyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui savent, autant que vos parisiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

L E T T R E X V I I I.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Aux Délices, 4 d'avril.

M O N cher et respectable ami , je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je fais , à n'en pouvoir douter , que le testateur (*) était l'homme du sacré collège qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui sauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas ; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de *Groslee* ne se retire pas à Grenoble , si elle reste à Lyon , l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir ; et vous croyez bien , mon cher ange , que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît , n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de *Richelieu* ait exigé du cardinal , votre oncle , l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension ;

(*) Le cardinal de Tencin.

— mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées
1758. se fondre en Allemagne , il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante. Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que , par un dédommagement très-légitime , la pension vous soit payée exactement.

Je ne fais si M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour ; je crois que vous le voyez souvent. Je n'en suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame *Denis* était alors très-malade ; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse , il y a cinq ans ; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit , et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de *Richelieu* que sur un roi. Il est vrai que , dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que *Diderot* , d'*Alembert* et autres ne soient pas réunis , n'aient pas donné des lois , n'aient pas été libres , et je suis toujours indigné que l'*Encyclopédie* soit avilie et défigurée par mille articles ridicules , par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le

Mercurc. Voilà mes sentimens , et parbleu j'ai raison. — 1758.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

L E T T R E X I X.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices , près de Genève , le 20 d'avril.

MONSIEUR,

JE me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer , dans l'espérance qu'elles n'en feront que plus amples et plus détaillées. La création de *Pierre le grand* devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille l'impératrice , à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand-homme dont elle est née. Je me flatte , Monsieur , que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront ni les belles campagnes contré les Turcs , ni celles contre les Suédois , ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu , plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre , en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer.

— 1758. Je ne ferai , Monsieur , que votre secrétaire dans cette grande et noble entreprise. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres , les manufactures , la marine , les découvertes , la police publique , la discipline militaire , les lois , les mœurs , les arts , tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens précieux , bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie , et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai , &c.

L E T T R E X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 8 de mai.

MON cher ange , il doit y avoir une petite caisse plate , qui contient quelque chose d'assez plat , à votre adresse , au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras suisse , barbouilleur en pastel , qu'on m'avait vanté comme un *Raphaël* , me vint peindre à Laufane , il y a six semaines , en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon où par les voituriers. Une madame *Rameau* , commissionnaire de Dijon , s'est chargée de vous faire tenir

ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême ; mais non-seulement vous l'avez permis , vous l'avez ordonné ; et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que *la Fille d'Aristide* le juste , ait été aussi maltraitée par le parterre parisien , que son père le fut par les Athéniens ? Cela n'est pas poli ; heureusement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient , dit-on , avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien ?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre ; il paraît que les chiens de la guerre , comme dit *Shakespeare* , cessent de mordre et même d'aboyer : les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe : celui que vous appeliez tous *Mandrin* , il y a deux ans , il y a un an , devient un homme supérieur à *Gustave-Adolphe* et à *Charles XII* , par les événemens. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation ! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baissent les ailes.

1758.

L E T T R E X X I.

A U M E M E.

Aux Délices , 15 de mai.

JE suis chargé , mon cher ange , de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de *Douglas* : je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que , madame *Denis* et moi , nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute six mois après avoir pris notre argent , et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président , son beau-frère , ne serait-il pas , entre nous , un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse ? Le fils d'un banqueroutier , dans notre Suisse , ne peut jamais parvenir à aucun emploi , à moins d'avoir payé les dettes de son père ; mais c'est que nous sommes des barbares , et vous autres , gens polis , vous donnez vite une belle charge d'avocat général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des confiscations , qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent , et qui gagne six pour cent à le faire valoir ; le tout pendant vingt années.

Est-ce-là faire droit , est-ce-là comme on juge ?
Pardon ; je suis un peu en colère , parce que j'ai
perdu environ le quart de mon bien en opérations
de cette espèce ; mais je ne dois pas me plaindre
devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison. 1758.

Mon divin ange , je songe à une chose. Si *Babet*
vous procurait une ambassade ! Vous me direz que
vous êtes trop honnête homme pour négocier ; mais il
y a des honnêtes gens par-tout. Je voudrais que vous
relevassiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos
Suisses feraient enchantés. Que fait-on ? Ce que je
vous dis là n'est point si sot ; pensez-y.

Ma nièce *Fontaine* est à Lyon : j'espère qu'elle
m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-
vous des nouvelles de cette Encyclopédie ? Je les
aime mieux que les nouvelles publiques qui sont
presque toujours affligeantes. Mille respects à tous
les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes ; le
suisse V.

1758.

L E T T R E X X I I .

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

JE suis bien sensible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille; je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe: ce

qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de
ce monde. — 1758.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne foyez du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre grecque ; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez, Madame, sur la tendre et respectueuse amitié du fuisse V.

L E T T R E X X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 de mai.

MON divin ange, je vous envoie de la prose. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le fais bien ; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'Encyclopédie ; mais, entre nous, il est plus aisé de faire le métier de *Diderot* que celui de *Racine*. Je vous demande en grâce de lire cet article *Histoire* ; il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile ; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'amour propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas : vous êtes la belle *Javotte*, et moi le beau *Cléon*. Vous croyez donc qu'après huit ans

1758.

la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante et quatre ans, et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'*Olivet*, pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de *Bernis*, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raisons, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de *Groslee* ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secretò*; et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très-bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de *Shakespeare*. Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français, de ma tragédie de *Méropé*, en faisant son traité avec l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il veut se tuer, il fait son paquet, il prend congé en vers et en prose; moi qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme *Cinées* conseillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de

Richelieu , pour finir tout en cédant quelque chose. — Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbac ; et 1758.
voilà que mon homme , qui voulait se tuer , tue en un mois , Français , Autrichiens , et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain , mais elle est très-affermie aujourd'hui.

Or , maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres ; y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude ? n'est-ce pas le lion qui craint une souris ? qu'ai-je affaire à tout cela , s'il vous plaît ? Tout le monde , je crois , souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux , il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de *Staremborg* fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles , en qualité de spectateur de la pièce ; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal , les Autrichiens m'en fassent encore. Patience : DIEU est juste. Mais , en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde , votre ami , le chevalier de *Chauvelin* , l'ambassadeur , ne pourrait-il pas , à votre instigation , dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal ? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable , et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses. Ce serait-là une belle négociation : M. de *Chauvelin* verrait ce que M. de *Staremborg* pense. Pour moi , je pense que ce monde est fou , et que vous êtes le plus aimable des hommes.

1758.

L E T T R E X X I V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

M. de *Florian* ne sera pas assurément le seul , mon très-cher gouverneur , qui vous écrira du petit hermitage des Délices ; c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif : et puis on a tant de choses à dire qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde , qu'on est tout ébahi , et qu'on se tait ; et , comme cette lettre-ci passera par la France , c'est encore une nouvelle raison pour ne rien dire. Quand je lis les Lettres de *Cicéron* , et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles , et sous la domination de *César* , je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes ; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient assez triste , c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce petit billet passe , je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur , ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être , quand vous

aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'Encyclopédie, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près?

Mille tendres respects, le suisse V.

L E T T R E X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

MON divin ange, ce paquet contient de plats articles, pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à

— 1758. qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur : il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendrée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très-bien reçue. Rien ne presse; et on peut attendre très-patiemment le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que *Tronchin*, qui va partir, fasse cette négociation, et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce ferait ! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de *Fontaine* vous rapportera Fanime et la Femme qui a raison. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je

Je fais mille tendres complimens à M. de *Sainte-Palaye* ; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère. 1758.

L E T T R E X X V I.

A U M E M E.

Aux Délices, 16 de juin.

MON cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'Encyclopédie, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour *Clairon* et pour *le Kain*. Je fais partir sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, *Imagination* et *Idolâtrie* ; ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et j'en crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination*. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *sermonum nostrorum candide judex*, voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot*. Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de *Chauvelin* ; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'Encyclopédie ; je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

Corresp. générale.

Tome V. D

1758. Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes , tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo , ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de *Clermont* battre les Hano-vriens ! puissent les Anglais , qui sont descendus près de Saint-Malo , ne pas retourner chez eux ! et puissiez-vous approuver et faire approuver *Histoire, Idolâtrie, Imagination !* Je n'en ai plus de cette imagination ; mais les sentimens qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait ; croyez-moi. Le peintre n'est pas bon , je l'avoue ; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire , mon cher ange , une copie pour l'académie. Qu'importe , après tout , que l'image d'un pauvre diable qui sera bientôt poussière , soit ressemblante ou non. Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

L E T T R E X X V I I .

1758.

A U M E M E .

Aux Délices, 21 de juin.

P R E M I È R E M E N T , mon divin ange , le confident *Tronchin* fera sa principale occupation de ménager mon bonheur , c'est-à-dire , de vous attirer à Lyon , et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur , je n'en connais pas de plus facile , et je vous aurai la plus grande obligation , à vous et à lui , du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément , et sans se compromettre , encourager les sentimens favorables qu'on me conserve ; il peut faire regarder comme une chose honnête , et même honorable , de revoir un ancien camarade en poésie , en académie , et non pas en visage. Il y a du mérite , il y a de la gloire à faire certaines actions , et tout cela peut être représenté sans être mendié , et sans autre dessein que de vouloir échauffer , dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens , les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur , que je suis un des plus ardens partisans de sa pièce , et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien , mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami comme vous

— parleriez vous-même , et je vous prie de remercier
1758. d'avance votre ambassadeur.

Il faut que je vous confie , mon cher ange , que je vais passer quelques jours à la campagne , chez monseigneur l'électeur palatin. Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma petite absence. Je ne peux remettre ce voyage : il faut que , pour mon excuse , vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus essentielles de sa bonté ; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce ; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu m'envoyer , de la part du roi , un passe-port dans lequel sa Majesté me conserve le titre de son gentilhomme ordinaire , de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agrémens possibles. J'aimerais mieux , je vous en réponds , en faire un pour venir remercier madame la princesse de *Robecq* de la bonté qu'elle a de m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de son souvenir , et c'est par vous que mes remerciemens doivent passer. Adieu , mon cher et respectable ami , je pars dans quelques jours , et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

L E T T R E X X V I I I .

1758.

A M. D I D E R O T .

Aux Délices, 26 de juin.

Vous ne doutez pas, Monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et s'ils passent, tant mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'*Argental* veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur* (*moral*) et je l'adresserai à *Briasson*.

Je vous avais trouvé deux aides maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur les fossiles et sur les changemens arrivés

1758.

à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandoient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leur secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le petit fuisse.

L E T T R E X X I X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 de juin.

MON cher ange, quand j'allais partir pour Manheim madame *du Bocage* est venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la Femme qui a raison; elle en a été si contente qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons, ni elle ni moi, que cette pièce soit aussi-bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit *Préville* qui fasse le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui font l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de

la difette où vous êtes de gens à talent. Je ne fais si la Femme qui a raison vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaissant à mon âge; c'est à vous à en décider, à donner la pièce, si vous la jugez passable, et à la jeter au feu, si vous la croyez mauvaise. Pour Fanime, nous la jouerons encore à Laufane, s'il vous plaît; après quoi vous en serez le maître absolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser; et le seul voyage que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes, et de ne pas voir son ami.

J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M. de *Chauvelin*; c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en disant à qui vous savez combien je lui suis attaché, &c.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne santé. Mes respects à tous les anges. Adieu, mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage, en espérant une lettre de vous à mon retour.

1758.

L E T T R E X X X.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin,
17 de juillet.

MONSIEUR,

J'AI reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'Histoire de *Pierre le grand*. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est-là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengis-kan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de

Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage. 1758.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Strahlenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très-précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de *Pierre le grand*; il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, &c., et non de divulguer, ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler; parce que je dois, ce me semble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suétone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII*

— avait en effet une valeur personnelle dont aucun
1758. prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait: *faites donc vite, toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps*; et il partait le premier à la tête de ses drabans, se faisait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, Monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la fois du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand-homme, et le grand-homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. *Oliarius*, et depuis le comte de *Carlisle*, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et si on les contredit, en assurant que la Russie connaissait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur du temps du comte de *Carlisle*; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence soit générale, il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'Etat, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection. 1758.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par-dessus une soutane; cependant, par pure curiosité, je désire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'*Oléarius*, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par-dessus la soutane, retrouffé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot *tsar*, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la Bible slavone, où il est question du *tsar David* et du *tsar Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que *tsar* ou *tshar* vient de *sha* que de *césar*; mais tout cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissemens faits par *Pierre I*, et des obstacles qu'il a surmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans sa guerre contre *Charles XII*, d'autre cause que celle de sa convenue, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

1758. J'attendrai, Monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer sur les campagnes de *Pierre le grand*, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissemens qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît de plus glorieux, puisque c'est, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'Histoire de Russie, est qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes qui ont avili l'Occident ont été inconnues chez les Russes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X X I.

A U M E M E.

A Schwetzingen, 1 d'août.

MONSIEUR,

LES agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de *Pierre le grand*, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse, que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos

vues. Les faits, les dates s'arrangeront aisément, et pour peu que j'aye de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé. 1758.

Permettez-moi, Monsieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles instructions que je demande au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof*. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, Monsieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monsieur, aussi-bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

Mémoire d'instructions joint à la lettre.

LE baron de *Stralemborg* n'est-il pas en général un homme bien instruit? Il dit en effet qu'il y avait seize gouvernemens, mais que, de son temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? si vous remontez en droite ligne quelle province produit autant de froment qu'elle?

1758. Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ses droits à *Gautier de Plettemberg*, en 1514? et le grand prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la Dwina, mais il n'est point dit qu'il arriva à Moseou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'Histoire du commerce de Venise, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de là vient le proverbe vénitien *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis, cependant les remarques envoyées par M. de *Stralemberg* m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Stanislas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée, leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très-petits, des oreilles immenses. Ils ressemblaient à des hommes à peu-près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoièdes ont conservé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai samoiède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce cosaque qui, selon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de César? est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

Knés signifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc* aux dixième et onzième siècles était absolument ignoré dans tout le Nord.

Knés ne signifie-t-il pas seigneur ? ne répond-il pas originairement au mot *baron* ? n'appelaient-on pas *knés* un possesseur d'une terre considérable ? ne signifie-t-il pas chef, comme *mirza* ou *kan* le signifie ? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue. 1758.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie ; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France ; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très-fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture ; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aisé et qui est très-difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de son boyard ? un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar ?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boyards qui élut *Michel Fédorowitz*. J'ai nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation ? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois ?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape ? et tout usage dans l'Eglise ne se tourne-t-il pas en devoir ?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légèrement sur les événemens qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand-homme a fait.

On suivra exactement les mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit ; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca*, d'écrire *Vefonise*, *Moscou*, *Alexiovis*, &c. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

1758. *N. B.* Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y est pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

L E T T R E X X X I I.

A M. LE COMTE D'ALBARET, à Turin.

Aux Délices, 16 d'août.

L'ONCLE et la nièce, Monsieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tournay; et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous regrette encore davantage dans la société: vous en ferez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur; mais si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés pour vous de tous les sentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous sont le plus dévoués, et soyez persuadé surtout de l'attachement tendre et respectueux du solitaire et du malade V.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

1758.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

Au sujet de sa promotion au cardinalat.

A Soleure, du 19 d'août.

LE vieux fuisse, Monseigneur, apprend dans ses tournées que cette tête qualifiée carrée par M. de *Chavigny*, est ornée d'un bonnet qui lui sied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'est un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de *Richelieu*. Je me souviendrai toujours et je m'enorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle*. Gentil *Bernard* doit en être bien fier aussi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre : si vous ne vous en souciez pas, je vous jure que je ne m'en soucie guère, et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un peu pour qui vous savez, pour mon

Corresp. générale.

Tome V. E

— 1758. ancien ingrat; on ne laisse pas d'avoir de la politesse, mais on a de la mémoire, et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands: j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis; le cheval de Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu*; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de *Pompadour*. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On est prussien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde fera français ou françois.

Je ne fais pas si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode, génie et constance. Pardonnez au vieux suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Misce consiliis jocos*. Agréez le profond et tendre respect d'un suisse qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

L E T T R E X X X I V.

1758.

A M. P. ROUSSEAU, à Liège.

A Laufane, le 24 d'auguste.

EN revenant de Schwetzingen, château de mon-fieur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. d'Arget, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement; mais c'est-là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confonduës dans la foule des malheurs publics.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui sont consolantes. Votre journal fera continuellement une des plus agréables lectures qui puisse amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-sanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaisir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1758.

L E T T R E X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 d'août.

ME voilà rendu à mon hermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le seul chagrin que je puisse avoir, en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les tantes et les débarbouillées sont donc d'étranges personnes. Il ne faut pas songer à réformer des têtes aussi mal faites. D'ailleurs, mes établissemens et les dépenses considérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me transplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien solide que je pusse laisser à mes héritiers, comptant fort peu sur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela est encore aussi difficile que de faire entendre raison à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je serais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux siennes. Vous avez donc aussi des coliques, mon respectable ami? Ce serait bien le cas de venir consulter *Tronchin*, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Epidaure, et c'est ce qui me désespère. Je vous conjure de me mander des

nouvelles de votre santé; ne me laissez pas sans consolation. Madame *du Bocage* vous a donc montré 1758.
notre Femme qui a raison : elle nous a amusés en Savoie; mais il se pourrait, à toute force, que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame *Denis* ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que Fanime et madame Duru soient des personnes bien merveilleuses; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices; mais, entre le succès et la gloire, la différence est grande. Je connais des armées et des généraux, qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli*. Où est le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672?

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite; et, si les choses continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'*Argental*? Mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous font mille complimens; et moi, je suis pénétré de reconnaissance.

1758.

LETTERE. XXXVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de septembre.

RITORNO dalle sponde del Reno alle mie Delizie; quì vedo la signora errante ed amabile quì leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso à Bologna *la grassa*, ed avete lasciato Venezia la ricca. E per tutti i santi, perchè non venire al nostro paese libero? voi che dilettaie nel viaggiare, voi che godete d'amici, d'applausi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire trà i papasfighi, che non è à me di andare frà i papimani. Ov'è la raccolta delle vostre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l'avete mandata? per qual via? non lo sò. Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri belli anni trà l'amore, e la virtù. *Orazio* vi direbbe :

*Quod tu inter scabiem tantam et contagia lucris
Nil parvi sapias, et adhuc sublimia cures.*

Ed il *Petrarca* soggiungerebbe*,

Non lasciar la magnanima impresa.

La signora di *Bentinck* e, come il re di Prussia, condannata dal consiglio aulico, e questa povera *Marfisa* non è seguita dà un esercito per defenderli.

Cette pauvre miladi *Blakaker*, ou comtesse de *Pimbêche*, va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse ; mais je ne vois par-tout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Prusse, ceux qui meurent à leur service, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'*Argens*. 1758.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.*

Le premier vers est pour vous, le second pour moi. Pour miladi *Montaigu*, je doute que son ame soit à son aise ; si vous la voyez, je vous supplie de lui présenter mes respects.

*Farewell flos Italiæ, farewell wise man
Whose sagacity has found the secret
To part from Argaleon withom being
Molested by him.*

Si jamais vous repassez les Alpes, souvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partisan le suisse V.

1758.

L E T T R E X X X V I I .

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Delices , 3 de septembre.

EN revoyant , Madame , mon petit hermitage , mon premier devoir est de vous remercier , vous et *M. du Bocage* , de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité , je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome ; mais vous devez être lasse de complimens. Permettez-moi seulement de vous dire que , malgré tous vos talens et tout votre mérite , je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple , la plus aisée à vivre , la plus digne d'avoir des amis , quoique vous foyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris , Madame , à vos succès et à votre gloire , pouvait me donner quelques droits à votre amitié , j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai , dans la retraite , une vieilleffe infirme ; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle , Madame ! et que la disette des talens , en tout genre , est effrayante ! Je ne vois que des livres sur la guerre , et nous sommes battus par-tout. Que de brochures sur la marine et sur le commerce ! et notre commerce et

notre marine s'anéantissent. Que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit ! et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de *Louis XIV*. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les *Pascal*, les *Despréaux*, les *Bossuet*, les *Racine*, les *Molière* ont rendue universelle, et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté : *Diderot*, d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, Madame, que le petit nombre des sages, ne s'expose pas à la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public.

J'ai eu la faiblesse, Madame, de laisser fortir, de notre petit coin des Alpes ; cette Femme qui a raison. Si elle avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'est un amusement de société ; mais vous avez voulu la porter à M. d'*Argental*. J'ai été trop flatté de vos bontés, pour résister à vos ordres ; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public : cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme *Fénélon* voulait qu'on aimât DIEU ; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui ? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit

— 1758. bruit des louanges ; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages ?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses, sans doute, que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage ; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée ; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, Madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux suisse *Voltaire*, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 17 de septembre.

IL faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux ; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous ? où êtes-vous ? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé *Menet* doit vous avoir remis ? Il y a un domestique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac ; je vous serai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que

vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci*, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qu'il ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de *Mars*, mais j'étais assez près de ces vilains champs, quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient *Dusseldorff*, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'*Archangel* et d'*Astracan*, pour se faire égorger à *Custrin*. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi en paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre sur l'esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philosophie; approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius*; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno*; vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une

1758.

— 1758. fanté si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des suisses, qui vous aime de tout son cœur.

P. S. Qu'est-ce qu'un livre de *Jean-Jacques*, contre la comédie? *Jean-Jacques* est-il devenu père de l'Eglise?

L E T T R E X X X I X.

A M. V E R N E S.

23 de septembre.

All that is, is right,

VOILA deux rois assassinés en deux ans, la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cents mille hommes massacrés, &c. &c. &c.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de *Jésus-Christ* ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint*. Tout le monde crie dans les rues à Paris: *mangeons du jésuite, mangeons du jésuite*. C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de fociniens, qui niez aussi la chute d'*Adam*, la divinité du verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes,

cependant ma rapsodie sera à vos ordres ; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous ; car , tout
 1758.

Gratias ago du journaliste anglais ; c'est un bon vivant.

L E T T R E X L.

A M. PILAVOINE, à Surate.

Aux Délices , près de Genève , le 25 de septembre.

J E suis très-flatté , Monsieur , que vous ayez bien voulu , au fond de l'Asie , vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté , cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs , il faut être huguenot pour être citoyen de Genève ; et ce n'est pas un si beau titre , pour qu'on doive y sacrifier sa religion ; cela est bon pour *Henri IV* , quand il s'agit du royaume de France , et peut-être pour un électeur de Saxe , quand il veut être roi de Pologne ; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade , je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe , monsieur *Tronchin* , qui réside à Genève ; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage , moitié sur le territoire de France , moitié sur celui de Genève , un

— 1758. domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu-près autant à Surate, du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu-près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Leman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis de tout mon cœur, votre, &c.

L E T T R E X L I.

1758.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices , le 3 d'octobre.

* *Urbis amator , crédule galle ,*

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25 , et n'avaient nulle envie de se battre le 26 ; que *Frédéric* , après les avoir vaincus ; et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant , a couru dégager son frère ; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de *Daun* , et qu'on est à peu-près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille de *Custrin* ; mais je n'en suis ni énorgueilli , ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'*Helvétius* sont assez jolis ; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison , le sage *Locke* , n'a pas dit autre chose ; et *Aristote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe , quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie ; ce sont des anecdotes de médifance , et , par conséquent , cela n'entre pas dans mon plan.

1758. Pour *Jean-Jacques*, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève; mais on vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces: mon hermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé, mon cher et ancien ami, du livre (*) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand-homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse; et, après lui, je mets *Hume*.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé avec la Femme qui a raison; mais c'est pour notre troupe, et non pour la vôtre: *Scurror mihi, non populo*.

Madrafs pris! quel conte! Il n'y a que des *la Bourdonnais* qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

(*) De l'Esprit, par M. Helvétius.

L E T T R E X L I I.

1758.

A M. D E F O R M O N T.

M O N cher philosophe, votre souvenir m'enchanté ; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris , et moi un maigre épicurien du lac de Genève ; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame du Deffant est plus philosophe que nous deux , puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue , et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement , non pas à son bonheur , car ce fantôme n'existe pas , mais à toutes les consolations dont elle jouit , à tous les agrémens de son esprit , aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir , sans doute , de cette société délicieuse , j'entends de la vôtre et de la sienne ; mais allez vous faire... avec votre Paris ; je ne l'aime point , je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme ; il me faut des jardins , il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère , et où l'on vienne ; j'ai trouvé tout cela , j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis , et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien ; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne fais si j'aurai cette folie ; mais , au moins , c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent , malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée , ni Hypermnestre ; je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics , que pour celle des talens ; la compagnie des Indes , le commerce , la marine , me

Corresp. générale.

Tome V. F

— paraissent encore plus en décadence que le bon goût;
1758. jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et
jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai
trente volumes sur le commerce, et il déperit. Ni
les livres sur l'esprit et sur la matière, ni les arrêts
du conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de
maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes ? C'est
bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou
pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens
n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils
ont dix mille blessés au moins. Si le comte de *Dawn*
tomrait sur eux dans ces circonstances, peut-être
ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux
Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le
souffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs
de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra
bien finir de même.

Nota qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois
les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes très-tendres
respects à madame du *Deffant*; et souvenez-vous
quelquefois du vieux suisse *Voltaire* qui vous aimera
toujours.

L E T T R E X L I I I.

1758.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

QUE les Russes soient battus , mon cher et ancien ami , que Louisbourg soit pris , qu'*Helvétius* ait demandé pardon de son livre , qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers , que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises , ce n'est pas ce dont je m'inquiète ; mais M. A.... de L....., et quatre années qu'il me doit , sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. A.... me croit-il mort ; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie , où est-il ? s'il est mort , où sont ses héritiers ? Dans l'un et l'autre cas , à qui dois-je m'adresser pour vivre ?

Pardonnez , mon ancien ami , à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé ; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement :

Det vitam , det opes , animum æquum mihi ipse parabo,

Vraiment , je le crois bien. Voilà un grand effort ! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. A.... de L..... Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi , parce que j'étais fluët et maigre ; *vivimus tamen* , et peut-être A...., *occidit* dans son marquisat.

— 1758. Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaissiez-vous quelqu'un dont je pusse employer la prose ?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launay ? Bâtissez-vous ? plantez-vous ? avez-vous la faiblesse de regretter Paris ? ne méprisez-vous pas la frivolité qui est l'ame de cette grande ville ? Vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin qu'on leur dise :

*Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.*

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris ; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launay, si vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embrasse.

Nisi quod non simul effem, cætera letus.

L E T T R E X L I V.

A M. THIRIOT.

18 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé son *Esprit*, mon ancien ami ; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir : je ne veux pas avoir double esprit comme *Elisée*. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles ; j'ignore ce qui a excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de *S^t Matthieu*) a quitté la finance

pour suivre la vérité. Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques, qui ne font tort à personne, qui sont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la simple signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer; cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux: on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'*Esprit des lois*, et surtout dans les *Lettres persanes*. Le proverbe est donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet *Esprit*, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon Atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, &c.

— Je dicte ce rogaon , mon cher ami , parce que je
1758. suis un peu malade aujourd'hui ; mais j'ai toujours
assez de force pour vous assurer de ma main que je
vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E X L V.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 10 de novembre.

M O N affaire avec le marquis A est fort fétieuse ,
mon cher et ancien ami ; mais vous l'avez rendue si
plaisante par votre aimable lettre , que je ne peux
plus m'affliger. Le *constat de cadavere* me fait encore
pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en
colère que je vive encore , et que j'aye douté de son
existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu ;
je le ferai *ester à droit* , de pardieu , fût-ce dans
Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis double-
ment obligé de vos bons conseils et de vos bonnes
plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur
honnête homme , encore moins un marquis qui
paye ses dettes. Cet A doit être furieusement grand
seigneur ; car , non-seulement il ne paye point ses
créanciers , mais il ne daigne pas leur faire civilité.
Cet A n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris , mon cher ami , chercher
le plaisir , et ne le point trouver ; jouir de la ville , et
ne l'aimer ni ne l'estimer , et y attendre le moment

de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices, je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce ne serait que pour vous. 1758.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place: je le crois bien; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de *Dawn* et le greffier de l'empire instrumentent toujours contre *Frédéric*. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame *Denis* en fait autant.

L E T T R E X L V I.

A M. D I D'E R O T, à Paris.

Aux Délices, 16 de novembre.

JE vous remercie du fond de mon cœur, Monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (*). Il y a des choses tendres, vertueuses, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point

(*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et représenté en 1761.

1758. au théâtre, autant que je suis fâché que *Roussseau* écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'Encyclopédie : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur ; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé ; et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïse* en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, &c., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez

des articles intéressans dont d'autres personnes ne se
feront point chargées. 1758.

Adieu, Monsieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talens.

L E T T R E X L V I I.

A M. DE C I D E V I L L E.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez toujours aux Délices.

VOTRE amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis A.... et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un bas-normand peut hardiment écrire à un* fuisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon dû ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium*; mais dû, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paye; et, point d'argent, point de fuisse. Et M. le surintendant le *Doux* aura beau faire, je

1758. — ferai brèche à son trésor : car je bâtis une terre , non pas un marquisat comme Lamotte , non un palais comme le palais d'A , mais une maison commode et rustique , où j'entre , il est vrai , par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis , car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières ; et mes vassaux feront la guerre à la Motte-A *Licet miscere seria jocos* , mais il ne faut pas abandonner le demeurant ; *rem suam deserere turpissimum est* , dit Cicéron.

Le fait est que j'ai acheté , à une lieue des Délices , une terre qui donne beaucoup de foin , de blé , de paille et d'avoine ; et je suis à présent

Rusticus ab normis sapiens crassaque Minerva.

J'ai des chênes droits comme des pins , qui touchent le ciel , et qui rendraient grand service à notre marine , si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que Lamotte ; et nous verrons , quand nous nous battons , qui l'emportera.

Nunc itaque et versus et cetera ludicra pono.

Je sème avec le semoir ; je fais des expériences de physique sur notre mère commune ; mais j'ai bien de la peine à requièrre madame Denis au rôle de Cérès , de Pomone et de Flore ; elle aimerait mieux , je crois , être Thalie à Paris ; et moi , non : je suis idolâtre de la campagne , même en hiver. Allez à Paris , allez , vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

*Urbis amatorem fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.*

L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*, qui parle, —
 qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui 1758.
 aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant
 d'écarts, qui se belouse si souvent; ce prétendu ami du
 genre-humain, n'est mon fait que quand il dit : Aimez
 l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce
Mirabeau, qui m'a donné cette dernière passion. Eh
 bien, quittez donc votre aimable Launay pour Paris;
 mais retournez à Launay, et regrettez, comme moi,
 que Launay soit si loin de Ferney. Ecrivez-nous quand
 vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous
 y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du
 lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

L E T T R E X L V I I I.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 de décembre.

MONSIEUR,

BENEDETTO fia il cielo che v'a ispirato il gusto
 del più divino trastullo, che e i valenti uomini e le
 virtuose donne possano godere, quando sono più di
 due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne
 rougit point à son âge de jouer encore la comédie
 avec ses amis. Nous avons à Lausanne un très-joli
 théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en
 France, à quelques lieues de la campagne où je suis
 à présent.

1758.

Les femmes se mettent comme elles veulent , sans beaucoup de dépense , surtout point de cornettes ; un petit diadème de perles fausses , quelques rubans , des boucles ou un petit bonnet. Une femme , quand elle est jolie , est mieux coiffée pour un écu , qu'une laide pour mille pistoles.

Questo fia detto per i viventi ; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis , j'ai fait placer l'ombre dans un coin , au fond du théâtre ; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter ; elle était entourée d'une gaze noire : tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible , quand tout est bien disposé ; car

*Segnius irritant animos demissa per aurem ,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus....*

Vous me demandez , Monsieur , si on doit entendre , au premier acte , les gémissemens de l'ombre de *Ninus* ; je vous répondrai que , sans doute , on les entendrait sur un théâtre grec ou romain ; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris , qui est plus remplie de petits-mâtres français à talons rouges , que de héros antiques : je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré , qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre *Oroës* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arface* dans le premier acte ; il la lui donne dans le quatrième : je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne , en le faisant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une

ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière la scène sur des planches ; les éclairs se forment avec un peu d'orcanfon. 1758.

Voilà , Monsieur , tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire ; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous , ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X L I X.

A M. THIRIOT.

A Ferney , 6 de décembre.

C E Ferney dont je vous écris , mon ancien ami , est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner ; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus*. Mais , au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château , et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir , je n'oublie point mon Atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite ; et , tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne , je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême , sur Louisbourg et sur Pondichéry. *Digrazia* , amusez-vous à me faire un bel Atlas , bien complet , bien relié ; ayez la bonté de me l'envoyer , par le carrosse de Lyon , à mon ami *Tronchin* ; non pas *Tronchin* l'inoculateur , mais *Tronchin* le banquier , qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de

1758. *Fontaine* vous payera les déboursés que vous aurez eus la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis ; ainsi je compte vous servir à votre goût , en vous faisant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux ; mais je me console *cum veterum libris*. Dites de moi : *Felix nimium, sua nam bona novit*. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays ? *Interim, vale.*

L E T T R E L.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSEIGNEUR,

LE curé d'un petit village nommé *Moëns*, voisin de ma terre , a suscité un procès à mes vassaux de Ferney , et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon , il a accablé aisément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais , pendant qu'ils labouraient leurs champs , et a eu la cruauté de compter , parmi ses frais de justice , les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi ; Monseigneur , combien , dès les premiers temps de l'Eglise , les saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais

si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles , les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux , et ôter le lait à leurs enfans , qu'auraient dit les *Jérôme* , les *Irénée* , les *Augustin* ? Voilà , Monseigneur , ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château , sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes , et il a répondu que cela ne le satisfaisait pas. Vous gémissiez , sans doute , que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques , tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous , il le faut avouer , de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe , qui possèdent les langues orientales , qui prêchent dans la leur avec éloquence , et qui , loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne , sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté , l'année précédente , notre religion , pour embrasser la protestante ; le village de Rosières avait trente-deux maisons , et n'en a plus qu'une ; les villages de Magni et de Boisi , ne sont plus que des déserts ; Fernéy est réduit à cinq familles , ayant droit de commune ; et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher , sur le territoire de la florissante Genève , le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères.

1758.

— 1758. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus infatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce, ou plutôt cette justice.

Je suis, &c.

L E T T R E L I.

A M. H E L V E T I U S.

17 de décembre.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
 Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
 Votre livre est dicté par la saine raison :
 Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions : elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur; et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon

maçon et jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poèmes épiques , les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse ; je vous aime de même , et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable. 1758.

L E T T R E L I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 19 de décembre.

MON cher ange , vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voye et qu'Oreste réussisse ; ce seraient-là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu *Lazare* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de *Lazare*, il y a un an ; et si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage , mais sur le cœur le plus tendre , toujours vif , toujours neuf , toujours plein de vous.

Oui , sans doute , la scène de l'urne est très-changée et très-grecque ; et , croyez-moi , les Français , tout français qu'ils sont , y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait , à mon sens , autre chose à reprendre

Corresp. générale. Tome V. G

— 1758. que l'instinct trop violent de la nature , dans la scène de la reconnaissance , et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant , il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

O R E S T E.

O malheureuse *Electre* !

E L E C T R E.

Il me nomme , il soupire !

Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? &c.

A l'égard de la fin , plus j'y pense plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est ; et je suis très-persuadé , étant hors de l'ivresse de la composition , de l'amour propre et de la guerre du parterre , que cette pièce bien jouée serait reçue comme *Sémiramis* , qui manqua d'abord son coup , et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi , et de la gloire pour vous , si vous forciez le public à être juste.

Pour *Fanime* , il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez , et je vous l'enverrais sur le champ , si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'*Orphelin de la Chine* , en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui

est hébreu ; vous sentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raison est dans le même cas ; 1758.
mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à la lettre. Je me fers du nouveau semoir avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous que, quand je me fis fuir, le président de *Brosses* vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève. Son château était une masure faite pour des hiboux ; une comté, mais à faire rire ; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes ; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté sa pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami ; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire les Géorgiques, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix ?

— qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quid? et quid de rege*
 1758. *hispano?* et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, Madame; engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin*. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

L E T T R E L I I I.

A M. LE COMTE DE LCHOUVALOF, à *Moscou*.

24 de décembre.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne fais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remerciemens sur vos nouveaux mémoires; vous les intitulez: Réponses à mes objections; permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissemens à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir parmes mains , et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a , dans cette avenue, quelques terres incultes , quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de favoir d'où vient le mot de *tsar* , que de faire voir que *Pierre I* a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie ; j'observerai seulement ici , Monsieur , que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre , dont vous me parlez , est un des pays les plus fertiles en blé ; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences , et je m'en fers avec succès dans deux de mes terres en France , dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue ; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand* , qui lui a donné plusieurs arts , et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot de *russien* , si vous le voulez , mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien* , et qu'il en paraît un diminutif : ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses* , comme vous le savez , et , par cette dénomination , ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de russes a d'ailleurs quelque chose de plus ferme , de plus noble ,

1758.

de plus original que celui de ruffien ; ajoutez que ruffien ressemble trop à un terme très-désagréable dans notre langue , qui est celui de ruffien , et la plupart de nos dames prononçant les *ff* comme les *ff* , il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces représentations , j'en passerai parce que vous voudrez ; mais le grand point , Monsieur , l'objet important et indispensable devant lequel presque tous les autres disparaissent , est le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre-humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique , et jouer le rôle d'un flatteur ; il faut leur fermer la bouche en leur faisant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi , Monsieur , que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par *Pierre I* , sur ses belles actions , sur celles de vos compatriotes ; en un mot , sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur , &c.

L E T T R E L I V.

1758.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 24 de décembre.

VOUS vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux, un pied à Laufane, dans une très-belle maison pour l'hiver, un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant: ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tourney que j'ai acheté par bail emphytéotique, du président de *Brosses*.

M. *Crommelin* se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

Nave ferar parvâ an magnâ ferar unus et idem.

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois; mais madame *Denis*,

— 1758. l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très-sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

Imbecilla volet tractari mollior ætas.

Et il vous faut :

Mundus victus non deficiente crumenâ.

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, moi je jouirai de mes très-douces occupations, de mes charrues à semer, de mes taureaux, de mes vaches.

Hanc vitam in terris Saturnus agebat.

Quel fracas pour le livre de M. *Helvétius* ! voilà bien du bruit pour une omelette ! quelle pitié ! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes ? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je fais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens ; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable justification de la Saint-Barthelemy ; j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi, on persécute M. *Helvétius*, et on souffre des monstres !

Je ne connais point *Jeanne*, je ne fais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de *Pierre* le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers.

Tuus V.

L E T T R E L V.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

AH! ah! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? Je vous en félicite, et vous en remercie. Les prêtres d'*Isis* n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adelle* dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une *Adelle*?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient monsieur *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non-seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des *Grammer*, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausane. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle

— à cette occasion : les ministres se sont assemblés; ils
 1758. ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que
 j'avais fait signer en votre faveur. Je les ai tous fait
 taire. Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indi-
 gnation à l'auteur du libelle contre la mémoire de
 votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre
 honneur et moi, maîtres du champ de bataille.
 Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron et
 berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris
 homme de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et
 de mon bonheur.

L E T T R E L V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

• Aux Délices, 27 de décembre.

J'APPRENDS, Madame, que votre ami et votre
 philosophe *Formont* a quitté ce vilain monde. Je ne
 le plains pas; je vous plains d'être privée d'une
 consolation qui vous était nécessaire. Vous ne man-
 querez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez
 muette; mais les anciens amis sont les seuls qui
 tiennent au fond de notre être, les autres ne les
 remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, Madame, parce
 que je suis mort et enterré entre les Alpes et le

mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéresse à vous, comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux. 1758.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de ministres qui passent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien, et que la campagne est le vrai séjour de l'homme.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui; il a vraiment grande raison; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, Madame, sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez, sans doute, souvent M. le président *Hénault*; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, Madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille? cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi, notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de *Louis XIV*; mille raisonneurs, et pas un seul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la disette d'hommes

1758. en tout genre fait pitié; la France subsistera, mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité. qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, Madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du fuisse V.

L E T T R E L V I I.

A M. V E R N E S.

* Le

J'AI lu enfin *Candide* : il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur *Pangloss*, pour avoir soutenu l'opimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'opimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je serais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que DIEU, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa

justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme ,
et non le moment présent. Vous êtes bien jeune 1758.
pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans
l'autre.

P. S. Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et
de me dire s'il n'y a pas, au moins, cinq cents
familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre
de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante?
Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut
justifier la Saint-Barthelemi, et les cruautés exercées
dans la révocation de l'édit de Nantes.

L E T T R E L V I I I.

A M. DE BASTIDE,

*Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau Spectateur
ou le Monde.*

J E n'imagine pas, monsieur le spectateur du
monde, que vous projetiez de remplir vos feuilles
du monde physique. *Socrate*, *Epictète* et *Marc-
Aurèle* laissaient graviter toutes les sphères les unes sur
les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs.
Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour
objet de vos spéculations? Mais que lui voulez-vous
à ce monde moral, que les précepteurs des nations
ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre; que les fots soient aux nues, et les génies dans la fange; qu'un père déshérite six enfans vertueux, pour combler de bien un premier-né qui souvent le déshonore; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon, dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet État la fortune de ses héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole, et au poisson qui nage; des vassaux tremblans qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort faisant la loi, non-seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie, à vous autres moralistes. Montez en chaire avec *Bourdaloue*, ou prenez la plume avec *la Bruyère*, temps perdu: le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement, qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurque, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que *Confucius* imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine. 1758.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'Etat. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indiquerai quelques-unes; vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin: on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en faisant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir; mais, questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance: les

— 1758. antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le spectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise : les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien, que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le spectateur, je ne saurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus ; les hommes tiennent trop à leurs vices.

LET TRE LIX.

A M. DE SOLT IKOF.

Le

J'ABUSE des bontés de M. de *Soltikof*. Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés, dans mes Mémoires, *Kalkonistky*, ou *Rattoniski*, ou *Ralkoniky*, ou *Roskolchiqui*.

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable ?

Et les *worsko-jésuites*, ou *vlorsko-jésuites*, qu'il font-ils ? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne soient bien ridicules, comme sont, chez nous, tous nos fanatiques.

LET TRE

L E T T R E L X.

1759.

A M. * * *.

Aux Délices, 5 de janvier.

IL n'est pas moins nécessaire, mon très-cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne sauriez justifier, ne vous en déplaît, les lois exclusives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, sans autoriser nos lois contre vous. Elles sont toutes, je vous l'avoue, également absurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le salut de son ame, la messe au prêche, il cesse aussitôt d'être citoyen, il perd tout, jusqu'à sa patrie. Vous ne souffririez pas qu'aucun prêtre dît sa messe à voix basse, dans une chambre close, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chassé des ministres qui ne croyaient pas pouvoir signer je ne fais quel formulaire de doctrine? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnonistes pacifiques, malgré les sages représentations des Etats-généraux qui les ont accueillis? n'y a-t-il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point? n'a-t-on pas déposé un pasteur, parce qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées éternellement? Vous n'êtes pas plus sages

Corresp. générale.

Tome V. H

1759. que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions ! N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres ? Adorer DIEU ; laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées ; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur ; ne prêter aucune importance à des questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité : voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systèmes et tous vos symboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe ; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que *Montesquieu* manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et en chapitres ; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèse pour une pensée nouvelle ; qu'il n'est pas toujours exact dans ses citations ; mais ce sera à jamais un génie heureux et profond, qui pense et fait penser. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera, et les folliculaires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture, je crois qu'un paysan de bon sens en fait plus que vos écrivains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure, et n'écris

pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose: puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient réformer les empires par de nouvelles lois. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de nouveaux *Triptolèmes* veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde fait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

L E T T R E L X I.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, 12 de janvier.

MON cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du fendoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main: *Spiritus enim promptus est, manus autem infirma.*

— Je soupçonne que vous êtes actuellement dans
 1729. cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la compagnie, et où l'on va, le soir, battre des mains à de mauvaises pièces; et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami *Formont*; c'était le plus indifférent des sages: vous avez le cœur plus chaud, avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez long-temps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentimens qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions; il m'a payé mille écus, par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de *Bernis* a la jaunisse: vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 de janvier.

OUI, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant serait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette *Formont*, tout indifférent qu'était ce sage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de *Grassigny* avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils faisaient les agrémens. Madame *du Deffant*, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président *Hénault* n'est plus qu'à la reine; et vous, qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme *Triptolème* avec le semoir de M. de *Châteauvieux*. Il m'a paru que je ferais mieux de rester où je suis. J'ai combattu les sentimens de mon

1759. cœur ; mais, quand on jouit de la liberté il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines ; j'ai acheté le comté de Tournay , pays charmant qui est entre Genève et la France , qui ne paye rien au roi , et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché , d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous.

Mettez-moi , je vous en prie , aux pieds du roi de Pologne : il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers , et plus de mal au genre-humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui ; vraiment, je le crois bien ; mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres respects.

LETTRE LXIII.

A M. THIRIOT, à Paris.

Au château de Tournay , 7 de février.

MON ancien ami , on peut , dans une séance académique , reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit* , que l'ouvrage ne répond point au titre , que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet , qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues , et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai ; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil , l'ambition ,

l'avarice et l'amitié ; qu'il y a beaucoup de citations fausses, trop de contes puérils, un mélange du style poétique et boursoufflé avec le langage de la philosophie ; peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus révoltant encore, &c. &c. On devrait aussi, dans la même séance, avouer que le livre est plein de morceaux excellens. 1759.

Mais on ne peut voir, sans indignation, qu'on persécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en faisant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites qui ont voulu aller par *Helvétius* à *Diderot*. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poète, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'Encyclopédie. Il me semble que je vois l'inquisition condamner *Galilée*. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets un poème sur la *religion* naturelle ! Les gens un peu instruits savent qu'il y a un poème sur la *loi* naturelle, dans un recueil d'ouvrages assez connus ; et que le poème tronqué de la *religion* naturelle est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié : mais l'auteur ne s'en soucie guère, et fait ce qu'il doit penser des sots et des fous. Il y a long-temps que

— j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une
1759. brasse.

Quand vous serez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philosopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller, jusqu'au tombeau, de gîte en gîte et de protection en protection.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LET TRE L X I V.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de mars.

J'AI reçu par le savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très-crottées, et la lettre de madame *Bellot*. Je vais lire ses œuvres, et je vous prie de me mander son adresse; car, selon l'usage des personnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne fais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de *Fontaine* vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu *Candide*: cela m'amuse plus que l'Histoire des Huns et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de

Paris m'ont mandé qu'ils ressembloient à *Candide*,
comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de res- 1759.
sembler ici au signor *Pococurante*; mais Dieu me garde
d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute
pas que M. *Joli de Fleuri* ne prouve éloquemment
à toutes les chambres assemblées que c'est un livre
contre les mœurs, les lois et la religion. Franche-
ment, il vaud mieux être dans le pays des Oreillons
que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autre-
fois des singes qui gambadiez; vous voulez être à
présent des bœufs qui ruminent: cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je
n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

*Si quid novi, scribe; et cum otiosus eris, veni, et
vale.*

L E T T R E L X V.

A M. LE COMTE D'ALBARET, à Turin.

Aux Délices, 10 d'avril.

Vous direz, Monsieur, que je suis un paresseux,
et vous aurez raison; mais vous connaissez ma détes-
table santé. Ne jugez point de mes sentimens par ma
négligence; croyez que, de tous les paresseux et de
tous les malades, je suis celui qui vous est le plus
dévoué. Madame *Denis* va rejouer; mais pour moi
je renonce au tripot. Je suis trop vieux, et je m'af-
faiblis tous les jours. Vraiment, je serais charmé de
voir la traduction de cette *Alzire*. Je suis comme les

— vicilles qui aiment les portraits dans lesquels elles
1759. se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadeur de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de *Chauvelin*, pour vous, Monsieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez que, malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame *Denis*. *Umillimo Voltaire*.

L E T T R E L X V I.

A M. THIRIOT.

Le 5 de mai.

MORT-DIEU, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vite *Abraham Chaumeix crucifié*; on dit que c'est là le titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir; mais pour la prophétie d'*Abraham Chaumeix*, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. *Bouret* pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.

Vous avez vu sans doute madame de *Fontaine* que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé: elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez

fait tenir de Paris. Etes-vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'arsenal ? Je ne fais pas trop où vous prendre ; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi ; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curiosité de voir à Lyon les cours de France et de Naples , je vous conseille de pousser jusqu'à Genève. Pour moi , je vous avertis que , si vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre , et que vous ne veniez point chez moi , je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales ? On se plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces messieurs , et aujourd'hui tout le monde l'est ; c'est le royaume qui est fermier général du royaume. Cette opération est tout-à-fait anglaise. Remarquez que , depuis trente ans , nous avons tout pris des Anglais : philosophie , petite vérole , nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me semble qu'on veut vous ôter , à vous autres Parisiens , la liberté de penser que vous devez aussi aux Anglais ; mais il est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans la stupidité pendant mille ans , comme nous avons eu l'honneur d'y être , que de nous y replonger quand une fois nous en sommes sortis. Frère *Berthier* , frère *Abraham Chaumeix* et leurs semblables auront beau crier que tout est perdu si on se met à avoir le sens commun , les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi , et à faire brûler l'Encyclopédie , le roi et les philosophes se moqueront du parlement. Bonsoir.

1759.

L E T T R E L X V I I .

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 5 de mai.

QUE j'écrive de la main de notre ami *Jean-Louis* ou de la mienne, cela est égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais: j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Ornoi: vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis; car foyez très-sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre est purgé de petits-maitres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand *Jean-Jacques* a écrit contre les spectacles! Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais homme à faire une tragédie: non, je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de spectacle, bien neuve, bien intéressante, bien singulière, féconde en sentimens, en situations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles sur la scène? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie.

Assez d'autres en feront , et suppléeront par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée , au génie que je leur recommande encore plus. 1759.

Monfieur le confeiller du grand confeil , je vous fuis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre filence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours , mais , quand vous vous y mettez , vous écrivez très-joliment , et vous avez , par-deffus madame de *Fontaine* , le mérite de l'orthographe. J'efpère que dans l'année 1760 , nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaifir.

Monfieur le *Vitruve* d'Ornoi , je ne vous confeille pas de faire à votre château un auffi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tournay. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois , à Paris , mon ambaffadeur auprès des puiffances nommées banquiers , notaires , ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire d'*Aumart* ait été bleffé dans quelque bataille ; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province : cependant il ne laiffe pas de tuer , en clopinant , tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monfieur le capitaine de cavalerie (*), vous avez fait un cornette qui eft le plus malheureux cornette du pays : non-feulement il n'a point de route , mais je ne fais pas trop par quelle route il pourra fe tirer des coquins qu'il a engagés pour fervir l'État. Ce font des gens très-belliqueux , car ils jettent des

(*) M. de *Florjan*.

— 1759. pierres à tous les passans , comme se fait mon singe. On a beau les mettre en prison , ils finiront par affaïner leur cher cornette sur le grand chemin.

Luc m'écrit , du 11 avril , que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe ! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que M. de *Silhouette* fera , dans son ministère , des choses plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuses.

Adieu , ma chère nièce ; les deux hermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant , mais c'est un grand embellissement à nos Délices , où je voudrais bien vous revoir.

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL , à Paris.

19 de mai.

C'EST aujourd'hui , mon cher ange , le 19 mai ; et c'est le 22 avril qu'un vieux fou commença une tragédie (*) finie hier. Vous sentez bien , mon divin ange , qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite ; et que nos maçons , mes bœufs , mes moutons et les loups nommés fermiers généraux , contre lesquels

(*) Tancrède.

je combats , et deux ou trois procès qui m'amusent , et des correspondances nécessaires , ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire prochain. Mon cher ange , je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la scène française , échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien , et peut-être ne vaut rien. Madame *Denis* et moi nous avons pleuré ; mais nous sommes trop proches parens de la pièce , et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges , et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe , des armes suspendues à des colonnes , des processions de guerriers , une pauvre fille excessivement tendre et résolue , et encore plus malheureuse , le plus grand des hommes et le plus infortuné , un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum* , et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis ; et cependant ils existent dans l'histoire , et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme ; n'en devinez pas le mot ; et , si vous le devinez , gardez-moi le secret le plus inviolable : conspirons , mais ne nous décelons pas ; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir ; il est très-amusant , et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame *Denis* n'en a point été choquée ; au quatrième vers , elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien , et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à son aise , j'entends le bon comédien.

— 1759. Avec tout cela , nous pouvons être sifflés , et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressé de faire voir mon monstre , que je l'ai été à le former. Silence , anges ; ou point de pièce.

Et cen'est pas assez du silence , il faut jurer , comme *S^t Pierre* , que vous ne me connaissez pas.

Nota bene que , dans notre petite drôlerie , nous n'avons ni rois , ni reines , ni princes , ni princesses , ni même de *gouverneur de toute la province* , comme dit *P. Corneille* ; et c'est encore un agrément.

Voyez , ô anges , quel pouvoir vous avez sur un fuisse.

Je viens de lire Titus. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai ; et pour vous punir , je vous adresse ma réponse au petit *Métastase*. Il ne m'a pas donné son adresse ; prenez-vous-en à vous , si j'en use si librement.

Je baise toujours le bout des ailes.

LETTRE

L E T T R E L X I X.

1759.

A U M E M E , à Paris.

28 de mai.

J E vous envoie , mon cher ange , mon dernier printemps , mon ouvrage du mois de mai. Il est adressé à M. de *Courteille*. Ce n'est point à moi d'en juger , c'est à vous ; mais comment prévoir le succès ou la chute d'une pièce qui n'est ni tragédie , ni comédie , ni en rimes ordinaires , et qui n'a aucun objet de comparaison ? Ne sera-t-il pas amusant de la faire donner par *le Kain* ou par M. de *Lauragais* comme l'ouvrage d'un jeune inconnu ? J'ai changé la mesure , afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon style. N'allez pas vous attendre à de belles tirades , à de ces grands vers ronflans , à des sentences , à des attrapes-parterre , à de l'esprit , à rien enfin de ce qui est en possession de plaire. Style médiocre , marche simple ; voilà ce que vous trouverez ; mais s'il y a de l'intérêt , tout est sauvé. Divin ange , je n'ai pas un moment ; j'ai quitté la Russie pour vous , je retourne à Pétersbourg , et je baise en partant les ailes des anges.

1759.

L E T T R E L X X.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 de mai.

J E suis toujours surpris, Monsieur, de voir que sur les bords de la Néva et de la Mosca on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. de *Soltikof* vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grâce à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présens; elles vont jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, Monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros*, mais *Alexandre*; nous prononçons *Auguste*, et non pas *Augustus*, *Cicéron* au lieu de *Cicéro*, *Athènes*

au lieu d'*Athenoi*, &c. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages. 1759.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et surtout l'affectation de faire un panegyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux fots le soin de dire : *notre auguste monarque, sa gracieuse majesté, le roi de Prusse est en haute personne à son armée, sa sacrée majesté impériale a pris médecine, et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir, nous met toujours au dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe; en déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant l'histoire d'*Alexandre*, nierait ou excuserait le meurtre de *Clitus*, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploierai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à *Pierre le Grand* et à votre empire, sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur et dont je ne scrai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

1759.

L E T T R E I X X I.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Aux Délices, mai.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le Duc ? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire ; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers ; mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire ; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle *Clairon* ? comment peut-on acheter fort cher des pièces de *Hardy*, et ne pas aller à celles de *Corneille* ? Avez-vous la tragédie de *Mirame*, dont les trois quarts sont du cardinal de *Richelieu* ? La pièce est bien rare : c'était un détestable rimailleur que ce grand-homme. Le cardinal de *Bernis* faisait mieux des vers que lui ; et cependant il n'a pas réussi dans son ministère ; cela est inconcevable : c'est apparemment parce qu'il avait renoncé à la poésie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi ; il fait plus de vers que l'abbé *Pellegrin* ; aussi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de *Pompadour*. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur ; car

je lui ai obligation. Elle est belle , elle est bienfaisante , sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de *Choiseul* un mémoire pour mes terres , terres libres comme moi , terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser.

1759.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes ; je suis le vieux de la montagne , à cela près que je n'affaîne personne. Madame de *Pompadour* a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous bien , monsieur le Duc , que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'chose , mais qui ne doivent rien à personne ?

Que les Dieux ne m'ôtent rien ,
C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de *Silhouette* faisait de très-bonne besogne. Il est vrai que celui-là n'a point fait de vers , mais il a traduit Pope , et voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur le Duc , vous avez fait de très-jolis vers , de ma connaissance ; fourrez-vous dans le ministère , vous réussirez infailliblement. Je me jette du mont Jura aux pieds de Montrouge. Je m'occupe à ensemer mes terres , à les rendre fécondes , et les filles aussi , non pas en les semant , mais en les mariant ; je suis bon citoyen. Oh ! le roi le fera , monsieur le Duc ; et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouissez de votre vie charmante , et continuez vos bontés au Suisse *Voltaire*.

1759.

L E T T R E L X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de juin.

LES ailes des anges m'ont obombré , mon cher et respectable ami ; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais osé le demander et l'espérer : il est pour moi comme pour madame *Denis*. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente signée *Louis*.

Monsieur l'ambassadeur , recevez mes très-humbles actions de grâce.

Mon cher ange , vous avez voulu un pot de vin pour vos négociations : vous devez l'avoir reçu ; vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de *Choiseul* pousserait ses bontés , que je vous dois , *jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi* , j'aurais , moi , poussé l'insolence jusqu'à demander dans le brevet l'insertion des droits de Tournay ; cela n'aurait rien coûté ; et cette grâce si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu , je n'ai pas eu la témérité de parler de moi ; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce ; mais Tournay ne regardait que moi , et je me suis tu.

Maintenant que mon brevet pour Ferney est obtenu , je n'ai pas l'insolence d'en demander un second pour Tournay. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres , et comme cela irait à l'air de mon visage. M. de *Brosses* m'a garanti tous

les droits de sa terre ; mais c'est le beau billet qu'a la *Châtre*. Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels , tant pis pour lui ; il ne m'a vendu qu'à cette condition , mais tant pis pour moi qui serai vexé. 1759.

M. le parmesan qui êtes envoyé chez vous , je vous ai fait mon compliment (*). Vous avez été obligé d'écrire à Parme , vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices ; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu , donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis à frère *Bertier* et à monsieur des nouvelles ecclésiastiques ?

Mille tendres respects à tout ange.

LETTRE LXXIII.

A U M E M E.

Délices, 15 de juin.

MON divin ange parmesan , je reçois enfin un mot de votre écriture céleste , et un volume de critiques de *Scaliger* , de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la chevalerie et votre réponse ; et que , pendant trois semaines , il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage : aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu , il y a plus de quinze jours , par des vers bons ou mauvais.

(*) M. d'*Argental* ; conseiller d'honneur au parlement de Paris , venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1759. Quelque respect que j'aye pour ce barbare de grand-homme, *Pierre I*, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me défolent, M. d'*Espagnac* m'opprime, les fermiers généraux me tourmentent, j'ai peu de foin; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle *Fel* a beau adoucir mes maux par son joli gosier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de *Choiseul* à monsieur l'abbé! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, défaltéré, porté M. le duc de *Choiseul*. J'augure bien de nos affaires; entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses amis; c'est une belle aine. Dites-moi donc un peu: n'est-il pas très-bien avec la personne envers qui on prétend que *Babet* fut ingrate?

Ah ça, combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année? n'est-ce pas douze mille?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment, M. le duc de *Choiseul* a eu très-grande raison de créer ce poste; le beau-père *Stanislas* a un ministre, et le gendre n'en aurait pas!

La poste part, je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'*Argental*; je vais le dévorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes, le suiffe V.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 15 de juin.

J E reçois, mon ancien ami, votre seconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je suis très-fâché que les idées philosophiques et les églogues de ceux qui ont pris le nom de *Salomon*, courent le monde: passe encore si c'étaient les ouvrages de mon *Salomon* du Nord; il est fait pour être condamné par la forbonne; il n'a jamais commencé aucune de ses pièces par dire à une femme: *donnez-moi un baiser sur la bouche*.

J'ai grand'peur que mes paraphrases du sage de Jérusalem ne courent d'une manière très-sautive; les copistes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Ecosse sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des Mille et une nuits. A l'égard de notre descente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cents quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce sont deux cents quatre-vingts problèmes newtoniens, difficiles à résoudre par nous autres cartésiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar *Pierre*; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont

— pas la première place dans ce monde : un législateur
 1759. est, à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier ; et celui qui a formé un grand empire , vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de *Silhouette* continue comme il a commencé , il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire , tout à côté de *Jean-Baptiste Colbert*. Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié , si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce fera le meilleur bien du royaume ; mais , pour moi , je donne la préférence à mes bœufs , à mes chevaux , à mes moutons et à mes dindons ; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir , je ferai tuer un chevreau , je répandrai de l'huile sur une pierre , et nous adorerons ensemble l'Eternel.

Le patriarche suisse.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de juin.

CETTE dépêche sicilienne doit être adressée à madame l'envoyée de Parme, qui s'est donnée la peine de faire un si beau mémoire, et de l'écrire tout entier de sa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monsieur l'envoyé ; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile ; toutes ses réflexions sont justes, profondes et fines ; ses raisonnemens forts et pressans, bien déduits, clairement exposés, prouvés, appuyés. C'est un petit chef-d'œuvre que ce mémoire ; et, ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera plus, c'est que l'auteur adopte sans restriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer : il en fait aussi honneur à tous les anges, et baise le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remerciemens les plus tendres et les plus sincères.

O anges ! ne soyez en peine de rien ; notre nièce et moi nous pensions comme vous, presque sur tous les points ; mais nous n'avons pu résister à la rage de vous envoyer au plus vite notre Chevalerie, et de vous faire voir qu'à soixante et six ans on a encore du sang dans les veines. Tancrede a été fait comme Zaïre, en trois semaines : nous en avons des témoins ; et, à l'heure où nous faisons cette dépêche, nous

— attestons le ciel que tout est corrigé à peu-près suivant
 1759. vos divines intentions que nous avons à moitié
 devinées et à moitié suivies.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque, comme celle de Zaïre; nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui règnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très-aidé par les lumières des anges. Le message porté chez les Maures, pour arriver à Messine, n'était pas sans difficulté; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juste, j'en conviens; mais il faut que cette machine soit brillante, pompeuse; que tout intéresse; que le cœur soit déchiré, que les larmes coulent, qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé de blancs poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiseau royal! Je riais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne fais quoi de naïf et de vrai dans cette chevalerie me plaisait beaucoup; et soyez vivement persuadée que, si mes soins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

M. le conseiller de grand'chambre, d'*Espagnac*, me glace encore l'imagination, messieurs les fermiers généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que

je rapetasse une scène le soir. Je vois encore que je ferai obligé de présenter une incivile requête par la main des anges à M. le duc de *Choiseul*, et que j'abuserai à l'excès de leur bonté. 1759.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'histoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguste barbare *Pierre le grand*, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que les biens de *Tancrède* soient une dot que l'Etat donne à *Orbassan* pour son mariage; ils verront, sans doute, que cette circonstance le rend plus odieux à *Tancrède* et à sa maîtresse; ils seront convaincus qu'il serait inutile de parler de cette donation dans le conseil d'Etat, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'*Orbassan* reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander *Aménaïde* en mariage par un circoncis; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a eu un beau sarrasin qui a fait du bruit dans la ville, qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

1759. Mes juges verront combien il est aisé à ce soldat, intime ami de *Tancrède*, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'*Orbassan*.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait besoin d'être retouché, et je crois actuellement la scène du père et de la fille beaucoup plus intéressante; enfin, il me paraît qu'on ne m'a prescrit que des choses aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres sur le théâtre; ce n'est pas que je sois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne soit très-facile d'en substituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conscience.

Vous avez grande raison, Madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge, sur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut accuser ou vanter son courage*. Vous avez le nez fin, et moi aussi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais sortir du Kamshatka où je suis à présent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il soit un mois; mais, avant ce temps-là, il se pourrait bien faire que je couchasse par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuserais de l'énorme

bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les privilèges de ma terre de Tournay. — 1759.

M. d'*Argental* s'étant bien voulu charger des finances du sieur *Peffellier*, il les enverra quand il pourra ; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise *Peffellier* de gouverner les finances ? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes ? Cependant si M. d'*Argental* a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contre-signer ? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothèque, destinés aux sçeurs de projets ; j'en ai déjà bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an ? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison ? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre ; c'est un cu de sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat général !

Mes anges, je suis plus que jamais votre suisse V.

1759.

L E T T R E L X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 d^e juin.

MON divin ange parmesan , si je n'obéis pas bien , j'obéis vite. Il y a quelques coups de lime à donner , nous l'avouons ; mais prenez toujours , et , avec le temps , toutes les lois de madame d'*Argental* seront exécutées. On fait bien qu'en parlant du courier qui va porter le billet doux , la confidente peut dire :

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans ,
 Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie.

et en faire ainsi un excellent domestique qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte ; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre siffle vous donnera bientôt autant d'affaire que votre Parme.

Madame la marquise a su que je faisais un drame , et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais , que je le soumettrais à ses lumières , que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à Sémiramis , &c. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire , mon cher ange ? la donner à M. le duc de *Choiseul* , et que M. le duc de *Choiseul* la donne à madame la marquise , comme un secret d'Etat. Elle fera ses observations ,
 elle

elle protégera notre Sicile. Je suis fuisse, il est vrai; mais je fais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour. 1759.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tournay.

Mais M. le comte de *Choiseul* part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de *Bentinck* à Vienne, s'il veut être amusé.

L E T T R E L X X V I I.

A U M E M E.

29 de juin.

MON divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne fais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne fais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si fuisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à peu-près fait ce que madame *Scaliger* ordonnait?

Mon ange, que les fondemens soient bien ou mal faits, il n'importe: il faut donner la maison à madame la marquise; il faut la confier à M. le duc de *Choiseul*; et que, de ses mains bienfaisantes, elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous,

Corresp. générale. Tome V. K

— une tragédie pour pot de vin du brevet ; la voilà.
 1759. Trêve à vos critiques ; laissez place à M. de *Choiseul* et à madame de *Pompadour* , pour faire les leurs ; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment , quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre , c'est affaire d'Etat.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant , et empêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin , vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne saignent pas dans la pleurésie ? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'Encyclopédie. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe , mon cher ange , qu'on donne mon Russe tome à tome ou tout en bloc ? c'est l'affaire des libraires , et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies ; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts , car je ne peux en conscience aimer *Luc* : ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de *Choiseul* le connaît bien. Je vous demande en grâce , mon cher ange , de souhaiter au moins qu'il soit puni. Et ce polisson de *Greffet* , qu'en dirons-nous ? quel fat orgueilleux ! quel plat fanatique ! et que les vers de *Piron* sont jolis ! Mais que M. d'*Espagnac* est raboteux , qu'il est difficile ! Il demande des choses impossibles , des choses que je n'ai point : c'est le Dieu des jansénistes ; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissemens que jamais aucun possesseur de Ferney n'en

a donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de *Chauvelin*; je baise toutes les ailes. 1759.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour Tournay; je ne peux que songer à vous, mes anges, à *Pierre le grand*, à mes chevaliers et à mes soins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais. Je suis très-malingre; comment vous portez-vous?

L E T T R E L X X V I I I.

A M. DE C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 29 de juin.

E N bien, mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres.

Vous êtes enthousiasmé avec raison de notre ministre des finances et de mademoiselle *Dubois*; on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je suis bien aise de voir un homme de lettres contrôleur général. Il a traduit un Varburton qui vous démontre net que jamais les lois de *Moïse* n'ont laissé seulement soupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le Tout est bien; mais quand dirons-nous : *Tout n'est pas mal*? Le génie de M. de *Silhouette* est anglais, calculateur et courageux; mais, si on nous prend des Guadeloupe, si ces maudits Anglais ont plus de vaisseaux

— 1759. que nous, et meilleurs, si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus, si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de l'Etat, ni M. de *Silhouette* ni *Pope* n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres : le roi de Prusse ne les sacragera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de DIEU. Si vous gouvernez votre Launay, vous savez que cette occupation emporte un peu de temps ; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres presque contiguës à mon hermitage des Délices ; j'ai l'insolence de bâtir un château dans le goût italien, *nel gran gusto* ; cela n'empêchera pas, mon ancien ami, que vous n'ayez votre *Pierre le grand* et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque *Greffet* a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai ; cela est honteux à mon âge ; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez, sans doute, l'épigramme de *Piron* sur ce fanatique orgueilleux de *Greffet*. Qu'elle est jolie ! qu'elle est bien faite ! que l'insolent ex-jésuite est bien puni ! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini Malagnida* qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne ? Malheureusement, ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi, patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres

patentes , par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens privilèges ? et ces privilèges sont de ne rien payer du tout , d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux ? Je me trouve entre la France et la Suisse , sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grâce du roi est pour madame *Denis* et pour moi. Tout cela serait bon , si on digérait. Vous digérez , mon cher ami ; mon estomac est déplorable ; *spiritus promptus est, caro autem infirma*. Mon cœur est toujours à vous.

1759.

L E T T R E L X X I X.

A M O N S I E U R

LE COMTE DE SCHOUVALOF, à Pétersbourg.

Au château de Tournay , le 10 de juillet.

MONSIEUR ,

UNE grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main , et du plaisir de continuer , aussi rapidement que je le voudrais , l'Histoire de *Pierre le grand*. Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer , me sert à constater les dates , et à rapporter les événemens avec exactitude. J'espère toujours , Monsieur , que non-seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal , mais que je recevrai de vous des lumières

— 1759. sur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéressans pour le public , et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien , dans les mémoires qu'on m'a confiés , quel jour on a pris une ville ; je vois le nombre des morts , des prisonniers , dans une bataille ; mais je ne vois rien qui caractérise *Pierre le grand*. Le lecteur désirera , sans doute , de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers , après la bataille de Pultava ; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie ; comment ils y vécurent ; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de *Virtemberg* ; pourquoi le comte *Piper* fut détenu dans une prison rigoureuse ; comment on traita les généraux *Renschild* et *Levenhaupt* , et les autres ; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui , une réponse , un mot , deviennent , dans de telles circonstances , des choses importantes pour la postérité ; ses négociations , surtout , doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais , Monsieur , tous les princes ont négocié , tous ont assiégé des villes et donné des batailles , nul autre que *Pierre le grand* n'a été le réformateur des mœurs , le créateur des arts , de la marine et du commerce. C'est par là , surtout , que la postérité l'envisagera avec admiration : elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé ; elle demandera compte du moindre chemin public , des canaux pour la jonction des rivières , des réglemens de police et de commerce , de la réforme mise dans le clergé ; en un mot , de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il est même nécessaire que toutes les grandes entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme. 1759.

J'ignore, Monsieur, si c'est votre intention que l'Histoire de *Pierre le grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferais voir, en raccourci, comment on a suivi en tout les vues de ce législateur, avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardens pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance; toutes vos bontés me sont précieuses.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1759.

L E T T R E L X X X.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tournay, par Genève, 20 de juillet.

MADAME la parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers ! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante ; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement ; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. *Tronchin* est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insçu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce ; et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame (*) de feu M. *Thompson*, traduit par mon ami M. *Fatema*.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers ni à *Pierre le grand* ; j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'*Espagnac*. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire ; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

(*) Socrate.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse , c'est un usage reçu ; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas ; et , si vous étiez en pays étranger , il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse ; mais pourquoi non ? cela vaut cent mille livres de rente ; et on est bien pis que comte , on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange , c'est le premier des emplois ; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure , vous viendriez voir le petit château que je bâtis , vous seriez enchantée de mon château ; il est d'ordre dorique , il durera mille ans. Je mets sur la frise : *Voltaire fecit*. On me prendra , dans la postérité , pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela , parce que vous êtes à Paris ; mais , peut-on ne jamais sortir de Paris ? J'aime mon czar qui , dans un clin d'œil , allait bâtir à Archangel , à Astracan , sur la mer Noire , sur la mer Baltique. Mon Dieu , que vous êtes casaniers !

Dites-moi donc comment se trouve M. le comte de Choiseul de son voyage ; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne ? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse , vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête , je supplierais M. le duc de Choiseul de me donner un consulat au grand Caire ou en Grèce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'*Eschyle*.

1759.

L E T T R E L X X X I.

A L A M E M E.

Aux Délices , 13 d'août.

VRAIMENT, Madame, il est bien temps de s'occuper de chevalerie, pendant que M. de *Contades*, en vrai angevin, mène à la boucherie tous les descendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don *Quichotte* attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'ame. Je suis français à l'excès, surtout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de *Choiseul*. *Luc* (vous savez qui est *Luc*) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention. S'il est battu, comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de *Brunswick*! Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous feriez bien étonnée, et vous diriez: il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbécilles. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de *Saxe*, sera infailliblement battu comme à *Rosbac*. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'historiographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui
a des fromages de Parmesan et des terres. 1759.

Mon accident n'a pas duré ; il m'a laissé encore des passions vives : celle d'être libre chez moi est très-forte ; mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'*Argental*, sous l'enveloppe de M. de *Courteille*. J'abuse des bontés de M. d'*Argental* et de M. de *Chauvelin*.

M. de *Choiseul* m'a fait l'honneur de m'écrire ; je le crois bien affligé. Ah , pauvres Français !

L E T T R E L X X X I I.

A M. C L A I R A U T.

19 d'août.

VOTRE lettre , Monsieur , m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les géomètres , au sujet de la comète , me paraît la guerre des Dieux dans l'Olympe , tandis que , sur la terre , les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois , quand je m'appliquais à la théorie de *Newton* , je ne sortais jamais de l'étude que malade ; les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre , et je n'étais devenu disciple de *Newton* que par hasard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit ; *Newton* avait fondé ses lois en partie sur celles de

— 1759. *Kepler*, et vous avez ajouté à celles de *Newton*. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes : ces astres que nos pères et les Grecs ne connaissaient qu'en qualité de chevelus, selon l'étymologie du nom, et en qualité de méchants, comme nous connaissons *Clodion le chevelu*, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi-bien que les astres du système solaire ; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédit le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune : il faut se contenter de l'à peu-près dans ces distances immenses, et dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité précise de la masse de *Jupiter* et de *Saturne* peut-elle être connue avec précision ? cela me paraît impossible. Il me semble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce ; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami *Moreau-Maupertuis* eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter *Koëmig*, et de mourir entre deux capucins !

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité

des découvertes de *Newton* : c'est comme si on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti : l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit jansénistes , molinistes , quiétistes , anabaptistes , pour désigner différentes sortes d'aveugles : les sectes ont des noms , et la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète , au lieu d'altérations ! Il a eu plus raison qu'il ne croyait ; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen , quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais *Newton* au net ; mais j'ai essuyé tant d'injustices d'ailleurs , que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mesurer que la *courbe* que mes nouveaux femoirs tracent au bout de leurs rayons ; le résultat est un peu de froment : mais , quand je me suis tué à Paris pour composer des poèmes épiques , des tragédies et des histoires , j'en'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres ; je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs et dans mes vignerons , et surtout plus de bonne foi que dans les regrattiers de la littérature , &c.

Je cultive la terre ; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'est une belle expérience de physique de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de *Cérès* et de *Pomone* valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

1759. LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'août.

MON divin ange, est-ce que M. *Fatema* n'aurait pas trouvé grâce devant vos yeux ? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choses délicieuses, un billet de M. *Fabri*, fermier de Gex, c'est-à-dire son reçu de son tiers de lods et ventes ; quelle lecture agréable ! et puis une lettre à M. l'abbé d'*Espagnac*, pleine de jérémiades sur le sort des pauvres seigneurs de château ; et une lettre à M. de *Chauvelin* l'ambassadeur. Je me console au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je passe les jours entiers dans ces discussions de toute espèce ? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle est toute remplie. Il est plus doux qu'on ne pense de planter, de semer et de bâtir. Je me plains toujours, selon l'usage ; mais, dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de *Chauvelin*, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'*Espagnac*, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'*Espagnac*, et vous verrez si j'ai raison ; lisez aussi ma dépêche à M. de *Chauvelin*, et vous jugerez si le conseil de monseigneur le comte de *la Marche* n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Russes font près du

grand Glogau. Qui croirait que la *Barbarini* (*) va être affligée par mes Russes , et dans Glogau ? O destinée !
 Je n'aime point *Luc* , il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce , ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses , sans avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde humiliation , le châtiment du pécheur ; je ne fais si je désire sa damnation éternelle.

Mon divin ange , vous ne m'écrivez point ; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de *Choiseul* à la cour de Vienne. Je fais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de *Choiseul* , et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tournay ; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût , par reconnaissance , et que l'intérêt ne déshonore point mes sentimens généreux.

Comment se porte madame *Scaliger* ? Je suis à ses pieds , et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu , divins anges ; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos , parlez-vous italien ?

Mille respects à tout ange.

(*) Danseuse de l'opéra de Berlin.

1759.

L E T T R E L X X X I V .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

17 de septembre.

IL est vrai, Madame, que vous êtes dans un couvent comme *Héloïse*, et que vous avez eu comme elle un oncle chanoine. Il est encore vrai que je suis à peu-près réduit à l'état d'*Abélard* ; mais, malheureusement pour moi, je ne peux pas goûter la consolation de vous dire : C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous ai toujours trouvée très-supérieure à *Héloïse*, quoique vous ne soyez pas aussi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'est que ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui avait renoncé à Paris, ne devait pas se jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que le meilleur des mondes possibles ne vaut pas grand-chose. Je crois avoir renoncé pour le reste de ma vie à la plus extravagante des villes possibles. Ce n'est pas que j'aie la vanité de me croire plus sage que ses habitans, mais je me suis fait une petite destinée

à part , avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres , attendu que je suis trop occupé des miennes : je me suis avisé de devenir un être entièrement libre. 1759.

J'ai joint à mon petit hermitage des Délices , des terres sur la frontière de France , qui avaient autrefois le beau privilège de ne dépendre de personne ; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces privilèges , malgré le journal de Trévoux et les gazettes ecclésiastiques. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une salle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et , malgré tout cela , je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poètes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale , que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère ; et je trouve même plus de plaisir à labourer , à semer , à planter , à recueillir , qu'à faire des tragédies et à les jouer. *Salomon* avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime , se réjouir dans ses œuvres ; et que tout le reste est vanité.

Plût à Dieu , Madame , que vous pussiez vivre comme moi , et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur. Vous voulez que je vous envoie les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité , Madame , il n'y a pas moyen , tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense , et je pense si librement qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Corresp. générale.

Tome V. L

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est actuellement sur le métier; c'est l'histoire de la création de deux mille lieues de pays, par le czar *Pierre*. Je fais cette histoire sur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées; mais je doute que cela soit aussi amusant que la vie de *Charles XII*; car ce *Pierre* n'était qu'un sage extraordinaire, et *Charles* un fou extraordinaire, qui se battait comme don *Quichotte*, contre des moulins à vent. J'aurai assurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant.

Non, Madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques-unes de leurs poésies hardies; et, à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien Testament, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'*Arioste*, une partie des *Mille et une nuits*; et, en fait de prose française, je relis sans cesse les *Lettres provinciales*. Ce n'est pas que les pièces nouvelles de nos jours, et les poésies sacrées de M. le *François* n'aient leur mérite. On m'a parlé aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé : *La réconciliation de l'esprit avec la religion*, ou, comme quelques-uns disent, la réconciliation normande; mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, Madame, vous et M. le président *Hénault*, de vivre souvent ensemble, et de vous consoler tous deux des sottises de ce monde, par les agréments délicieux de votre commerce. J'espère que vous jouirez long-temps tous deux de cette consolation. Vous avez été gourmande, et quand les gourmands

font devenus sobres, ils vivent cent ans. Si les événemens du temps sont le sujet de vos conversations, 1759. elles ne doivent pas tarir; il ne laisse pas d'y avoir quelque plaisir à voir tous les huit jours une sottise nouvelle.

C'est encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite : il n'y a point de pays où l'on soit instruit plutôt de tout ce qui se passe dans l'Europe ; nous savons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me faisait l'honneur de m'écrire assez régulièrement avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles ; il n'a pas actuellement le temps d'écrire ; je le crois très-embarrassé : et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition ; mais, s'il succombe, il ne pourras au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu, Madame ; soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé, continuez à faire le charme de la société, faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'Arioste dans sa langue, et en cela je vous plains beaucoup ; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie historique de de l'ancien Testament d'un bout à l'autre ; vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant ; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la singularité des mœurs antiques, de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du style, &c.

N'oubliez pas le premier chapitre d'*Exéchiél*, que personne ne lit ; mais faites-vous surtout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas osé traduire fidèlement,

— et vous verrez que Jérusalem est une belle fille que le
 1759. Seigneur a aimée dès qu'elle a eu du poil et des tetons ;
 qu'il a couché avec elle , et qu'il l'a entretenue magnifi-
 quement ; que cependant elle a couché avec mille amans ,
 et que même elle s'est souvent servie , quand elle était seule ,
 de. . . je n'ose pas dire quoi. Et au verset XX du
 chapitre XXIII, il est dit qu'Oliba ; la bien-aimée ,
 après avoir tâté de mille amans , a donné la préférence
 à ceux qui ont le talent d'un âne.

Enfin , cette naïveté , que j'aime sur toute chose , est
 incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fournisse
 des réflexions pour un jour entier. Madame du
 Châtelet l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à
 ce livre , vous ne vous ennuierez jamais , et vous
 verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en
 approche. Ah, Madame, que le monde est bête ! et
 qu'il est doux d'en être dehors ! mais il faudrait
 surtout le fuir avec vous.

L E T T R E L X X X V.

1759.

. A M. T H I R I O T.

Aux Délices , le 17 de septembre.

IL y a bien long-temps que je ne vous ai écrit , mon cher et ancien ami ; mais je suis le rat des champs , et vous le rat de ville.

*Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo , veterem vetus hospes amicum.*

Vous n'en avez pas tant fait , vous avez laissé là votre rat des champs. Ce n'est pourtant pas comme rat piqué de votre négligence , qu'il n'a point écrit ; c'est qu'il a été fort occupé dans tous ses trous : car , tandis que votre destinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'arsenal , et que vous avez ainsi couru d'un pôle à l'autre , j'ai bâti , labouré , planté et semé.

Rident vicini glebas-et faxa moventem.

Vous êtes retiré dans Paris , monsieur le paresseux ; vous philosophez à votre aise chez M. de *Paulmi* ; mais moi , il faut que je visite mes métairies , que je guérisse mes payfans et mes bœufs quand ils sont malades , que je marie des filles , que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant ; je me donne les airs de

— remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant
 1759. des siècles. Quand on se trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela est fort honnête.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux et trois cents lieues, ou avec leurs plumes, ou avec des canons; ces gens-là font des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris vous n'avez ni argent ni sens commun; on dit que vous êtes mal menés sur mer et sur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics, courent grand risque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaisseau; mais, en qualité de pauvre hermite habitant de frontière, je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une Histoire des jésuites, ou De la morale des jésuites, ou Des dogmes des jésuites, prouvés par les faits, en trois ou quatre volumes: en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère *Guignard* jusqu'à frère *Malagrida*. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en fais pas le titre.

Quid novi? comment vous portez-vous? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux? *Si ita est, congratulor. Farewell my dear.*

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tournay , le 18 de septembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu le panégyrique de *Pierre le grand*, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de DIEU, car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, Monsieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des mémoires plus instructifs qu'un panégyrique: ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit le lecteur d'être en garde; il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de *Pierre le grand*, à mon avis, est son journal, dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses États en législateur, tandis qu'il les défendait en héros contre *Charles XII*. J'attends toujours vos nouveaux mémoires avec l'empressement du zèle que vous m'avez

— 1759. inspiré. Je me flatte que j'aurai autant de secours pour les événemens qui suivent la bataille de Pul-tava , que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce sera une grande consolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage ; ma vieillesse et ma mauvaise santé me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre : mais ce n'est pas le plus grand motif de mon empressement. Je suis impatient, Monsieur, de répondre, si je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de satisfaire votre goût autant que je suivrai vos instructions.

Voici, Monsieur, un moment bien glorieux pour votre auguste impératrice et pour la Russie. C'est la destinée de *Pierre le grand* et de sa digne fille de rétablir la maison de Saxe dans ses Etats.

J'ai l'honneur, &c.

L E T T R E L X X X V I I .

1759.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

A MON CHER ANGE.

IL faudra que , sur ses ordres , on transcrit à force la Chevalerie , et qu'on l'enverra incessamment , comme affaire du conseil , à M. de *Courteille*. Pour la Femme qui a raison , patience , s'il vous plaît ; ce serait deux femmes qui auraient raison en un jour , et c'est trop à la comédie. Pour madame *Scaliger* , qui fait la troisième , elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses remontrances. Au reste , nous jouons après-demain *Mérope* sur mon petit théâtre verd et or. Vous voyez bien , mes divins anges , qu'en faisant le rôle de *Narbas* , faisant bâtir , faisant mes vendanges , et faisant battre en grange , je ne peux guère songer à la Femme qui a raison.

A M. de Chauvelin , l'ambassadeur.

Si son excellence prend ce chemin de Genève , nous tâcherons de lui donner la Chevalerie sur mon théâtre grand comme la main ; et , si elle lui plaît , nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler , et je réponds que

— Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement
 1759. savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remerciemens.

A M. de Chauvelin, l'intendant.

PUISQUE ma sangsue ne sert qu'à le faire rire , je m'accommode sérieusement avec elle : j'aime à payer ce qui est dû ; mais injustice et rapacité révoltent ma bile , et l'allument. Je suppose que M. de *Chauvelin* a toujours la rage du bien public.

A M. de Chauvelin, l'abbé.

QU'IL soit averti que les remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais ; mais , puisqu'ils nous battent , il faut bien que nous payions l'amende.

A M^e Omer de Fleuri.

A qui en avez-vous , maître *Omer* ? Votre frère l'intendant est aimable ; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit *Anitus* ? On se moque de vous et de vos discours , et de vos dénonciations. Mon Dieu , que cela est bête !

Somme totale.

LE sens commun paraît exilé de France , mais il réside chez mes anges , avec la bonté et l'esprit.

N. B. Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers , et dire que *tout Français est à craindre*, tandis que tout le-monde nous donne sur les oreilles. Ah , mon divin ange , que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante ! que j'ai bien choisi mes retraites ! que je m'y moque du genre-humain !

*Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari
Subjicio pedibus.*

Mais mon refrain , mon triste refrain , est toujours que je mourrai sans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des *Anitus* et des *Frérons*. Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis , et la douleur de votre absence.

1759.

L E T T R E L X X X V I I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR
DE DIRAC, &c., à Angoulême.

Le 1 d'octobre.

MONSIEUR,

LA confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent sensiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs ; mais vous êtes, sans doute, votre protecteur vous-même : on n'a besoin de personne, quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'Aydie a pris, il y a long-temps, le parti de se retirer chez lui ; il s'est procuré par-là une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux ; pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure ? On est égal aux rois, quand on fait vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphysique, dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il est bien vrai que, dans les lois de *Moïse*, il n'est jamais parlé de l'immortalité de l'ame, ni de récompense et de peines dans une autre vie : tout est temporel ; et l'anglais *Warburton*, que M. *Silhouette* a traduit en partie, prétend que *Moïse* n'avait pas

besoin de ce reffort pour conduire les Hébreux , parce qu'ils avaient DIEU pour roi , et que ce roi les punif-
 fait sur le champ , quand ils avaient fait quelque
 faute. Cependant il est clair que , du temps de *Moïse* ,
 les Egyptiens avaient embrassé le dogme et l'existence
 d'une ame aérienne et éternelle qui devait se rejoindre
 au corps après une multitude de siècles. C'est pour
 cette raison qu'on embaumait les corps , afin que
 l'ame les retrouvât , et qu'on bâtissait des tombeaux
 en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et
 d'un enfer se trouve dans l'ancien *Zoroastre* , contem-
 porain de *Moïse* , dont les titres et les opinions nous
 ont été conservés dans le *Sadder*. La même opinion
 est confirmée dans les poésies d'*Homère*. Il est vrai
 qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur ; l'ame , chez
 tous les anciens , était un air subtil ; mais il n'importe
 quelle fût son essence ; le grand intérêt des sociétés
 demandait qu'elle fût immortelle , et qu'après sa
 mort on pût lui demander compte. *Démocrite* ,
Epicure et plusieurs autres combattirent ce sentiment ;
 ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas
 besoin d'un enfer pour être vertueux ; que l'idée
 de l'enfer se fait plus de mal que de bien ; que l'ame
 n'est pas un être à part ; que c'est une faculté de
 sentir , de penser , comme les arbres ont de la nature
 la faculté de végéter ; qu'on sent par les nerfs ; qu'on
 pense par la tête , comme on touche avec les mains ,
 et qu'on marche avec les pieds.

Pour *Platon* et *Socrate* , il est indubitable qu'ils
 croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus
 universellement répandu ; il paraît le plus sage , le
 plus consolant et le plus politique. Pour peu que

1759. que vous lisez , Monsieur , les bons livres traduits en notre langue , vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire ; et , avec l'esprit juste que vous avez , vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires ; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. S^t Crépin est le saint des cordonniers , S^{te} Barbe est la sainte des vergettiers , mais la vérité est le saint des philosophes. .

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes hermitages.

Je suis avec respect , &c.

A U M E M E.

L'ÉTAT de la question est de savoir si dans la loi des Juifs , il leur est commandé de croire une autre vie ; si on leur promet le ciel après la mort , et si on les menace de l'enfer.

Or , dans la loi des Juifs , il n'y a pas un seul mot de ces promesses , de ces menaces ni de cette croyance. Arnaud , dans son Apologie du Port-royal , l'avoue formellement. *C'est le comble de l'ignorance*, dit-il , *de ne pas admettre cette vérité qui est une des plus communes. Les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres : les Juifs n'adoraient un Dieu*

que pour les biens charnels. Il est indubitable que , dans le temps où l'on prétend que le Pentateuque fut écrit , les Chaldéens , les Syriens , les Perses , les Egyptiens admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut favoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen *ruah* , traduit en grec par *pneuma* , et chez les Latins par *anima* ; il voulait dire souffle , vent , vie , ce qui anime ; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le Pentateuque. 1759.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts , et dans lesquels on s'entretient avec eux , firent aisément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles ; c'était un vent , c'était une ombre légère qui avait la figure du corps , c'étaient des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité , jusqu'à *Platon* , qui puisse faire croire que l'ame eût jamais passé pour un être absolument immatériel.

Thaut , *Sanhoniathon* , *Bérose* , les fragmens d'*Orphée* , *Manéthon* , *Hésiode* , tous les anciens qui ont dit , sans connaître les livres juifs , que DIEU fit l'homme à son image , crurent DIEU corporel ; et le Pentateuque ne parle jamais de DIEU que comme d'un être corporel.

Dans ce Pentateuque , il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de DIEU ni de l'ame humaine. Ceux qui , trompés par quelques mots équivoques , épars dans les prophètes , prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle , et des récompenses et des peines après la mort , devraient considérer qu'ils font de *Moïse* ou un ignorant bien grossier , puisqu'il n'annonce

— pas ce que les autres juifs savaient, ou un fourbe
1759. bien mal-avisé, si, étant instruit de ce dogme si utile, il n'en faisait pas usage.

La défense faite dans le Deutéronome, chapitre XVIII, de *consulter les sorciers ou voyans, les pythons*, et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on fait assez, c'est qu'en Egypte, en Chaldée et en Syrie, il y avait des prophètes, des voyans, des sorciers qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très-anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le Pentateuque veut que l'on consulte l'Urim et le Thummim, et non d'autres oracles; les prêtres juifs, et non d'autres prêtres; les voyans juifs, et non d'autres voyans.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le Deutéronome, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent *Python* et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard, et sont un peuple très-moderne en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tournay, 6 d'octobre.

MONSIEUR,

J E vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de *Soltikof* a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation; tous les événemens ont justifié ma manière de penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que la digne fille de *Pierre le grand* perfectionne tout ce que son père a commencé. Le bruit a couru, dans nos Alpes, que sa santé avait été dérangée : j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous faisons mille vœux, dans mes retraites, pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome de l'Histoire de *Pierre le grand* ferait déjà parvenu à votre excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je

Corresp. générale. Tome V. M

— 1759. l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume, aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse; et, si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais si bien employé mon temps; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que *Pierre le grand* a fondée, et vous, Monsieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère, &c.

L E T T R E X C.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 13 d'octobre.

IL est bien triste, Madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd: je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, Madame, parce que votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'ancien Testament. Dites-moi donc, s'il vous plaît,

où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de *Joseph* devenu contrôleur général en Egypte, et reconnaissant ses frères? Comptez-vous pour rien *Daniel* qui confond si finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne soit pas si bon, cependant cela me paraît meilleur que Tom Jones, dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'ancien Testament! Ne vous en moquez point: ce livre fait cent fois mieux connaître qu'*Homère* les mœurs de l'ancienne Asie; c'est, de tous les monumens antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier situé entre Babylone, Tyr et l'Egypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Egypte, et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Ecriture sainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, Madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laisser là;

1759. en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste: tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre *Mirabeau*.

Si vous êtes une honnête personne, Madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand-homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela, quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin

Si vous aimez un tableau très-fidelle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'Histoire générale des sottises du genre-humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragmens; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme ils sont. 1759.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France, n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes Histoires de France sont diaboliques, non seulement parce que le fond en est horriblement sec et petit, mais parce que les *Daniel* sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde, depuis *Raoul* et *Eudes*, jusqu'à la personne d'*Henri IV* et au grand siècle de *Louis XIV*. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même, que depuis trente ans, appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes, par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires; mon ami le czar *Pierre* a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice *Elisabeth* viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les payfans de Zell et de Volfenbutel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après

— 1759. que les Anglais ont peuplé, de leurs florissantes colonies, quatre cents lieues du plus beau pays de la terre, et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtitons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtitons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui sont qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm, et Moscou. Vos ministres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, Madame? Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'opéra: il me fit un grand éloge de *Rabelais*; et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour *Rabelais*. Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les Oeuvres philosophiques de feu milord *Bolingbroke*: C'est un prolix personnage, et sans aucune méthode;

mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre anglais qui vaut bien mieux que lui ; c'est *Hume*, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer. 1759.

Plût à Dieu, Madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le Conte du tonneau du doyen *Swift* ; c'est un trésor de plaisanterie dont il n'y a point d'idée ailleurs. *Pascal* n'amuse qu'aux dépens des jésuites, *Swift* divertit et instruit aux dépens du genre-humain. Que j'aime la hardiesse anglaise ! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent ! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, Madame, la faible traduction du faible Anti-Lucrèce du cardinal de *Polignac* ? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de *Rothelin* m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de *Polignac* pour un ancien romain, et pour un homme supérieur à *Virgile* ; mais, quand son poème fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est ; poème sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans *Lucrèce*, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction, par un baron des *Coutures*. Je mettrai, si je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous
 1759. faire lire seulement 40 ou 50 pages de ce *des Coutures*?
 Par exemple, liv. III, page 281, tome I, à com-
 mencer par les mots, *on ne s'aperçoit point*; il y a
 en marge XII^e argument. Examinez ce XII^e argu-
 ment jusqu'au XXVII^e, avec un peu d'attention,
 si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui
 sera terminé dans peu de temps; et presque personne
 n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous
 demande que la lecture de 50 pages de ce III^e livre;
 c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées
 du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la
 misérable superstition. Et quand on songe que les
 trois quarts du sénat romain, à commencer par
César, pensaient comme *Lucrèce*, il faut avouer que
 nous sommes de grands polissons, à commencer
 par *Joli de Fleuri*.

Vous me demandez ce que je pense, Madame :
 je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il
 n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur
 la terre qui osent avoir le sens commun; je pense
 que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela
 sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du bramin
 que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous
 exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie
 qui est peu de chose, sans craindre la mort qui
 n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes via-
 gères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez
 tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui
 peut. Demandez à votre ami si, en 1708 et en

1709, on n'était pas cent fois plus mal : ces souvenirs consolent. 1759.

La première scène de la pièce de *Silhouette* a été bien applaudie : le reste est sifflé, mais il se peut très-bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

L E T T R E X C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Tournay, 22 d'octobre.

ACTEURS moitié français moitié suisses, décorateurs de mon théâtre de *Polichinelle*,

Durant quelques momens souffrez que je respire, et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que Madame *Scaliger* la veut. Mon ange est aussi un peu *Scaliger*, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette Chevalerie. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle *Desmares* des corrections dans un pâté : *hesternus error, hodierna virtus*. Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange ; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on

— me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vite une
1759. autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de monsieur l'ambassadeur ; il sera refusé tout net, mais nous adoucirons le mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contens : d'ailleurs il entend raison ; il ne voudra pas qu'un maure envoie un espion dans Syracuse, quand les portes sont fermées ; il ne voudra pas que ce maure propose de mettre tout à feu et à sang, si l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là ; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient, de sang froid, si l'on exécutera mademoiselle ou non ! et puis alors, comment justifier cette pauvre créature ? qu'aurait-elle à dire ? tout déposerait contre elle. L'abbé d'*Espagnac*, grand raisonneur, lui dirait : Mon enfant, non-seulement vous avez écrit à *Solamir*, mais vous l'excitez contre nous : il est clair que vous êtes une malheureuse. Elle serait forcée à dire toujours non, non, non, pendant deux actes ; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives, et *Joli de Fleuri* serait brûler son billet comme un mandement d'évêque, et comme l'Ecclésiaste.

O juges malheureux qui, dans vos sottes mains,
Tenez si pesamment la plume et la balance,
Combien vos jugemens sont aveugles et vains !

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de Pope est sifflée : dites-moi si elle réussit

à la longue. Dites-moi s'il est vrai que M. le duc de Broglie est le *Germanicus* qui ranimera les pauvres légions de *Varus*. Quoi, les Anglais auraient pris Surate! ah, ils prendront Pondichéri; et *Dupleix* en rira, et j'en pleurerai; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel guslo grande* ne fera pas achevé; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de Choiseul, s'il est content de la marmotte.

Madame Denis joue bien. Nous avons un *Tancrède* admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme: je me trompe peut-être; mais je vous aime passionnément, et en cela je ne me trompe pas; autant en fait la nièce.

Je supplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève, cet à Genève a l'air d'un réfugié.

L E T T R E X C I I.

A U M E M E.

Aux Délices, 24 d'octobre.

LE théâtre de *Polichinelle* est bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tînmes, hier neuf, en demi-cercle, assez à l'aise; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de *Mambrin* à nos bâtons verts et clinquans, qui passeront, si l'on veut, pour pilastres vert et or. Une

— troupe de racleurs et de sonneurs de cor faxons ,
 1759. chassés de leur pays par *Luc*, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus ! que madame *Denis* a joué supérieurement les trois quarts de son rôle ! Je souhaite, en tout, que la pièce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure de Tourney. Madame *Scaliger*, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges : jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué personne ; c'est le mot propre. La ficilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièce, rôles et notes, dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de *Chauvelin* viennent dans mon hermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tourney. Une tragédie nouvelle et des truites font tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays ; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de *Chauvelin* sera le jour de tous les saints chez moi ; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'Etat en attendant. Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'Etat, venez nous voir en allant à Parme ; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante : vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc* qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siège de Dresde ? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on

est tout consterné et tout sot à Paris : on paye cher les malheurs de nos généraux ; mais le parlement, sur les conclusions d'*Omer Joli*, raccommode tout en faisant brûler de bons ouvrages. 1759.

Votre abbé *Zachée* est donc incurable (*) ! Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur ; les folies sont personnelles. Et le vétillard d'*Espagnac*, qu'en ferons-nous ? il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embêté de cette négociation.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit *Luc* qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé *Rezzonico*, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre ; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

(*) L'abbé de *Chauvelin* qui était de très-petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par allusion à ce petit juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer *Jésus*.

1759.

L E T T R E X C I I I .

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI, à *Bologne.*

Au château de Tournay, 1 de novembre.

M O N S I E U R ,

U N E indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez surement embellie. Nous l'avons jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tournay; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suisses du pays; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des italiens. Ce qui pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très-humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu la Mort de Césâr , traduite par M. *Paradisi*.
 J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de
 votre langue, dans laquelle on peut tout traduire
 heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre
 langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends
 vos ordres, Monsieur, pour savoir comment je vous
 adresserai le paquet. J'attends quelque chose de
 mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez
 bien voulu me promettre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que
 je vous dois, &c.

L E T T R E X C I V.

A MADAME DE FONTAINE.

5 de novembre.

A la fin c'est trop de silence,
 En si beau sujet de parler.

CES paroles, ma chère nièce, sont tirées de
Malherbe que vous ne connaissez guère, et vont fort
 bien au sujet. Comment vous trouvez-vous des trois
 vingtièmes, et de la chute des actions sur les fermes,
 et de tout ce qui s'ensuit? Voilà bien le temps
 d'aimer ses terres et d'encourager l'agriculture; car,
 en conscience, c'est le seul commerce qui nous reste.
 Nous faisons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre château!
 mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que

— 1759. je vous avertisse que celui de Ferney est entièrement bâti et couvert; et, sans vanité, c'est un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire que je n'aye sacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Ferney est devenu une terre de sept à huit mille livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puisse être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté: il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, selon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'est grand dommage que Ferney ne soit pas en Picardie; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le mont Jura. Je ne suis point mécontent de la mesure de Tournay; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la Chevalerie, pour nous consoler des malheurs de la France. Cette Chevalerie est comme le château de Ferney: cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle, cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué *Méropé*. Soyez très-convaincue que vous, et M. le chevalier de *Florian*, et le jurisconsulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions, à nos Délices, M. le marquis de *Chauvelin* ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de *Choiseul* et de la tribu d'*Argental*, pour savoir comment j'étais venu

à bout de la Chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ; et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontents d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe , ils ne verraient rien de si plaisant qu'un français fût qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle *Duménil* ; je dis comme mademoiselle *Duménil* dans son bon temps. Cela paraît un conte , une exagération d'oncle ; cela est pourtant très-vrai , et je le fais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi qui vous parle je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah ! ma chère nièce , que nous vous avons regrettée ! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de *Chauvelin* avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas ; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes ; il n'y a rien de plus aimable dans le monde ; ils réunissent tous les talens et toutes les grâces ; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue , voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main ; mais c'est mon cœur qui vous écrit , c'est lui qui vous dit combien il vous regrette , vous et les vôtres.

1759.

L E T T R E X C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tournay, 5 de novembre.

DIVINS anges , les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. *Baucis* et *Philémon* ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de *Chauvelin* nous a payés comme les sirènes , en chantant d'une manière charmante , et en nous enforcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé , il y a environ quatorze ans , ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu *Moncrif* , et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé ses grâces et ses mœurs faciles et indulgentes , que ni les Corfès ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que , malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde , vous avez le fond de son cœur dont il distribue l'écorce par-tout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous ! combien nous vous avons regrettés ! et que de châteaux en Espagne nous avons bâtis ! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles foudroyantes , qui nous ont atterrés coup sur coup , ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges , je ne me sens porté ni

à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre Chevalerie demande , ce me semble , à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes , dans ma masure de Tournay ; deux fois devant les Allobroges et les Suisses , sans avoir la moindre peur. Mais , quand il a fallu paraître devant vos députés , nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos esprits , et nous avons fait verser des larmes aux plus beaux et aux plus vilains visages du monde , aux vieilles et aux jeunes , aux gens durs , aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés célestes ont vu qu'en un mois de temps nous avons profité de tous les commentaires de madame *Scaliger*. Je leur laisse le soin de vous mander tout ce qu'ils pensent de la pièce et des acteurs.

Vous serez , sans doute , surpris que la Chevalerie ne vous parvienne pas avec ma lettre ; mais il faut que vous conveniez que trois représentations doivent éclairer assez un auteur pour lui faire encore retoucher son tableau. Il a été d'abord esquissé avec fougue , il faut le finir avec réflexion. Passez , encore une fois , *Vamir* et *Spartacus* ; passez. J'augure beaucoup du gladiateur , et je souhaite passionnément que *Saurin* réussisse. Mon cher ange , je crois que cet hiver doit être le temps de la prose , du moins pour moi. *Saurin* , d'ailleurs , a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que , si j'ai aussi quelque petit succès à espérer , je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes aient

— l'ame un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs
 1759. ulcérés qu'il faut présenter des vers ; c'est aux ames
 tranquilles , et douces et sensibles à la fois comme
 la vôtre.

Mérove - Aménaïde - Denis vous fait mille compli-
 mens , et moi je vous adore plus que jamais.

L E T T R E X C V I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tournay, le 11 de novembre.

MONSIEUR,

M. de *Soltikof* s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothèque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même , et qui sont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant désiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu votre secrétaire, car en vérité je n'ai que cette fonction , et si vous en exceptez le manuscrit du général *le Fort*, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidèlement écrit sur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier qui est poussé non-seulement jusqu'à

la bataille de Pultava , mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable. 1759.

Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissmens sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidèlement écrite , et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le journal de *Pierre le grand* passe bien légèrement sur cet important article.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien ; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les Mémoires de *Witwarck*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces Mémoires ne sont pas trop favorables à l'impératrice *Catherine*, et ne rendent pas à *Pierre le grand* toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien passionné de *Charles XII*, mais très-mal-adroit dans sa passion, et très-peu judicieux dans ses idées.

Quelques-uns de nos savans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Egyptiens : on peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'esprit humain, à rechercher l'ancienne histoire des Huns et des ours, qui ne savaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des hommes.

— Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire ,
 1759. je vous ai supplié , Monsieur , de vouloir bien me dire si je dois employer le discours qu'on attribue à *Pierre le grand* , en 1714 : *Mes frères , qui de vous aurait pensé , il y a trente ans , que nous gagnerions ensemble des batailles sur la mer Baltique , &c.* Ce discours , s'il est authentique , est un morceau très-précieux.

Mon estime pour le jeune M. de *Soltikof* augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire , son assiduité à l'étude , son esprit qui est au-dessus de son âge , justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis , en vous parlant de lui , oublier le général de son nom qui se couvre de tant de gloire , et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous , Monsieur , vous vous contentez du rôle de *Mécénas* ; ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile ; il mène à une sorte de gloire indépendante des événemens , et il est fait pour un esprit supérieur et pour un cœur bienfaisant. Voilà la gloire véritable.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X C V I I.

1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, 22 de novembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de *Soltikof*; il me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très-vite aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre excellence le fera voyager en France, en Italie : je regretterai sa perte, mais tout ce qui fera de son avantage fera ma consolation. Je me flatte, Monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse; le premier volume de *Pierre le grand*, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de *Coladon*, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remèdes pour

1759. les maux d'estomac , aussi agréable à boire que l'eau des Barbades , et qui peut servir à vos amis dans l'occasion ; car , pour vous , je fais que vous joignez à vos vertus celle d'être sobre. Votre excellence m'honore de présens plus dignes d'elle et de sa cour. Je brave , avec vos belles fourrures , les neiges des Alpes , qui valent bien les vôtres. Un présent bien plus cher , est celui des manuscrits que je reçois ; ils me serviront beaucoup pour le second tome auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible santé m'avertissent qu'il ne faut pas négliger un instant. *Pierre le grand* mourut avant d'avoir achevé ses grandes entreprises , son historien veut achever sa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur *Pierre le grand* me servira peu , puisque , de tous les auteurs que ce catalogue indique , aucun ne fut conduit par vous. La triste fin du czarovitz m'embarrasse un peu ; je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration ; je n'y aperçois que des espérances vagues , quelques paroles échappées au dépit , nul dessein formé , nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père ; mais un fils ne mérite point la mort , à mon sens , pour avoir voyagé de son côté , tandis que son père voyageait du sien. Je tâcherai de me tirer de ce pas glissant , en faisant prévaloir , dans le cœur du czar , l'amour de la patrie sur les entrailles de père.

Je suis bien surpris de voir , dans les Mémoires que je parcours , ces mots-ci : *Les biens du monastère de la*

Trinité ne sont point immenses, ils ont deux cents mille roubles de rente. En vérité, il est plaissant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent : les abus couvrent la face de la terre. 1759.

Quelques lettres de *Pierre le grand* seront bien nécessaires; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni*, et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se passer de ces matériaux. Ayez la bonté, Monsieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vite, et vous recevrez vite. Vous êtes cause que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en suis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'histoire de votre héros, que de mettre des héros imaginaires sur la scène. N'allez pas me réduire à m'amuser, quand je ne veux m'occuper qu'à vous servir. Regardez-moi comme votre secrétaire tendrement attaché.

1759.

L E T T R E X C V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A vous seul.

Novembre.

MON divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue, après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous êtes en tout temps constitué mon ange gardien : écoutez donc ma dévote prière.

1°. Je voudrais savoir, en général, si M. le duc de *Choiseul* est content de moi; et vous pouvez aisément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai grande envie de lui plaire, et comme son obligé, et comme citoyen.

2°. S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y est entré avec M. de *Chauvelin*, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la substance des choses ci-dessous.

Voltaire est dans une correspondance suivie avec *Luc*; mais, quelque ulcéré qu'il puisse être et qu'il doive être contre *Luc*, puisqu'il est capable d'avoir étouffé son ressentiment au point de soutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de servir. Il est bien avec l'électeur palatin, avec le duc de *Virtemberg*, avec la maison de *Gotha*, ayant eu

des affaires d'intérêt avec ces trois maisons qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. 1759.
Il a été le confident du prince de *Hesse* l'apostat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager par-tout sans causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence.

Il a été envoyé secrètement, en 1743, auprès de *Luc*. Il eut le bonheur de déterrer que *Luc* alors se joindrait à la France; il le promit: le traité fut conclu depuis et signé par M. le cardinal de *Tençin*. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

Mon cher ange, il faut la paix à présent, ou des victoires complètes sur mer et sur terre; ces victoires complètes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas, sans doute, l'état funeste où est la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but désiré, on se sert d'un capucin, d'un abbé *Gautier*, ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant-qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête, que je prévienne les vues du ministère, que je me croye même digne de les exécuter; je dis seulement que vous pourriez hasarder ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de *Choiseul*. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais compromis; que je ne ferais jamais un pas ni en de ça ni en de là

1759.

de ce qu'il me prescrirait. Je pense qu'il ne lui convient pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le désir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part, sans doute, d'un principe aussi vrai que triste; c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de Québec et celle de Pondichéry : l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correspondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des allemands, des autrichiens, des prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources font peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix défavorable, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à

corriger mes plans : si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement la Chevalerie. 1759.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de Choiseul est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très-bien comme je suis, à votre absence près. Adieu; je baise le bout de vos ailes.

L E T T R E X C I X.

A U M E M E.

Aux Délices, 24 de novembre.

MON cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de la Chevalerie. *Horace* veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans; je ne demande que neuf semaines: voyez comme l'âge m'a rendu temporisateur. Je suis un petit *Fabius*, un petit *Daun*: d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance, et aux tragédies, et à *Pierre le grand*, et à *Jeanne*. Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra

— 1759. faire la paix, qu'on se presse ; mais , en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez sur des affiettes à cu noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris ? le commerce florissant ? M. le duc de Choiseul m'a mandé que feu M. de Meuse avait une terre sur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi, je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous serez de loisir et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le sou, vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître ; cela pourrait réussir, et, en tout cas, cela ne gênera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer ; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux : il faut que je déraisonne politique.

1°. L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, &c., &c.

2°. Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéry, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3°. Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4°. Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, surtout si la Nouvelle Orléans qu'on appelle une ville était bâtie ailleurs.

5°. Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et
peu de fil. 1759.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6°. *Luc* voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand mal à la lui donner, et à laisser à l'Allemagne un contrepoids ? *Luc* est un vaurien, je le fais ; mais faut-il se ruiner pour anéantir un vaurien dont l'existence est nécessaire ?

7°. Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la ; sinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange, vous avez raison ; mais mes terres sont couvertes de neige, tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus ; permettez-moi de déraisonner, c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

M. de *Choiseul* a bien de l'esprit.

L E T T R E C.

A U M E M E.

Aux Délices, 30 de novembre.

MON adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de *Choiseul* est encore plus estimable que je ne le croyais ; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et surtout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout ; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet

— de *Luc* ; peut-être , avec le temps , on tirera quelque
 1759. avantage des lettres que je fais passer. Je ne suis point jaloux du roi d'Espagne , s'il fait la paix ; moi , *Fodelet* , je ne vais point sur les brisées de sa Majesté catholique.

Sérieusement , mon cher ange , je n'ai eu aucune envie de me faire de fête ; j'ai seulement rêvé que , pouvant aller souvent chez l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu , et chez madame la duchesse de Gotha , et même à Londres où l'on m'a invité vingt fois , je pourrais , dans l'occasion , faire passer au ministre un compte fidelle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de *Choiseul* ne me prend pas pour un *altè succinctus* qui cherche pratique. Je suis frappé de nos malheurs ; et , s'il s'agissait de m'arracher à ma charmante retraite , pour aller ramasser quelque caillou qui pût servir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix , j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamise ; mais , Dieu merci , je serai inutile , et je ne quitterai probablement pas mes étables , ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes chevaliers jusqu'en janvier. Pour les oublier mieux , je me mets au second volume de *Pierre le grand*. Le *Pruth* , *Catherine* orpheline gouvernant un empire , un fils condamné par son père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom , seront une diversion qui vaudra les neuf années d'*Horace*. On dit qu'une nouvelle scène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver , on courra aux spectacles , et la Chevalerie pourra vous amuser ce carême.

Je

Je pense que c'était à l'abbé du *Refnel* à gouverner nos finances plutôt qu'à *Silhouette* ; car celui-ci n'a traduit Pope et le Tout est bien qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers ; mais j'aimerais encore mieux *Martin* le manichéen. 1759.

De grâce, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'*Armentières* a été battu ? est-il vrai que les floties se battent ? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de *Conflans* allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange.

L E T T R E C I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 3 de décembre.

JE ne vous ai point dépêché, Madame, ce vieux chant de la Pucelle que le roi de Prusse m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaifanteries ne m'ont pas paru de saison : il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non

Corresp. générale. Tome V. O

— 1759. plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles ; cela n'est pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'est permis de faire construire un petit théâtre , de jouer avec mes amis et devant mes amis ; mais je ne voudrais pas me hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise humeur. Je voudrais que l'assemblée fût composée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes qui ont du goût ne vont plus guère aux spectacles , et je ne fais si le goût n'est point changé , comme tout le reste , dans ceux qui les fréquentent ; je ne reconnais plus la France , ni sur terre , ni sur mer , ni en vers , ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéressant : Madame, lisez les gazettes ; tout y est surprenant comme dans un roman. On y voit des vaisseaux chargés de jésuites , et on ne se lasse point d'admirer qu'ils ne soient encore chassés que d'un seul royaume ; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde , le marquis de Brandebourg faisant tête tout seul à quatre grands royaumes armés contre lui , nos ministres dégringolant l'un après l'autre comme les personnages de la lanterne magique , nos bateaux plats , nos descentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait composer un volume qui ne serait pas gai , mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du Resnel ; car , puisqu'il a traduit le *Tout est bien* de Pope en vers , il doit en savoir plus que le *Silhouette* qui ne l'a traduit qu'en prose. Ce n'est pas que ce

M. de *Silhouette* n'ait de l'esprit et même du génie , et qu'il ne soit fort instruit ; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation , ni les financiers , ni la cour ; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre comme à peine on le pourrait faire en temps de paix , et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait , comptant pouvoir suffire aux besoins de l'Etat avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles , mais employées très-mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre , mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres , où il avait vécu un an chez mon banquier *Bénézet*. L'Angleterre se soutient par le crédit ; et ce crédit est si grand que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent , tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finance , ni en marine , ni en philosophie , ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession , pour des places à l'hôpital , et de se jeter à la tête la saïence à cu noir , sur laquelle elle mange , après avoir vendu sa vaisselle d'argent.

Vous m'avez parlé , Madame , de la Lorraine et de la terre de Craon ; vous me la faites regretter , puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me ferais volontiers accommodé de Craon , si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de *Mirepoix* ; mais ce sont-là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite *Menou* , si je n'ai pas eu Craon ; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de *Mirepoix* n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite *Menou* n'est point un sot comme

— vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il aattrapé
 1759. un million au roi *Stanislas*, sous prétexte de faire des
 missions dans des villages lorrains qui n'en ont que
 faire. Il s'est fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire
 au goguenard de pape *Benoit XIV*, auteur de trois
 livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduisait tous
 trois; il lui en montra deux pages, en obtint un
 bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et
 se moqua ainsi de *Benoit XIV* et de saint *Benoit*.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant,
 alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand con-
 vertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque,
 sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite
 de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai
 l'obligation à M. le duc de *Choiseul*, le plus géné-
 reux des hommes. Libre et indépendant, je ne me tro-
 querais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, Madame, des douceurs d'une vie tout
 opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre
 ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux
 qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les
 prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un
 moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra
 plus se battre ni en Canada, ni en Allemagne, quand
 on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau
 ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne
 roulera plus sur les malheurs publics, quand vous
 n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, Madame,
 et je vous enverrai de quoi vous amuser, et de quoi me
 censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés

moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir ;
 mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni
 la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait.
 Je dois aimer, Madame, la retraite et vous. Je vous
 présente mon très-tendre respect.

L E T T R E C I I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 5 de décembre.

HERMITE de l'arsenal, l'hermite de Tournay et des Délices est dictateur, parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot ; mettez *par Genève*, s'il vous plaît : je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère *Berthier*, supposé qu'il vive encore, ou à frère *Garaffe*, ou même à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes ; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre ; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

1759. On dit que la tragédie de M. de *Thibouville* (*) n'a pas si bien réussi que l'Apparition de frère *Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de *Pope*, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

O passi graviora ! dabit Deus his quoque finem.

On profitera, sans doute, des bons exemples des Russes et du maréchal de *Daun*. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière ; le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde*; et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du Pot au lait.

Vous avez, sans doute, une mauvaise copie de la Femme qui a raison, et soyez sûr qu'on n'a que de très-détestables copies de presque tous nos amusemens de Tournay et des Délices. Vous auriez bien dû venir voir les originaux : nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambasadrice de *Chauvelin*, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiselle *Clairon*, mais elle est

(*) Vamir.

beaucoup plus attendrissante , et non moins vraie. Pour moi , je suis , sans vanité , le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie. 1759.

Je me suis un peu ruiné , mon cher ami , en bâtimens et en châteaux , et mes moutons se meurent de la clavelée ; cependant je n'ai point envoyé ma vaisselle à la monnaie , attendu qu'il n'y a point d'hôtel ni même aucune monnaie dans le pays de Gex , et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de cus noirs , et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie.

M. de *Paulmi* a-t-il renoncé à l'exécration dessein d'aller en Pologne ? Présentez-lui mes respects , et dites-lui que , s'il persiste dans cette triste idée , j'avertirai les hussards prussiens qui le prendront en passant. N'a-t-il donc pas assez de son mérite pour vivre à Paris toujours estimé et honoré ?

Bona noſce , mon ancien ami.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

MON cher ange , que dites-vous de *Luc* qui me mande , le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dresde* , et le troisième jour vous savez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter sur rien , pas même sur nos flottes , pas même sur les tragédies de M. de *Thibouville*. Voyez ce qui arrive à frère *Berthier* ; il

— va à Versailles dans toute sa gloire , et meurt en bâil-
 1759. lant. On n'est sûr de rien dans ce monde ; j'en excepte
 Tancrède. Vous devez être sûr , mon divin ange ,
 que je la mettrai à vos pieds ; et , si elle a le sort de
Thibouville , ce ne sera pas sans y avoir bien songé.
 Je me flatte que Spartacus va se montrer. Seriez-vous
 assez ange pour faire dire au seneur de Spartacus que
 mes chevaliers n'osent se battre contre ses gladiateurs ,
 et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers
 le pas ?

Je vois que la prose du traducteur de *Pope* ne lui a
 point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me
 dire si ses successeurs écrivent plus rondement , et
 ont le style moins dur. Que pense-t-on des billets ou
 actions des fermes ? Il est bien bas de vous parler de
 cette prose , ou plutôt de ces chiffres , au lieu de vous
 envoyer des tirades d'*Aménaiide* en vers croisés ; mais
 on n'est pas toujours sur *Pégase* ; on est balotté dans
 le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

L E T T R E C I V.

A U M E M E.

Aux Délices , 11 de décembre.

J E me flatte , mon divin ange , que la mort funeste
 de la princesse que vous regrettez ne changera rien à
 votre destinée , et que votre place n'en sera pas
 moins pour vous une source de choses utiles et
 agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la

part que nous prenons, madame *Denis* et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé; mais, quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

1759.

Voilà, dit-on, de belles espérances de paix; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de *Choiseul*. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raison me fait de la peine; on la dit imprimée, et très-mal: c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien; au contraire, les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux! et que cette loi de la nature vous est favorable! Je vous souhaite, et à madame *Scaliger*, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps, j'en ferais une, bonne ou mauvaise; mais *Pierre* m'appelle; je ne connais que vous et lui.

1759.

L E T T R E C V.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 de décembre.

IL est bien beau à votre excellence de songer à des tragédies françaises, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. *Phédre*, non pas la *Phédre* de *Racine*, mais *Phédre* le conteur de fables, dit :

Vaces oportet, Eutyche, à negotiis,
Ut liber animus sentiat vim carminis.

Je maintiens que le public de Paris est comme ce monsieur *Euty chius*; il n'est pas en état de sentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaieté, succès; il n'a rien de tout cela : il siffle tout pour se venger.

J'avais fait ma chevalerie dans un temps moins malheureux, et j'espérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice l'avez assez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de *Choiseul* est, je crois, à présent un vrai *Euty chius*; moi, chétif, je suis *attristato, malinconico, ammalato*. L'hiver me rend de mauvaise humeur; il m'ôte le plaisir de me ruiner en bâtimens. J'essuie des banqueroutes. Les misères publiques poussent jusqu'au mont Jura, et viennent m'y trouver.

Vraiment oui, Monsieur, j'ai reçu une lettre du roi de Prusse; j'en ai reçu trois en huit jours. Je suis comme les gens de l'île des Papegots : l'avez-vous vu, bonnes gens, l'avez-vous vu ? *eh oui, pardieu, nous en avons vu trois, et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'*Espagnac* qui ne finit point, et qui s'amuse, à présent à condamner le lit de justice.

1759.

Je pense que tout le monde est devenu fou; cela ne ferait rien, si l'on n'était pas aussi devenu gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'*Espagnac*; il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère, qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier, qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or, il m'écrivait, le 17 de novembre : *Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent;* et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé. Je trouve par-tout la fable du Pot au lait. Quel pot au lait que ce *Silhouette* ! Son premier début m'avait séduit. Ce traducteur de *Tout* est bien de *Pope* m'a vite rangé du parti de *Martin*, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur *Pocourante*. Mais il y a

— un seigneur qui me paraît de tout point préférable;
 1759. c'est le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux, avec leur permission, les plus tendres respects.

L E T T R E C V I.

A M. THIRIOT.

Le 15 de décembre.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de cus noirs, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre, sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de *Pandore*; mais, pendant que tout l'Etat souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des *Frérons* qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par M. *Bouret* ou par quelque autre contre-signeur, la Femme qui a raison, et la Malfemaine dans laquelle *Fréron* répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'Ecclésiaste; elle est imprimée au Louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits insolens, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser, et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris

leur marquer tout le dédain qu'on leur doit , si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille. 1759.

*Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Unde queas alios passim videre palantes.*

L E T T R E C V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

MA dernière lettre était déjà partie , et mon cœur avait prévenu le vôtre , mon respectable ami , avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé , votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de Choiseul. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous ? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix ? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi , à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de Choiseul lui-même qui a tout préparé , et que c'est sur une de ses lettres envoyée certainement à Londres , que M. Pitt s'est déterminé ? M. le duc de Choiseul lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe , excepté Marie-Thérèse , attend avec empressement. Cependant , si Luc pouvait être puni avant

— 1759. cette heureuse paix ! fi , le chemin de la Luface et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général *Beek* , quelque *Hadick* pouvait aller visiter Berlin ! Vous voyez , divin ange , que , dans la tragédie , je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre *Luc* et l'homme à la toque bénite : on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent ; il n'y a peut-être pas un mot de vrai : nous ne le faurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage , M. le comte de *Kaunitz* dit à madame de *Bentink* : Ecrivez vite cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre succès , il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre-humain. Cher ange , dans ces horreurs , je suis le seul qui aye de quoi rire ; cependant je ne ris point , et cela à cause des cus noirs , des annuités , des loteries et de Pondichéri ; car *sempre temo per Pondichéri*. Pour nos chevaliers , ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de *Fréron* , aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout , en faisant mes pâques dans ma paroisse ; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce M. d'*Esspagnac* ! quel homme ! quel grand chambrier ! quel minutieux seigneur ! il ne finira donc jamais. Mais , à propos , je vous prépare des gantelets , des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer Rome sauvée sur votre vaste théâtre cet hiver ? pourquoi ne pas entendre les cris de *Clytemnestre* ? ne faut-il rien hasarder ?

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

F R A G M E N T A U N J E S U I T E.

Du

S'IL y a des esprits de travers parmi vous , comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons ne doivent pas payer pour les méchants, et qu'on n'en doit pas moins estimer un *Bourdaloue*, parce qu'on méprise un *Garasse*.

Ce monde-ci est une guerre continuelle ; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste , et je souhaite que le Journal de Trévoux ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon *David* qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs , de journaux contre journaux , le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire ; ensuite il en prend un autre , c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s' imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles ; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison , et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages , le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh, qui se souvient aujourd'hui des querelles du père *Bouhours* et de *Ménage* ? et, si *Racine* n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port - royal ? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

1759.

L E T T R E C I X.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre.

Q UANDO mi capitò la vostra gentile epistola, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno, mà sono ricaduto, stò malè, e sono pigro, attristato, malinconico; o tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria e la poësia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, chè cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni*.

Vi parlerò primà dell' opera rappresentata nella corte di Parma.

Che quanto per udita io vene parlo,
Signor miraste, e feste altrui mirarla.

Il vostro *saggio sopra l'opera* in musica fù il fondamento dellariforma del regno de i castrati: il legame delle feste, e dell' azione a noi Francesi sì caro, farà forse un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, est, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à *Roland* son malheur; ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse, est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire
de

de goût et de mode ; mais le cœur humain ne change pas. Au reste, la musique de *Lully* était alors la vôtre ; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone di Firenze*, connaître une autre musique que l'italienne ? 1759.

Je compte envoyer incessamment à M. *Albergati* la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié français, moitié suisse. Je crois, Messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous ; mais vous êtes heureusement contraints de faire votre salut.

M. *Albergati* m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. Oh Dio ! ô *Dii immortales* ! Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothèque d'un sénateur romain ? Yes good, sir, j am free and far more free, than all the citisens of Geneva. *Libertas quæ sera tamen respexit, sed non inermem*. C'est à elle seule qu'il faut dire : *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter*. Cependant j'écris l'histoire du plus despotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes ; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune *Soltikof*, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse ; il a l'ame d'un anglais, et l'esprit d'un italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons à présent en Europe, est M. de *Schouvalof*, le favori de l'impératrice de Russie ; ainsi les arts font le tour du monde.

Niente dal vostro librajò, ve l'o detto, è un
Corresp. générale. Tome V. P

— briccone. *Annibal* et *Brennus* passèrent les Alpes
1759. moins difficilement que ne font les livres. *Interim*,
vive felix, and dare to come to us.

L E T T R E C X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de janvier.

— J'E conçois très-bien, mon divin ange, que vous enver-
1760. rez plus d'un courier pour raccommo-der la balour-
dise de ce monsieur, soi-disant d'Arragon, qui stipula
si mal les intérêts du duc de Parme dans le traité
croqué d'Aix-la-chapelle. Cet homme cependant
passait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des
hiboux se croire aigles. Et que dirons-nous de ceux
qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angle-
terre, en ne sachant pas ce que c'était que l'Acadie?
Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je
n'ai d'espérance que dans M. le duc de *Choiseul*.
Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille
vœux pour lui.

Le tripot consolerait un peu de toutes les misères
qui nous accablent; mais, divin ange, j'ai fait bien
des réflexions. Si la pièce réussit, peu de plaisir m'en
revient, comme je vous l'ai déjà dit; si elle tombe,
force tribulations me circonviennent; parodies,
brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me
tombe sur le corps. J'ai soixante et six ans, comme
vous savez, et je ne veux plus mourir de la chute
d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai , n'en doutez pas , la Chevalerie à laquelle je ne peux plus rien faire ; mais je vous supplierai de ne la donner qu'à bonnes enseignes ; supposé même que vous daigniez vous amuser encore à ces bagatelles , après les impertinences d'*Auguste* et de *Cinna*. J'ai lu cette sottise , et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à *Marmontel*. (*)

A l'égard de *Luc* , je n'ai fait autre chose qu'envoyer à M. le duc de *Choiseul* les lettres qu'il m'écrivait , pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres , si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de *Choiseul* une autre grâce , qui n'a nul rapport à *Luc* : voici de quoi il est question. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le conseil de Genève a condamné à dix mille livres d'amende un citoyen qu'il aime , et qu'il a condamné malgré lui , sur une contravention faite par son commis , dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du Résident du roi à Genève. Le coupable en question se nomme *Prévost* : il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas ; ce cas est la contrebande. Ce *Prévost* est ruiné : il a une femme qui pleure , des enfans qui meurent de faim. Le conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine , mais il ne veut pas avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de *Choiseul* le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de *Montpérourx* , résident de France ,

(*) Parodie de la grande scène de la tragédie de *Cinna* , dont les personnages étaient MM. d'*Argental* , de *Voltaire* et le *Kain*.

— de peur de se compromettre , et de compromettre
 1760. même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai
 pris la liberté d'en écrire à M. le duc de *Choiseul*,
 et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il vous
 dise qu'on peut faire grâce à ce pauvre diable, et
 qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le
 premier mardi , mon divin ange ; on ne peut
 mieux employer un mardi.

Joue-t-on le Gladiateur ? espère-t-on quelque
 chose de M. *Bertin* ? avez-vous vu M. *Tronchin* de
 Lyon ? avez - vous reçu quelque consolation de
 Cadix ? payera-t-on nos rentes ? Madame *Scaliger*,
 comment vous portez-vous ? Je baise bien tendre-
 ment le bout de vos ailes ; autant fait madame *Denis*.

Vraiment , mon divin ange , j'oubliais l'abbé
 d'*Espagnac*. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous
 eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pou-
 voir ; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

L E T T R E C X I.

A M. SENAC DE MEILHAN.

A Laufane , 12 de janvier.

MES yeux ne vont pas trop bien , Monsieur ;
 mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous
 jugez très-bien. Il y a des vers un peu durs dans
 l'ouvrage que vous avez la bonté de m'envoyer.
 Quand vous vous amusez à en faire , les vôtres
 ont plus de facilité , de douceur et de grâces ;

mais je sens aussi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que celle-ci , et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence : le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune, c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui : *spirat tragicum satis, et felicitèr audet*. Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poésie, qu'il n'était frappé de la beauté des situations. Enfin, je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausanne, où je passe mes livens ; et nous sentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquise de Gentil, qui est une de nos actrices, que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir ; pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous prie de vouloir bien présenter mes obéissances à monsieur votre père et à monsieur votre frère, et d'être persuadé de mes sentimens qui vous attachent pour jamais le fuisse V.

1760.

L E T T R E C X I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 23 de janvier.

J'AI laissé passer les fêtes de la nativité *d'el divino Bambino*, et sa circoncision. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Versailles ; mais je ne suis pas homme à laisser passer le mois de janvier sans renouveler mes hommages à celui qui sera toujours mon héros. Je ne fais pas si ; en 1760, son pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent ; mais je fais bien que la statue de Gênes subsiste , que la signature du fils du roi d'Angleterre, forcé à mettre bas les armes, subsiste encore ; et que les bastions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laisse inutile le seul homme qui ait rendu de vrais services. Je devrais pourtant le concevoir très-bien ; car je ne vois que de ces exemples, moi historiographe , dans les histoires que je lis et que je compile. Je dis à présent un petit mot de ce siècle , de ce pauvre siècle , de ce siècle des billets de confession , des querelles pour un hôpital, des refus d'un parlement de rendre justice , des assemblées des chambres pour condamner un dictionnaire qu'on n'a pas lu ; de ce beau siècle où , en trois ans

de temps, l'Etat a été ruiné, quand nos armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, &c. &c. 1760.

J'aurai du moins le plaisir d'avoir eu raison, quand je vous ai regardé comme un homme aussi supérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de soixante et six ans, voir les choses comme elles sont. Je les dirai comme je les vois. *La posterita ne dira ciò che vorrà.*

Je m' imagine que vous devez être ami de M. le duc de Choiseul. Je n'en fais rien, mais je le crois, parce qu'il me paraît avoir quelque chose de votre caractère. Il pense noblement, il rend service sans balancer, il aime le plaisir, il a beaucoup d'esprit, et la hauteur qui s'accorde avec les grâces. Il me semble que c'est l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'est passé bien des choses tristes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour; mais c'est à peu-près l'histoire de tous les temps: c'est la même pièce qui se joue sur tous les théâtres, avec quelques changemens de noms. Quoi qu'il en soit, votre rôle est beau. Conservez-moi vos bontés, Monseigneur, et soyez persuadé que si j'avais en main la trompette de la Renommée, ce serait pour vous que je l'emboucherais. Je vous souhaite la continuation de votre gaieté. Jouissez de votre gloire, et riez des sottises d'autrui. Mille respects.

1760.

L E T T R E C X I I I.

A M. P. R O U S S E A U ,

*Et autres auteurs du Journal encyclopédique, au
sujet de la Femme qui a raison.*

Janvier.

QUELQUE répugnance, Messieurs, qu'on puisse sentir à parler de soi-même au public, et quelque vains que puissent être tous les petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-être qu'il est des circonstances où un homme, qui a eu le malheur d'écrire, doit au moins, en qualité de citoyen, réfuter la calomnie. Il n'est pas bien intéressant pour le public que quelques hommes obscurs aient, depuis dix ans, mis leurs ouvrages sous le nom d'un homme obscur tel que moi; mais il m'est permis d'avertir qu'on m'a souvent apporté, dans ma retraite, des brochures de Paris, qui portaient mon nom avec ce titre, *imprimé à Genève*.

Je puis protester que non-seulement aucune de ces brochures n'est de moi, mais encore qu'à Genève rien n'est imprimé sans la permission expresse de trois magistrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, sont absolument ignorées dans ce pays, où l'on n'est occupé que de ses devoirs, de son commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la société ne sont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

Ceux qui ont voulu troubler ainsi ma vieillesse et mon repos, se sont imaginés que je demeurais à Genève. Il est vrai que j'ai pris, depuis longtemps, le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui désolent à Paris la littérature ; mais il n'est pas vrai que je me sois retiré à Genève. Mon habitation naturelle est dans des terres que je possède en France, sur la frontière, et auxquelles sa Majesté a daigné accorder des privilèges et des droits qui me les rendent encore plus précieuses. C'est là que ma principale occupation, assez connue dans le pays, est de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je suis si éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec aucun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris ; et, hors je ne fais quelle tragédie intitulée l'Orphelin de la Chine, qu'un ami respectable m'arracha il y a cinq à six années, et dont je fis le médiocre présent aux acteurs du théâtre français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville.

J'ai été assez surpris de recevoir, le dernier décembre, une feuille d'une brochure périodique, intitulée l'Année littéraire, dont j'ignorais absolument l'existence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre la Femme qui a raison, représentée à Karouge, donnée par M. de Voltaire, et imprimée à Genève. Il y a dans ce titre trois faussetés. Cette pièce, telle qu'elle est défigurée par le libraire, n'est assurément pas mon ouvrage. Elle n'a jamais été imprimée à

1760. Genève : il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karouge; et j'ajoute que le libraire de Paris, qui l'a imprimée sous mon nom, sans mon aveu, est très-repréhensible.

Mais voici une autre réponse aux politesses de l'auteur de l'Année littéraire. La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières personnes du royaume, pour la naissance, et peut-être pour l'esprit et le goût, la jouèrent en présence de ce monarque. Il suffit de dire que madame la marquise *du Châtelet, lorraine*, représenta la Femme qui a raison, avec un applaudissement général. On tait par respect le nom des autres personnes illustres qui vivent encore, ou plutôt par la crainte de blesser leur modestie. Une telle assemblée savait, peut-être aussi bien que l'auteur de l'Année littéraire, ce que c'est que la bonne plaisanterie et la bienséance. Les deux tiers de la pièce furent composés par un homme dont j'envierais les talens, si la juste horreur qu'il a pour les tracasseries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avaient fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage; je remis ensuite le tout en trois actes, avec quelques changemens légers que cette forme exigeait. Ce petit divertissement en trois actes, qui n'a jamais été destiné au public, est très-différent de la pièce qu'on a très-mal à propos imprimée sous mon nom. Vous voyez, Messieurs, que je ne suis pas le seul qui doive des remerciemens à l'auteur de l'Année littéraire, pour ces

belles imputations de *grossièreté tudesque*, de *bas-
fesse* et d'*indécence* qu'il prodigue. Le roi de Pologne,
les premières dames du royaume, des princes même
peuvent en prendre leur part avec la même recon-
naissance; et le respectable auteur que j'aidai dans
cette fête doit partager les mêmes sentimens.

Je me suis informé de ce qu'était cette Année
littéraire, et j'ai appris que c'est un ouvrage où
les hommes les plus célèbres que nous ayons dans
la littérature sont souvent outragés. C'est pour moi
un nouveau sujet de remerciement. J'ai parcouru
quelques pages de la brochure; j'y ai trouvé quel-
ques injures un peu fortes contre M. *le Mierre*.
On l'y traite d'homme sans génie, de plagiaire,
de joueur de gobelets, parce que ce jeune homme
estimable a remporté trois prix à notre académie,
et qu'il a réussi dans une tragédie long-temps
honorée des suffrages encourageans du public.

Je dois dire, en général, et sans avoir personne
en vue, qu'il est un peu hardi de s'ériger en juge
de tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en
faire de bons.

La satire en vers, et même en beaux vers, est
aujourd'hui décriée; à plus forte raison la satire
en prose, surtout quand on y réussit d'autant plus
mal qu'il est plus aisé d'écrire en ce pitoyable
genre. Je suis très-éloigné de caractériser ici l'au-
teur de l'Année littéraire, qui m'est absolument
inconnu. On me dit qu'il est depuis long-temps
mon ennemi, à la bonne heure; on a beau me
le dire, je vous assure que je n'en fais rien.

Si, dans la crise où est l'Europe, et dans les

— malheurs qui défolent tant d'Etats, il est encore quel-
 1760. ques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprise la satire, et que je n'en fais point.

L E T T R E C X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

DIVIN ange, Spartacus est-il joué ? a-t-il réussi ? Je ne fais rien, je suis enterré dans mes Délices, les Géorgiques me poursuivent, je quitte la charrue pour prendre la plume. Vous me direz : Que ne vous servez-vous de cette plume pour regriﬀonner quelques vers de la Chevalerie ? Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de *Melpomène* chez moi ; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas cent choses à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes ; j'ai fait des écritures ; je négocie avec les foixante : chacun a ses peines. Je voudrais seulement que vous vissiez le plan de mon château ; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'est *Palladio* tout pur, et vous ne sauriez croire combien ces occupations sont satisfaisantes, combien elles consolent de ces chiens de bureaux, de ces chiens de commis. Mais, mon cher ange, vous verrez mardi cet homme dont je suis fou, M. le duc de

Choiseul. Les lettres dont il m'honore m'enchantent. Dieu le bénira, n'en doutez pas. Il a la physiologie heureuse. Je fais bien qu'il ne donnera pas de floues à M. *Berrier*, et quand il en donnerait, autant de perdu. *Non illi imperium pelagi*. Nous avons à Pondichéri un *Lalli*, une diable de tête irlandaise qui me coûtera tôt ou tard vingt mille livres tournois annuels, le plus clair de ma pitance; mais M. le duc de *Choiseul* triomphera de *Luc* de façon ou d'autre, et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous montrera mes impertinentes rêveries. Savez-vous bien que *Luc* est si fou que je ne désespère pas de le mettre à la raison; c'est bien cela qui est une vraie comédie. Je voudrais que vous me donnassiez vos avis sur la pièce. Écrivez-moi donc un petit mot; dites-moi des nouvelles de la santé de madame *Scaliger*; dites-moi, je vous en prie, s'il est vrai que le père *Sacy*, jésuite, ait été condamné par corps aux consuls, pour une lettre de change de dix mille écus. Mais parlez-moi donc des poésies de cet homme qui a pillé tant de vers et de villes. Est-il vrai qu'on ait défendu son œuvre? Allons, maître *Joli*, bavardez, Messieurs, brûlez.

Ma foi, juge et rimeur, il faudrait tout lier.

Que je vous aime, mon cher ange!

1760.

L E T T R E C X V.

A M. T H I R I O T.

Le 18 de février.

J E fais venir, mon cher et ancien ami, un dictionnaire de santé et un almanach de l'état de Paris, sur votre parole; je crois surtout la santé très-préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter, et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la pancarte arabe; j'en ai déjà quelque connaissance: elle est d'un anglais, et l'auteur, tout anglais qu'il est, a tort. Je crois en savoir beaucoup sur *Mahomet* que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talens dont il se vante: douze femmes m'embarrasseraient beaucoup. Ni vous ni moi n'irons au ciel comme lui sur une jument; mais je tiens que nous sommes beaucoup plus heureux que lui: il a mené une vie de damné avec toutes les femmes. Je n'aime, de tous les gens de son espèce, que *Confucius*; aussi j'ai son portrait dans mon oratoire, et je le révère comme je le dois.

Le philosophe de Sans-fouci, qui n'est pas sans foucis, est encore au rang de ces gens que je n'envie point. Je ne connais point l'édition dont vous me parlez, mais j'en connais une faite à Lyon, dans laquelle il y a une épître au maréchal *Keith*, qui a fort choqué le tympan de toutes les oreilles pieuses: *Allez, lâches chrétiens, &c.*, a révolté les dévots;

il voulait apparemment parler de ceux qui ont combattu contre lui à Rosbac; il leur prouve d'ailleurs, tant qu'il peut, que l'ame est mortelle. Je souhaite qu'ils en profitent, afin qu'ils se battent mieux contre lui, quand ils croiront avoir moins à risquer. Le philosophe de Sans-fouci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais qu'il cessât de piller des villes, et que nous eussions bientôt la paix.

Au reste, si l'on m'accuse d'avoir raboté quelquefois des vers de ce diable de *Salomon* du Nord, je déclare que je ne veux avoir nulle part à la mortalité de l'ame. Qu'il se damne tant qu'il voudra, je ne veux le voir ni dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie DIEU que les houffards prussiens ne dévalisent point M. de *Paulmy* en chemin. Je suis très-fâché que mon petit hermitage ne se trouve point sur sa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Drefde. Si ce roi de Pologne était un *Sobiesky*, il y serait déjà l'épée à la main.

Au reste, il faut que le *Salomon* du Nord soit le plus grand général de l'Europe, puisqu'après deux batailles perdues, et l'affaire de Maxen, il trouve encore le secret de menacer Drefde. Il écrit actuellement sur les campagnes de *Charles XII*; c'est *Annibal* qui juge *Pyrrhus*. Ce qu'il m'en a envoyé est fort au-dessus des rêveries du maréchal de Saxe.

D'*Arget* m'a paru très-inquiet de l'édition des poésies du *Salomon*; il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en soupçonnera pas, car *Salomon* me fit la niche de me défaire

— de ses œuvres à Francfort , et son ambassadeur en
1760. cette ville me signa bravement ce beau brevet :

*Monfié, dès que vou aurez rendu les poeshies du roi
mon maître vou pourcez partir pour où vous sem-
blera , et je lui signai : Bon pour les poeshies du roi
votre maître , en partant pour où il me semble.*

Et maintenant il me semble que je suis mieux aux
Délices , à Tourney et à Ferney , qu'à Francfort.
Voyez-vous quelquefois d'*Alembert* ? n'a-t-il pas dans
sa tête d'aller remplacer *Moreau-Maupertuis* à Berlin ?
C'est par ma foi bien pis que d'aller en Pologne.

Je suis fort aise que M. *Hénin* veuille bien se
souvenir de moi : son esprit est comme sa phy-
sionomie , fort doux et fort aimable.

A propos , écrivez-moi si vous avez ouï dire que
l'esprit de discorde se soit reglissé dans l'armée de
M. le duc de *Broglie*. Si cela est , nous serons encore
des sottises. Dieu nous en préserve , car il n'y en
a point qui ne coûte fort cher. *Interim vale , et me
ama.*

LETTRE

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de février.

L'ELOQUENT *Cicéron*, Madame, sans lequel aucun français ne peut penser, commençait toujours ses lettres par ces mots : *Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise; pour moi, je me porte bien.*

J'ai le malheur d'être tout le contraire de *Cicéron* : si vous vous portez mal, j'en suis fâché ; pour moi, je me porte mal. Heureusement, je me suis fait une niche dans laquelle on peut vivre et mourir à sa fantaisie. C'est une consolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du révérend père *Stanislas* (*), et de frère *Jean des Entomures de Menou*. C'est encore une grande consolation de s'être formé une société de gens qui ont une ame ferme et un bon cœur ; la chose est rare, même dans Paris. Cependant j' imagine que c'est à peu-près ce que vous avez trouvé.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons assez plats, par M. *Bouret*. Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il soit, est toujours assez passable quand il donne occasion de penser.

Puisque vous avez, Madame, les poësies de ce

(*) Le roi de Pologne, duc de Lorraine.

— 1760. roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, lisez donc son épître au maréchal *Keith*, sur la mortalité de l'ame ; il n'y a qu'un roi, chez nous autres chrétiens, qui puisse faire une telle épître. Maître *Foli de Fleuri* assemblerait les chambres contre tout autre, et on lacérerait l'écrit scandaleux ; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbac, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos ames immortelles.

Le singulier de tout ceci est que cet homme, qui a perdu la moitié de ses Etats, et qui défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé *Pellegrin*. Il ferait bien mieux de faire la paix dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre ; mais, au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux arts, à moins que ce ne soit M. *le Franc de Pompignan*, et monsieur l'évêque son frère ; mais nous aurons toujours des commerçans et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme : vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis ; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation

que j'aime peu leurs personnes. Ces gens-là n'ont pour la plupart du mérite que pour eux-mêmes. 1760.
Il y en a bien peu qui ressemblent à *Bolingbroke* : celui-là valait mieux que ses livres ; mais , pour les autres anglais , leurs livres valent mieux qu'eux.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement , Madame ; ce n'est pas seulement ma mauvaise santé et ma charrue qui en sont cause ; je suis absorbé dans un compte que je me rends à moi-même , par ordre alphabétique , de tout ce que je dois penser sur ce monde-ci et sur l'autre , le tout pour mon usage , et peut-être , après ma mort , pour celui des honnêtes gens. Je vas dans ma besogne aussi franchement que *Montagne* va dans la sienne ; et , si je m'égare , c'est en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon , je me flatte que quelques-uns des articles de ce *Dictionnaire* d'idées ne vous déplairaient pas ; car je m'imagine que je pense comme vous sur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris , ce serait pour vous y faire ma cour ; mais je déteste Paris sincèrement , et autant que je vous suis attaché.

Songez à votre santé , Madame ; elle sera toujours précieuse à ceux qui ont le bonheur de vous voir , et à ceux qui s'en souviennent avec le plus grand respect.

1760.

L E T T R E C X V I I.

A M. LINANT.

Aux Délices, 22 de février.

JE remercie à deux genoux la philosophe (*) qui met son doigt sur son menton, et qui a un petit air penché que lui a fait *Liotard*; son ame est aussi belle que ses yeux. Elle a donc la bonté de s'intéresser à notre malheureuse petite province de Gex; elle réussira si elle l'a entrepris; puisse-t-elle venir secourir et embellir les bords du lac de Genève! puisse-t-elle revenir avec M. *Linant* et le prophète de Bohème!

J'écris, Monsieur, à M. d'*Argental* en faveur de mademoiselle *Martin*, ou *le Moine*, ou tout ce qu'il lui plaira; quelque nom qu'elle ait, je m'intéresse à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Prusse, imprimés depuis peu à Paris; il fait autant de vers qu'il a de soldats. La police a défendu ses vers, on dit même qu'on les brûlera: cela paraît plus aisé que de le battre.

Je suis médiocrement curieux de l'éloquente Oraison de M. *Poncet de la Rivière*; mais je voudrais avoir le *Spartacus* de M. *Saurin*: c'est un homme de beaucoup d'esprit, et qui n'est pas à son aise. Je souhaite passionnément qu'il réussisse.

Vous me parlez de terribles impôts; puissent-ils

(*) Madame de la Live d'*Epinaï*.

servir à battre les Anglais et les Prussiens ! mais j'ai —
 peur que nous n'en soyons pour notre argent. 1760.

Je présente mes obéissances très-humbles à toute la famille. Si madame d'*Epinai* veut m'écrire un petit mot, elle comblera de joie un folitaire malade dans son lit. Ce malade a demandé au grand *Tronchin* s'il fallait s'enduire de poix résine, comme l'ordonne *Maupertuis* ; il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'académie française.

L E T T R E C X V I I I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 22 de février.

O N reconnaît ses amis au besoin. Il faut que vous me disiez absolument ce que c'était que cette lettre de change du révérend père de *Sacy* de la compagnie de *Jésus* et de *Judas*. Il faut aussi que vous ayez la bonté de me faire avoir, par le moyen de M. *Bouret*, les œuvres du poète-roi. Je n'entends pas par là les psaumes de *David*, mais bien la prose et les vers de sa Majesté prussienne. Il n'est plus guère majesté prussienne, attendu que les Russes lui ont raslé la Prusse ; il est encore électeur de Brandebourg, mais peut-être ne le fera-t-il pas long-temps. Je serai fort flatté d'avoir mis la main à ses ouvrages, s'ils durent un peu plus que son royaume.

A-t-on joué *Spartacus*, et monsieur le *Franc de Pompignan* a-t-il fait un bel éloge de *Maupertuis* ?

— a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait
 1760. de belles invectives contre les déistes de nos jours?
 Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu
 au fait.

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir,
 comme feu *Moreau-Maupertuis*, je ne peux deviner
 ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arran-
 gements de finance, qui dérangeront furieusement
 les particuliers. Si avec cela on peut avoir des flottes
 contre les Anglais, et des grenadiers contre le prince
Ferdinand, il ne faudra pas regretter son argent.

Je n'ai point été surpris de voir qu'il n'y ait que
 quinze conseillers au parlement qui aient porté leur
 vaisselle; mais je suis fâché que, sur plus de vingt
 mille hommes qui en ont à Paris, il ne se soit trouvé
 que quinze cents citoyens qui aient imité mademoi-
 selle *Hus* et le roi.

On dit que le parlement fera brûler les œuvres
 du roi de Prusse; c'est une plaisanterie digne de
 notre siècle: il vaudrait mieux brûler Magdebourg;
 mais malheureusement on y rôterait l'abbé de *Prades*
 qui est dans un cachot de la citadelle, et je n'aime
 point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 7 de mars.

MON divin ange, le malingre des Délices est au bout des facultés de son corps, de son ame et de sa bourse. C'était un bon temps pour les gredins que celui de *Chapelain*, à qui la maison de *Longueville* donnait douze mille livres tournois annuellement pour sa Pucelle; ce qui faisait, ne vous déplaît, environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maison de *Conti* n'en use pas comme la maison de *Longueville* avec les auteurs de la Pucelle; apparemment que M. le comte de *la Marche* ne me regarde pas comme un gredin. J'ai pris la liberté de lui écrire directement, et de lui expliquer mes droits très-nettement; et il m'a répondu très-honnêtement qu'il s'en tenait à la proposition de M. l'abbé d'*Espagnac*. Si M. *Bertin* n'obtient pas une meilleure composition, je ne vois pas avec quoi on pourra mettre *Luc* à la raison. Je crois avoir tout le droit de mon côté, ainsi que le prétendent tous les chicaneurs.

Mais, après avoir chicané un an, j'aime encore mieux payer à monseigneur, par amour et dominant, neuf cents vingt livres que je ne lui dois pas, que de les dépenser en frais de procureurs et de juges; je suis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'est avisé de faire pendre, ou à peu près, un pauvre diable de suisse, pour me faire

1760. payer la procédure, en qualité de haut justicier; je suis tout ébahi d'être haut justicier, et de faire pendre des suisses en mon nom.

Le tripot est plus plaisant; mais on a les sifflets et les *Frérons* à combattre. De quelque côté qu'on se tourne, ce monde est plein d'anicroches.

J'ai écrit à *Laleu* de faire porter chez vous neuf cents vingt livres, pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'*Espagnac*; mais, en même temps, je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment ferez-vous? ce conseiller clerc demeure à une lieue de chez vous; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un polisson? voudrez-vous qu'il vous envoie le trésorier de son Altesse sérénissime avec une belle quittance bien catégorique? ou bien, opinerez-vous que cette quittance se fasse chez mon notaire? Tout ce que je fais, c'est que vous êtes mon auge gardien de toutes façons, et que je suis à présent un pauvre diable. Je me suis ruiné en bâtimens à la *Palladio*, en terrasses, en pièces d'eau; et les pièces de théâtre ne réparent rien. J'attends toujours, mon divin ange, que vous me disiez votre avis sur *Spartacus*.

Je suis actuellement avec *Platon* et *Cicéron*; il ne me manque plus que l'abbé d'*Olivet* pour m'achever. Il y a loin de là au tripot; mais je suis toujours à vos ordres, et à ceux de madame *Scaliger* à qui je présente mes respects. Votre créature V.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, le 7 de mars.

J E suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linguenda hæc* fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du plaisir d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de *Tronchin*. Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse: c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. *Albergati*, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat; j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien, l'un et l'autre, venir manger des truites de notre lac, avant que je sois mangé par mes confrères les vers. Les gens qui se conviennent sont trop dispersés dans ce monde. J'ai quatre jésuites auprès de Ferney, des pédans de prédicans auprès des Délices, et vous êtes à Venise ou à Bologne. Tout cela est assez mal arrangé, mais le reste l'est de même. *

— Ayez grand soin de votre santé; il faut toujours
1760. qu'on dise de vous :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de conseils à vous donner, ni de souhaits à vous faire.

Vive memor lethi; fugit hora; hoc quod loquor indè est. Vive latus, et ama me.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 7^e de mars.

JE reçois, Monsieur, la lettre dont vous m'honorez, en date du 20 février; elle finit par une chose bien agréable. Vous me faites entrevoir que vous pourriez vous arracher quelque jour à la terre sainte, pour venir à la terre libre. En ce cas, je vous prierais de vous presser, car il y a quelque petite apparence que je ne serai pas encore long-temps *in terra viventium*. Mes maladies augmentent tous les jours. La nature s'est avisée de faire à mon ame un très-mauvais étui; mais je lui pardonne de tout mon cœur, puisque cela entraine nécessairement dans le plan du meilleur des mondes possibles.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme je peux, par les marchands de Genève, le Bolingbroke. Pour ma tragédie suisse, je ne peux la faire partir, pour deux raisons : la première, parce que je ne la crois

point bonne; la seconde, c'est que, toute mauvaise qu'elle est, mes amis, qui ont la rage du théâtre, veulent la faire jouer à Paris. Mais je vous envoie en récompense une comédie qui n'est pas dans le goût français : je souhaite qu'elle soit dans le vôtre. Les lettres que vous daignez m'écrire, me font désirer de vous plaire plus qu'au parterre de notre grande ville.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, sans cérémonie, mais avec la plus grande vérité, votre, &c.

L E T T R E C X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de mars.

LE tripot l'emporte sur la charrue et sur la métaphysique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame *Scaliger* ; un Tancrède et une Médime partent sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, et ceci est la lettre d'avis. Vous saurez encore que, comme il s'agit toujours d'arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclaircissement en prose sur le prophète *Mahomet*, dont je mets quelques exemples aux pieds de madame *Scaliger* comme aux vôtres.

Si vous connaissez quelque savant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler ; c'est du pédantisme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien ; vous me protégez contre le diabloteau *Fréron*, sans

— m'en-rien dire : c'est la fonction des anges gardiens ;
 1760. ils veillent autour de leurs cliens, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous dise ? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai faisi l'occasion pour demander une espèce de grâce ou plutôt de justice à M. de *Courteille*. On me persécute, ne vous déplaît, de la part du conseil : on veut que je sois haut justicier ; on fait pendre, ou à peu-près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'est plus beau que de payer les frais, et on va saisir mes bœufs pour me faire honneur. Je suis toujours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déjà fait bouquer messieurs du domaine ; je l'emporterai encore sur eux, car j'ai raison, et M. de *Courteille* entendra raison. Je vous en fais juge ; lisez la lettre que je lui écris, seulement pour vous en amuser et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'est pas avec moi un bénéfice simple. Vous avez encore eu l'endosse d'un abbé d'*Espagnac* ; tout cela est fini. Je ne le traite pas comme le roi ; je crains un conseiller clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent pistoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un grand chambrier qui en fait plus que moi. Mais pour le roi, je ne lui ferai point de grâce ; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute justice. Pouffez cela, je vous prie, vivement avec M. de *Courteille*.

Luc est plus fou que jamais ; je suis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la paix. Je ne désespère encore de rien ; mais il faudrait que M. le duc

de *Choiseul* m'écrivît au moins un petit mot de bonté. —
Cela n'est-il pas honteux que je reçoive quatre let- 1760.
tres de *Luc* contre une de votre aimable duc.

Et M. le maréchal de *Richelieu*, autre négligent, autre *Pocourante*, que fait-il? ne le voyez-vous pas? n'a-t-il pas des filles? ne rit-il pas dans sa barbe de tout ce qui se passe? est-il vrai que les jésuites ont fait pour quinze cents mille francs de lettres de change qu'ils ne payent point? Il n'y a qu'à les mettre entre les mains des jansénistes, il faudra bien qu'ils payent.

Mon Dieu, que si j'ai de bon soin cette année je ferai heureux!

Je baise plus que jamais le bout de vos ailes, avec la plus tendre reconnaissance.

Madame *Scaliger*, si je n'ai pas fait dans *Tancrède* tout ce que vous vouliez, écrivez contre moi un livre.

LETTRE CXXIII.

A U M E M E.

26 de mars.

ANGE toujours gardien, je n'ai qu'un moment, il sera consacré aux actions de grâces, non pas pour le grand chambrier, non pas même pour le prince du sang, mais pour vous seul. Il faut que vous sachiez encore que M. *Budée de Boisjé*, qui m'a vendu la terre de Ferney, veut absolument que je

— vous sollicite encore auprès de M. de *Courteille*,
 1760. pour je ne fais quel procès auquel je ne m'intéresse guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous, qu'on vous présentera sans doute. Voilà comme nous sommes faits, nous autres provinciaux ; nous pensons qu'avec une lettre de recommandation on réussit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos chevaliers ; je m'en foucie pourtant un peu plus que du procès de M. de *Boifi* ; mais je ne suis point du tout empressé de me faire juger, quoiqu'au fond je croye ma cause bonne. Vous voulez un chant de la Pucelle ; eh, mon Dieu, mon cher ange, que ne parliez-vous ? vous en aurez deux au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un ministre ne se mettait pas en peine de ces facéties ; mais, puisque vous en êtes curieux, vous ferez servi : vers et prose, tout est à vous.

* Au milieu de mes douces occupations, je suis fâché ; on nous a pris Masulipatan, on nous prendra Pondichéry : il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de *Choiseul* ; on lui a donné notre pauvre vaisseau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que, si *Luc* voulait céder quelque chose, vous pourriez, en ce cas, vous débarrasser avec bienfaisance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter ; mais je ne vois qu'un petit coin, et pour bien voir il faut embrasser tout l'édifice. J'ai une étrange idée : je soupçonne que le roi de Portugal, que *Luc* appelait le *chose* de Portugal, pourrait bien perdre son chose, son royaume ; que le roi d'Espagne pourrait bien dans peu tenter cette conquête ; le temps est assez

favorable ; les jésuites sont gens à lui promettre le paradis en sus pour sa peine ; ils ne s'endorment pas. Le chose de Portugal n'est pas aimé, son ministre est détesté ; belle occasion pour un roi d'Espagne, qui a de l'argent et des troupes , de faire rebâtir Lisbonne.

Je ne peux aimer *Luc* , car je le connais ; mais il vaut mieux que le chose du Portugal. Nous verrons comment il se tirera d'affaire cette année. Mais nous , que ferons-nous ? rien sur mer , et peut-être des sottises sur terre. Plaissante saison pour mettre un héros français sur le théâtre !

M. le duc de *la Vallière* a donc fait l'Histoire chronologique de l'opéra ; c'est quelque chose ; il y a encore du génie en France.

Je vous adore.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 28 de mars.

IL faut que vous sachiez , mon ancien ami , que madame *Denis* me dit depuis un mois : J'écris demain à M. de *Cideville* , et que je dois mettre quelques lignes au bas des siennes. Je suis las d'attendre les femmes , et j'écris enfin de mon chef ; car je suis honteux de ne vous avoir point écrit depuis que vous me fîtes tant rire du puant marquis , et que vous me rendîtes de bons offices auprès de sa ladre personne.

— Je reçois quelquefois une lettre du grand abbé
 1760. en douze mois; je suis peu instruit de vos marches,
 et fort incertain si vous êtes dans le plat tumulte de
 Paris, ou si vous jouissez des douceurs de la retraite.
 Que vous avez bien fait de conserver cette terre,
 qu'on dit mériter bien mieux le nom de Délices que
 mes Délices! Plus on avance dans sa carrière, et
 plus on est convaincu que l'on n'est bien que chez
 soi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie
 que du jour où je me suis enterré. Ce n'est pas que
 je ne sois assez au fait de ce qui se passe. Je vois tous
 les orages, mais je les vois du port; et je vous assure
 que mon port est bien joli, et bien abrité.

Je souhaiterais à mes amis des terres indépen-
 dantes et libres, comme les miennes. On paye assez
 en France. Il est doux de n'avoir rien à payer dans
 ses possessions. Figurez-vous ce que c'est à présent
 que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en
 Prusse, en Silésie; c'est bien pis que le troisième
 vingtième. Vous avez lu, sans doute, les Poësies du
 philosophe de Sans-fouci, qu'on soupçonne de n'être
 ni sans fouci ni philosophe. Je suis aussi honteux
 de tous les vers qui m'appartiennent dans ses œuvres,
 que fâché de ses œuvres guerrières. Jamais poète n'a
 fait verser tant de sang : *Tirtée* et *Denys* n'étaient que
 des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il
 ira à Corinthe.

Adieu, mon ancien ami; souvenez-vous quelque-
 fois du Suisse *Voltaire* qui vous aime.

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 d'avril.

M O N divin ange, je suis bien faible, je vieillis beaucoup ; mais il faut aimer le tripot jusqu'au dernier moment. Voici une pièce de *Jodèle*, ajustée par un petit *Hurtaud*, que je vous envoie ; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit favoir que vous vous êtes mêlé de favoriser ce petit *Hurtaud*. Je pense que cela vaut mieux que de donner ces chevaliers qui malheureusement passent pour être de moi. Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise ; est quelque chose. Vous savez ce que c'était que le Droit du seigneur ; je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me servirait à rien. Il me paraît que ce petit *Hurtaud* a traité la chose avec décence. J'ai seulement remarqué dans la pièce le mot de sacrement ; j'ignore si ce mot divin peut passer dans une comédie, sans encourir l'excommunication majeure. Je ne suis pas assez hardi pour corriger les vers d'*Hurtaud*, mais on peut bien mettre *votre engagement*, au lieu de votre sacrement ; c'est, je crois, au premier acte, autant qu'il peut m'en souvenir.

Mettez-vous M. le duc de *Choiseul* dans la confidence ? Je le crois à présent plus occupé des Anglais que de ce qui se passait sous *Henri II*.

Voilà donc deux chants de *Pucelle* pour les

Corresp. générale.

Tome V. R

— anges. Mais êtes-vous capables de garder le plus
 1760. grand des secrets : Plus que vous, sans doute, m'allez-vous dire ?

Oui, je fais bien que j'ai joué *Tancrède*, et par là je l'ai affiché, il est vrai ; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait essayer sur M. et madame de *Chauvelin* cette Chevalerie ; mais ici le cas est différent. Point d'essai, et la chose est beaucoup plus singulière que tous les chevaliers du monde. Motus au moins, Et Pondichéri ! ma foi, je le crois pris comme Surate.

Mon cher ange, nous parlerons une autre fois des chevaliers. Je crois que monsieur votre frère a raison de ne pas trop aimer Médime ou Fanime.

Mais comment va la santé de madame *Scaliger* ? voilà le point essentiel.

Mon divin ange, vous êtes pour moi le démon de *Socrate* ; mais son démon se bornait à le retenir, et vous m'inspirez.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Delices, 12 d'avril.

J E ne vous ai envoyé, Madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre-humain pendant plus de six semaines; je me suis enterré dans mon imagination, ensuite sont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre; moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire : Madame veut s'amuser, elle se porte bien, elle est en train, elle est de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui envoie quelques rogatons; et alors on fera partir quelques paquets scientifiques, ou comiques, ou philosophiques, ou historiques, ou poétiques, selon l'espèce d'amusement que voudra Madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de *Clarisse*, que je l'ai lue pour me délasser de mes travaux pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que mademoiselle *Clarisse* aime un débauché,

1760. nommé monsieur de *Lovelace*. Je disais : quand tous ces gens-là seraient mes parens et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre-humain, et qui promet toujours quelque chose de volumes en volumes, pour les vendre. Enfin, j'ai rencontré *Clarisse* dans un mauvais lieu au dixième volume, et cela m'a fort touché.

La *Théodore* de *P. Corneille*, qui veut absolument entrer chez la *Fillon*, par un principe de christianisme, n'approche pas de *Clarisse*, de sa situation et de ses sentimens ; mais, excepté le mauvais lieu où se trouve cette belle anglaise, j'avoue que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman : il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entre mêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi *Horace*, *Virgile*, *Ovide* plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu après *Clarisse* quelques chapitres de *Rabelais*, comme le combat de frère *Jean des Entomures*, et la tenue du conseil de *Picrocole* (je les fais pourtant presque par cœur) ; mais je les ai relus avec un très-grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive.

Ce n'est pas que je mette *Rabelais* à côté d'*Horace* ; mais si *Horace* est le premier des sçeurs de bonnes

épîtres, *Rabelais*, quand il est bon, est le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. 1760.

Il y a un plaisir bien préférable à tout cela, c'est celui de voir verdier de vastes prairies, et croître de belles moissons; c'est la véritable vie de l'homme, tout le reste est illusion.

Je vous demande pardon, Madame, de vous parler d'un plaisir qu'on goûte avec ses deux yeux: vous ne connaissez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de soutenir si bien votre état; vous jouissez au moins de toutes les douceurs de la société. Il est vrai que cela se réduit presque à dire son avis sur les nouvelles du jour; et il me semble qu'à la longue cela est bien insipide. Il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez, à la place de ces passions, la philosophie qui ne les vaut pas; et moi, Madame, j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite à votre ami de la santé, et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

1760.

L E T T R E C X X V I I .

A M. LE COMTE DE LORENZI,

DE L'ACADEMIE DE BOTANIQUE DE FLORENCE.

Au château de Tournay, 15 d'avril.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre et les patentes de botaniste dont vous m'honorez dans le temps où j'ai le plus besoin de simples. Je ne suis pas jeune, et je suis très-malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeunisse, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût sur la terre tant de plantes qui fissent du mal, et si peu de salutaires : la nature nous a donné beaucoup de poisons et pas un spécifique. C'est dommage que nous ayons perdu le bel ouvrage de *Salomon*, qui traitait de toutes les plantes, depuis le cédre jusqu'à l'hysope : c'était sans doute un très-bel ouvrage, puisqu'il était composé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de ses sept cents femmes et de ses trois cents concubines. Je ne fais si vous avez vu les hérésies du *Salomon* du Nord ; il va plus loin que son devancier, lequel ne fait pas s'il reste quelque chose de l'homme après sa mort. Pour celui-ci, il est sûr de son fait ; et il croit que ses soldats tuent si bien leur monde qu'il n'en reste rien du tout. J'attends le *Peut-être* de *Rabelais* le plus doucement que je peux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C X X V I I I .

1760.

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

Aux Délices , 19 d'avril.

PARTEZ-VOUS bientôt, ma chère nièce, pour votre royaume d'Ornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'est bonne que pour messieurs du parlement, les filles de joie et l'opéra-comique ? Êtes-vous bien lassé de cette malheureuse inutilité dans laquelle on passe sa vie, de ces visites insipides, et du vide qu'on sent dans son ame après avoir passé sa journée à faire des riens et à entendre des sottises ? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaisir à gouverner votre Ornoi, et à l'embellir, qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

Luc m'écrit toujours; mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'esprit, et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni profit dans la belle guerre que nous faisons : j'ai grand-peur qu'il n'ait raison. J'embrasse tendrement M. de *Florian* et monsieur votre fils, &c.

1760.

L E T T R E C X X I X.

A M. PILAVOINE, à Pondichéri.

Au château de Ferney, le 23 d'avril.

M O N cher et ancien camarade , vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond le pays où *Pythagore* est venu s'instruire. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate ne vaut point celle d'Oxford et de Cambridge. Les hommes sont nés par-tout à peu-près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations.

Il y a aujourd'hui des récolets dans ce même capitol où triompha *Scipion*, où *Cicéron* harangua.

Les Egyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient, du temps de *César*, que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre, et, malheureusement pour nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que, dans quelque temps, ils ne viennent vous faire une visite; mais M. *Dupleix* les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même. Je m'intéresse à la compagnie, non seulement

à cause de vous, mais parce que je suis français, et encore parce que j'ai une partie de mon bien sur elle. Voilà trois bonnes raisons qui m'affligent pour la perte de Masulipatan. 1760.

J'ai connu beaucoup MM. de *Lalli* et de *Soupire* : celui-ci est venu me voir à mon petit hermitage auprès de Genève, avant de partir pour l'Inde ; c'est à lui que j'adressai ma lettre pour vous à Surate (*). N'imputez cette méprise qu'au souvenir que j'ai toujours conservé de vous. Je pense toujours à *Maurice Pilavoine de Surate* : c'était ainsi qu'on vous appelait au collège, où nous avons appris ensemble à balbutier du latin qui n'est pas, je crois, d'un fort grand secours dans l'Inde. Il vaut mieux savoir la langue du Malabar.

Je serais curieux de savoir s'il reste encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui se vantent de la savoir ; mais entendent-ils leur Veidam ? Est-il vrai que les naturels de ce pays sont naturellement doux et bienfaisans ? Ils ont du moins sur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun besoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamans, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon sur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'indien qui soit venu livrer bataille à d'autres indiens en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

(*) Voyez l'année 1758, 25 septembre.

1760. Ce n'est pas assurément un grand malheur de manquer de pêches, de pain et de vin, quand on a du riz, des ananas, des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là : je reste chez moi ; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, sur la frontière de France. Le pays que j'habite est un bassin d'environ vingt lieues, entouré, de tous côtés, de montagnes : cela ressemble, en petit, au royaume de Cachemire. Je ne suis seigneur que de deux paroisses, mais j'ai une étendue de terrain très-considérable. Les pêches, dont vous paraissez faire tant de cas, sont excellentes chez moi ; mes vignes même produisent d'assez bon vin. J'ai bâti, dans une de mes terres, un château qui n'est que trop magnifique pour ma fortune ; mais, je n'ai pas eu la sottise de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des personnes aimables qui me sont attachées. Voilà ma situation, que je ne changerais pas contre les plus brillans emplois. Il est vrai que j'ai une santé très-faible, mais je la soutiens par le régime. Vous êtes né, autant qu'il m'en souvient, beaucoup plus robuste que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'*Aurengzeb*. Il me semble que là vie est assez longue dans l'Inde, quand on est accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que plusieurs raïas et plusieurs omras ont vécu près d'un siècle : nos grands seigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce secret. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite une vie longue et heureuse. Je présume que vos enfans vous procureront une vieillesse agréable. Vous devez, sans doute, vivre avec

beaucoup d'aïfance ; ce ne ferait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il est vrai que la compagnie ne l'est point ; elle ne s'est pas enrichie par le commerce , et les guerres l'ont ruinée : mais un membre du conseil ne doit pas se sentir de ces infortunes.

Je vous prie de m'instruire de tout ce qui vous regarde , de la vie que vous menez , de vos occupations , de vos plaisirs et de vos espérances. Je m'intéresse véritablement à vous , et je vous prie de croire que c'est du fond de mon cœur que je serai toute ma vie , Monsieur, votre , &c.

L E T T R E C X X X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 d'avril.

J E suis si touché de votre lettre, Madame, que j'ai l'insolence de vous envoyer deux petits manuscrits très-indignes de vous, tant je compte sur vos bontés.

Lisez les vers quand vous serez dans un de ces momens de loisir où l'on s'amuserait d'un conté de *Bocace* ou de *la Fontaine*. Lisez la prose quand vous serez un peu de mauvaise humeur contre les misérables préjugés qui gouvernent le monde, et contre les fanatiques ; et ensuite jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé sous ma main ces deux sottises ; il y a

— long-temps qu'elles sont faites, et elles n'en valent
1760. pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le suis à présent. Je n'ai pas un moment de libre : les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtimens, les jardins, m'occupent le matin : toute l'après-dînée est pour l'étude ; et, après soupé, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite salle de comédie.

Cette façon d'être donne envie de vivre ; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéresser à moi avec tant de bonté. Vous avez raison, car dans le fond je suis un bon homme. Mes curés, mes vassaux, mes voisins sont très-contens de moi ; et il n'y a pas jusqu'aux fermiers généraux à qui je ne fasse entendre raison, quand j'ai quelques disputes avec eux sur les droits des frontières.

Je fais que la reine dit toujours que je suis un impie. La reine a tort. Le roi de Prusse a bien plus grand tort de dire, dans son épître au maréchal *Keith* :

Allez, lâches chrétiens, &c., &c.

Il ne faut dire d'injures à personne ; mais le plus grand tort est dans ceux qui ont trouvé le secret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu ce-matin une lettre de change d'un banquier d'Allemagne sur M. de *Montmartel*. Les lettres de change sont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro est le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il est bien beau aux Français d'enrichir ainsi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des anglais, des russes ; —
tous s'accordent à se moquer de nous. Vous ne 1760.
savez pas, Madame, ce que c'est que d'être français
en pays étranger. On porte le fardeau de sa nation :
on l'entend continuellement maltraiter ; cela est désa-
gréable. On ressemble à celui qui voulait bien dire à
sa femme qu'elle était une catin, mais qui ne voulait
pas l'entendre dire aux autres.

Tâchez, Madame, d'être payée de vos rentes, et
de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes
témoin. Accoutumez-vous à la disette des talens en
tout genre, à l'esprit devenu commun, et au génie
devenu rare ; à une inondation de livres sur la guerre
pour être battus, sur les finances pour n'avoir pas
un sou, sur la population pour manquer de recrues
et de cultivateurs, et sur-tous les arts pour ne réussir
dans aucun.

Votre belle imagination, Madame, et la bonne
compagnie que vous avez chez vous vous console-
ront de tout cela ; il ne s'agit, après tout, que de finir
doucement sa carrière : tout le reste est vanité des
vanités, comme dit l'autre. Recevez mes tendres
respects.

1760.

L E T T R E C X X X I.

A M. T H I R I O T.

Le 26 d'avril.

JE ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jésuites; ce n'est pas que je sois mort, comme on l'a dit au roi, mais je suis toujours faible et languissant. Si vous voulez me procurer guérison entière, envoyez-moi aussi le calendrier des insolences janséniennes; car encore faut-il avoir son almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchants; mais les jésuites ont des troupes régulières, et les jansénistes ne sont encore que des houlards sans discipline. On m'a mandé qu'on avait mis à bicêtre deux troupes d'énergumènes qui sefaient des miracles; il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de DIEU et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainsi jésuites et jansénistes? c'est que je fais actuellement une belle terrasse sur le grand chemin de Lyon, et que je manque d'ouvriers.

M. de *Paulmy* est-il parti avec M. *Hénin*, pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente; et un roi qui a bravement défendu son Etat.

On parle beaucoup de paix, à ce que je vois;

mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles, et arment une forte escadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri. 1760.

Le roi de Prusse mettra en vers l'histoire du congrès, et la dédiera à *Greffet* ou à *Baculard* : en attendant, il est un peu pressé par les Russes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertissemens à Vienne pour le mariage de l'archiduc. Il est bien digne de la majesté autrichienne de donner des fêtes, au lieu d'envoyer l'héritier des césars à l'armée du maréchal *Dawn*, s'abaisser à voir tirer du canon. Cela est bon pour un petit marquis de Brandebourg, mais non pour le petit-fils de *Charles VI*.

Il me vient quelquefois des russes, des anglais, des allemands; ils se moquent tous prodigieusement de nous, de nos vaisseaux, de notre vaisselle, de nos sottises en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine, à moi qui suis bon français, que l'on ne me paye point mes rentes. Plaignez-moi, car, depuis quelque temps, je suis en guerre pour des droits de terre : *Qui terre a, et qui plume a, guerre a*. Cela ne m'empêche ni de planter, ni de bâtir, ni de faire jouer la comédie, ni de faire bonne chère. Je suis seulement fâché que mon ami *Falkener* soit mort; je perds tous mes anciens amis. Restez-moi; et puisque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices, consolez-moi de votre absence, en me disant tout ce que vous pensez, tout ce que vous voyez, tout ce que vous croyez, tout ce que vous ne croyez pas; et sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur.

1760.

L E T T R E C X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

LE malade, qui n'est pas mort, n'est pas assez abandonné de DIEU pour contredire son ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de sa main pour le présent ; tout ce qu'il peut faire est de se conformer à la volonté céleste, et de dicter sa réponse à l'écrit intitulé Petites remarques, mais qu'on croit cependant essentielles.

On demande grâce pour le reste, et surtout on insiste pour que mademoiselle *Clairon* entre armée sur le théâtre, parce qu'elle est à la tête de ses soldats, parce qu'elle est forcée, parce qu'elle ne fait ce qu'elle veut, parce que j'ai vu ce moment faire un très-grand effet, parce que mademoiselle *Clairon* aura fort bonne grâce avec une cuirasse et une lance à la main.

L'ange est très-ardemment supplié de ne pas s'opposer à ce mouvement théâtral, sans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On proteste au divin ange que, si la pièce est sifflée, on mettra tout sur son compte, et qu'il en sera responsable devant DIEU.

Au reste, faudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, sont des ingrats, jouissent seuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puisse en gratifier quelqu'un qui en aurait de

la

la reconnaissance ? Faudra-t-il qu'un libraire tel que *Michel Lambert*, qui a l'insolence d'imprimer toutes les pauvretés que *Fréron* débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer, malgré moi, mon ouvrage ? cela est-il juste ? 1760.

Nous ne trouvons point ici que la pièce (*) du petit *Hurtaud* ressemble à *Nanine*. *Acante* est une personne de condition, et *Nanine* est une paysanne ; *Nanine* a une rivale, et *Acante* n'en a point ; et *Mathurin* est bien un autre personnage que *Lucas* ; mais nous réservons à d'autres temps nos remontrances et nos plaintes.

Nous nous contentons de protester ici que nous n'avons jamais lu le Discours de monsieur le Franc de *Pompignan* ; que nous mettons monseigneur son frère au-dessus de S^t *Ambroise* ; sa *Didon* au-dessus de celle de *Virgile* ; ses cantiques sacrés au-dessus de ceux de *David*, et d'autant plus sacrés que personne n'y touche. Nous prêtons serment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le Journal du révérend frère *Berthier* ; et nous certifions à M^e *Joli de Fleuri* que nous trouvons son Discours contre l'Encyclopédie un ouvrage unique en son genre. Nous lui en avons même fait de très-sincères remerciemens qui paraîtront un jour, soit avant notre mort, soit après notre mort, et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus sérieusement que nous ne ferons jamais assez fous pour quitter notre charmante retraite ; que quand on est bien, il faut y rester ; que la vie frelatée de Paris n'approche assurément pas de

(*) Le Droit du seigneur.

— 1760. la vie pure, tranquille et doucement occupée qu'on mène à la campagne; que nous fêlons cent fois plus de cas de nos bœufs et de nos charrues que des persécuteurs de la philosophie et des belles-lettres; que, de toutes les démences, la démence la plus ridicule est de s'aller faire esclave quand on est libre, et d'aller essuyer tous les mépris attachés au plat métier d'homme de lettres, quand on est chez soi maître absolu; enfin, d'aller ramper ailleurs, quand on n'a personne au-dessus de soi dans le coin du monde qu'on habite.

Plus j'approche de ma fin, mon cher ange, plus je chéris ma liberté; et, si je ne la trouvais pas au pied des Alpes, j'irais la chercher au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre un aigle qui ne bouge depuis cinq ans, et qui n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles : je suis comme lui. Mais vous savez, mon divin ange, combien mon bonheur est empoisonné par l'idée que je mourrai sans vous avoir revu. Comptez que cela seul répand une amertume continue sur le destin heureux que je me suis fait. Je vous prie, pour ma consolation, de vouloir bien me mander ce que vous faites de Zulime, à qui vous faites donner les rôles, qui est premier gentilhomme du tripot, s'il est vrai qu'on joue une pièce contre les philosophes, dans laquelle on représente *Jean-Jacques* marchant à quatre pattes, et si le premier gentilhomme du tripot souffre une telle indécence? *Jean-Jacques Rousseau*, s'étant mis tout nu dans le tonneau de *Diogène*, s'est exposé, à la vérité, à être mangé des mouches; mais il me semble que c'est assez de persécuter les philosophes à la cour,

dans la forbonne et dans le parlement, et que c'en
ferait trop de les jouer sur le théâtre. Je n'aime pas
d'ailleurs qu'on fasse un batelage de la foire du tem-
ple de *Corneille*. 1760.

Mon cher ange, j'arrache la plume à mon clerc,
pour vous dire, avec la mienne, combien je vous
aime. Vous m'avez presque fait aimer Zulime que
je viens de relire.

A propos, j'ai toujours peur d'avoir fait quelque
sottise entre M. le duc de *Choiseul* et *Luc*. Je tâche
cependant de ne me point brûler avec des charbons
ardens. Je me flatte que M. le duc de *Choiseul* n'est
pas mécontent de ma conduite, et qu'il n'a que des
preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaissance
pour ses bontés. Seriez-vous assez aimable pour
m'assurer qu'il me les continue ? On parle ici beau-
coup de paix. J'ai eu chez moi le fils de M. *Fox*,
jadis premier ministre, qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme lettre,
et je me mets aux pieds de madame *Scaliger*.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, le 28 d'avril.

MONSIEUR,

SI la chair n'était pas aussi infirme chez moi que l'esprit est prompt quand il s'agit des sentimens d'estime que vous m'inspirez, si j'avais un moment de santé, il aurait été employé depuis long-temps à vous remercier du souvenir dont vous m'honorez. Je ne me suis guère flatté que vous puissiez passer nos montagnes, et venir voir, dans un petit coin du monde, la philosophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes savent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté; c'est un trésor dont ils sont tous embarrassés. Le paysan le vend pour quatre sous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de six francs, le colonel pour avoir le droit de se ruiner. De cent personnes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent sans avoir vécu pour eux. Les hommes sont des machines que la coutume pousse comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce *Hume* dont vous me parlez, Monsieur, est un vrai philosophe; il ne voit dans les choses que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait osé traduire fidèlement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés de ce monde. Il n'est pas encore permis en France d'imprimer des vérités

anglaises : il en est de la philosophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation , il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais sont les premiers qui aient chassé les moines et les préjugés ; c'est dommage que nos maîtres d'école nous battent, et privent leurs écoliers de morue : nous sommes sur mer comme en philosophie, des commençans. Pour moi, Monsieur, je ne suis qu'une voix dans le désert. Je resterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices ; elle n'est éloignée de Genève que d'une portée de carabine ; il faut que le malade soit auprès du médecin. Mon *Esculape-Tronchin* est à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers, vous y verriez un suisse qui vous recevrait avec toute la franchise et la pauvreté de son pays, mais avec les sentimens les plus respectueux.

L E T T R E C X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

O Anges, je mets tout sous vos ailes ; tout retombera sur vous. Le nœud est bien mince ; *Ramire* est bien peu de chose, Madame ; je suis son mari ; eh, *Nicodème*, que ne le disais-tu plutôt ?

M. le duc de *Choiseul* semble avoir senti cela comme j'en le sens ; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en conscience,

— 1760. aurons-nous la paix ? • Vous la voulez , mais veut-on vous la donner ? est-ce tout de bon ? J'ai plus besoin de la paix que de sifflets. J'aime mieux les chevaliers que les *Ramire*. Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux chevaliers , mais il manque à tout cela un peu de force. Je baisse , je baisse , je fonds : j'ai acquis de la gaieté , et j'ai perdu du robuste.

Vous vous moquez de moi ; on peut faire quelque chose d'*Hurtaud*. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à son œuvre.

Nous allons jouer sur notre théâtre de Ferney , mais je ne peux plus même faire les pères ; j'ai cédé mes rôles , je suis spectateur bénévole.

Mon cher ange , je deviens bien vieux ; j'ai , je crois , cinq ou six ans plus que vous.

Le temps va d'un tel pas qu'on a peine à le suivre.

Je voudrais bien savoir si le chevalier d'*Aidie* , autre philosophe campagnard de mon âge , est à Paris , comme on me l'a mandé : serait-il assez lâche pour se démentir à ce point ? au moins , je me flatte que c'est pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages de moi l'ordinaire dernier , et je vous écris encore. Les gens qui aiment sont insupportables.

A M. SAURIN, à Paris.

5 de mai.

J E vous remercie de tout mon cœur, Monsieur; j'aime beaucoup *Spartacus*. Voilà mon homme; il aime la liberté, celui-là. Je ne trouve point du tout *Crassus* petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que *Noricus* tourne ses armes contre *Spartacus*, pour se venger d'un affront; cela vaut mieux que la lâcheté de *Maxime* qui accuse son ami *Cinna*, parce qu'il est amoureux d'*Emilie*. Cet emportement de *Spartacus*, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise; cela est bien de mon goût. Je vous dis ce que je pense; je vous donne mon sentiment pour mien, et non pour bon. Peut-être le parterre de Paris aura désiré un peu plus d'intérêt.

Il y a quelques vers duriuscles. Je ne hais pas qu'un *Spartacus* soit quelquefois un peu raboteux; je suis las des amoureux élégans. Ma cabale veut donner, malgré moi, une pièce toute consite en tendresse; il y a une espèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt. Cela a un faux air de *Bajazet*; cela est bien médiocre. J'en ai averti: ils veulent la jouer; je mets le tout sur leur conscience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre épître à M. *Helvétius*; quand je vous dis que je ne l'aime point, c'est que je ne connais personne qui

— l'aime. *Tout est dit* : non , tout n'est pas dit ; et vous
1760. auriez dû dire adroitement bien des choses.

J'ignore si on a joué la farce contre les philosophes ; on ne fait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raison. On braille contre elle sur les bancs , dans les rues ; on la joue à la comédie. Lui donnera-t-on bientôt la ciguë ? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Jansénistes , molinistes , casés , bord . . . , tout se déchaîne contre les philosophes ; et les pauvres diables sont défunis , dispersés , timides. En Angleterre , ils sont unis , et ils subjuguent.

Je viens de recevoir le Discours de *le Franc de Pompignan* et les *Quand*. Il me prend envie de les avoir faits. Ce Discours est bien indécent , bien révoltant ; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je méprise les hypocrites , et je hais les persécuteurs ; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup , et quelques-uns me remercient d'avoir osé être libre , et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre , que gagne-t-on à être esclave ? Je voudrais vous voir , vous et votre ami.

Faites-moi le plaisir de me mander le succès de la pièce contre les philosophes , et le nom de cet *Aristophane*.

L E T T R E C X X X V I.

1760.

A . M . L A C O M B E ,

A V O C A T , E T D E P U I S L I B R A I R E , à Paris.

• Aux Délices, 9 de mai.

JE recevrai, Monsieur, avec une extrême reconnaissance l'ouvrage dont vous voulez bien m'honorer (*). Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre; elle est d'un philosophe, et il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire; les autres sont des satiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'Histoire de *Pierre le grand*. Les mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin: plusieurs ont été pris en route par des houvards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au reste, je doute fort que cette histoire réussisse en France: je suis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaisent guère à ceux qui ne veulent que s'amuser. Les folies héroïques de *Charles XII* divertissaient jusqu'aux femmes; des aventures romanesques, et telles même qu'on n'oserait les scindre dans un roman, réjouissaient l'imagination; mais deux mille lieues de pays policées, des villes fondées, des lois établies, le commerce naissant, la création de la discipline militaire, tout cela ne parle guère qu'à la raison.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares,

(*) Histoire des révolutions de Russie.

— 1760. inconnus à Versailles et à Paris ; et vous m'avouerez que je cours grand risque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il se pourra encore que maître *Abraham Chaumeix* me dénonce comme un impie , attendu que *Pierre le grand* n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'Eglise grecque à la romaine , proposée par la sorbonne. Les jésuites se plaindront qu'on les ait chassés de Russie , tandis qu'on a laissé une douzaine de capucins à Astracan. Nous verrons , Monsieur , comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je suis aussi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait sur le théâtre à des hommes respectables. Serait-il possible , Monsieur , qu'on eût désigné injurieusement dans la pièce nouvelle (*) MM. d'*Alembert*, *Diderot*, *Duclos*, *Helvétius*, et tant d'autres ? J'ai peine à croire que notre nation légère soit devenue assez barbare pour approuver une telle licence. Je ne sais qui est l'auteur de cette pièce ; mais , quel qu'il soit , il aurait à se reprocher toute sa vie un tel abus de son talent ; et les approbateurs auraient encore plus de reproches à se faire. Peut-être la licence qu'on suppose dans cette pièce , n'est-elle pas aussi grande qu'on le dit. J'ignore si la pièce a été jouée ; j'ai conservé à Paris peu de correspondances : je fais seulement , en général , qu'on m'y attribue souvent des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres , Monsieur , serviront à me défennuyer de ceux qui me sont venus de ce pays-là.

Vous me donnez trop de louanges ; mais vous savez , vous qui êtes avocat , que la forme emporte

(*) *Les Philosophes*, comédie de *Palissot*.

le fond. Elles sont si bien tournées qu'on vous par-
donnerait même le sujet.

 1760.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de mai.

UN *Gasparini*, mon divin ange, doit demander ou avbir demandé votre protection pour débiter, pour être reçu, ou pour être souffert à l'essai. Il est bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père; et je vous assure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de M. *Duru*, quoi qu'en dise le grand *Fréron* mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le réparateur des torts, pour que je venge le public de l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don *Quichotte*. Que les intéressés pourvoyent à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon; mais, puisque m'y voilà, vous saurez que j'ai relu *Tancrède*; elle finissait languissamment. Que dites-vous des fureurs d'*Oreste*? déclamation, et puis c'est tout. Mais fureurs de femme, fureurs mêlées de tendresse, rage contre les chevaliers, emportemens contre son père, larmes sur le corps de son amant, évanouissement, retour à la vie, transports, désespoir aux yeux de ceux qui

ont fait ses malheurs ; si cela n'est pas théâtral , si
 1760. cela n'est pas déchirant , je suis un grand sot.

Patience ; la Chevalerie est quelque chose de bien
 neuf , en dépit de l'envie ; et madame *Scaliger*
 fera contente ; et je baise le bout de vos ailes plus
 que jamais , ainsi fait *Clairon-Denis*.

L E T T R E C X X X V I I I .

A U M E M E .

Aux Délices , 25 de mai.

J E n'aime point , mon divin ange , que madame
Scaliger soit toujours malade ; cela nuit beaucoup à
 la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire
 jouer la Mort de Socrate ; vous êtes un *Anti-Anitus*.
 Mais que dira maître *Anitus-Joli de Fleuri* ? Ce
 Socrate est un peu fortifié depuis long-temps par
 de nouvelles scènes , par des additions dans le dialo-
 gue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les
 persécuteurs plus ridicules et plus exécrables ; mais
 aussi elles ne contribueront pas à les défarmer. Les
Fleuri feront ce qu'ils firent à Mahomet ; et ce
Pantalon de Rerzonico ne fera pas pour moi ce que
 fit ce bon *Polichinelle de Benoit XIV*. Voyez ce que
 vous pouvez hasarder. Je suis à vos ordres avec toute
 la témérité possible. Je vous avertis seulement que
 les déclamations de *Socrate* , sur la fin , doivent être
 bien courtes , et que celui qu'on va pendre ne doit
 pas pérorer long-temps : tout sermon est ennuyeux,

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pasteur *Hume*, il n'y a qu'à donner à *Fréron* le nom de guêpe au lieu de *frélon*; M. *Guêpe* sera le même effet. Quant au petit procès-verbal des raisons pourquoi cette *Lindane* est à Londres, c'est l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès-verbaux; les Anglais n'en s'occupent guère. *Lindane* est à Londres: on ne se soucie point de savoir comment elle y est arrivée d'Ecosse; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au succès. Mais, si vous exigez ces préliminaires, vous ferez servi, et vite.

26 de mai.

On pourrait rendre le Droit du seigneur très-intéressant au troisième acte. Cette pièce fut jetée en fable; elle n'a jamais coûté quinze jours. On peut aisément donner quelques coups de ciseau; vous ferez encore servi sur cet article quand vous voudrez.

Très-bonne idée, excellente idée de reculer Médime; elle n'en vaudra que mieux; on aura le temps de la coiffer; elle ne paraîtra point immédiatement après l'infamie contre les philosophes; et j'aurai la gloire de n'avoir pas voulu que les comédiens profitassent de ma pièce, après s'être déshonorés en se prêtant pour de l'argent au déshonneur de la nation.

Mon très-cher ange, voilà une vilaine époque. La pièce de *Palissot*, le discours de maître *Joli*, celui de maître *le Franc de Pompignan*, mettent le comble à l'ignominie de la France; cela vient tout juste après *Rosbac*, les billets de confession et les convulsions.

1760.

M. de *Choiseul* est-il bien affligé de la maladie de madame de *Robecq* ? Je la tiens morte ; c'est la maladie de sa mère : c'est bien dommage ; mais pourquoi protéger *Palissot* ? Hélas ! M. de *Choiseul* protège aussi ce *Fréron*. Il a bien mal fait de s'adresser à lui pour répondre aux invectives horribles de *Luc* contre le roi : il ne connaît pas *Fréron* ; c'est un monstre, mais un monstre dont je ne fais que rire. Je ris de tout, je m'en trouve bien ; mais c'est bien sérieusement que je vous aime avec la plus grande tendresse.

L E T T R E C X X X I X.

A MADAME DE FONTAINE, à Ornoï.

Aux Délices, 28 de mai.

JE suis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie soit si loin de mon lac ; mais je vous vois d'ici bâtitant, arrangeant, meublant, et je me console en pensant que vous avez du plaisir. N'allez pas vous aviser de regretter Paris ; quand vous auriez vu la prétendue comédie des Philosophes, vous n'en seriez pas mieux ; et quand vous auriez été témoin de toutes les sottises qui se font dans ce pays-là, vous n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la destinée de l'Europe soit tirée au clair.

Luc a cent mille hommes sous les armes ; c'est presque autant de soldats qu'il a fait de vers. Les Russes en ont autant, la reine de Hongrie davantage.

Les Hanovriens et nous , nous en pouvons compter plus de quatre-vingts mille de chaque côté; ce qui, joint aux Suédois, fait au-delà de cinq cents mille héros , à cinq sous par jour , qui vont travailler à nous donner la paix.

Luc , en attendant , fait imprimer ses œuvres. Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pouvait perdre quelques partisans en laissant subsister une tirade contre le christianisme , qui commence par *Lâches chrétiens*. Il a fait brûler cette édition par le bourreau à Berlin , et en a donné une autre où il a mis *Pauvres chrétiens* ; ce qui a tout réparé , comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel ; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans ; ainsi prenez vos mesures là-dessus.

Le tonnerre a fait des siennes en attendant le canon ; il est tombé sur le chevalier de *la Luzerne* qui était à la tête de sa troupe : il a brûlé ses habits et sa culotte , sans lui faire beaucoup de mal ; le chevalier est arrivé à cu nu. Si le roi de Prusse avait été là , il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui faisait.

Si vous me demandez de mes nouvelles , je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès ; l'un avec un prêtre , l'autre avec les fermiers généraux , un troisième contre le parlement de Bourgogne , un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés , tous finis , gaiement et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmans. Nous allons jouer la comédie dès que *l'Ecluse* aura fait des dents à notre

— 1760. première actrice. Le duc de *Villars* prétend qu'il jouera les rôles de père ; *Marmontel* arrive avec un *Gaulard* receveur général : voilà l'état des choses ; mais aussi rendez-moi compte des plaisirs d'Ornoi.

Dieu vous donne un jour , monsieur le chevalier (*), les mêmes sujets d'angoisse qu'à monsieur votre père ! Il me fait l'honneur de m'écrire ; il consulte *Tronchin* ; savez-vous bien sur quoi ? sur ce qu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans , il a le malheur de ne s'endormir qu'à quatre heures du matin , et de dormir jusqu'à dix ; d'ailleurs il est assez content de lui.

Monsieur le jurisculte , que faites-vous ? êtes-vous toujours gras comme un moine ? que dites-vous de d'*Aumart* qui ne peut plus marcher depuis quatre mois , même avec des béquilles ? Je soupçonne notre ami *Tronchin* de s'être fourvoyé en lui appliquant ; l'année passée , un cautère pour le fortifier. J'ai peur que ce pauvre garçon ne boite toute sa vie.

Je vous embrasse tous ; je vous aime , je vous regrette.

(*) M. de Florian.

LETTRE

A M. T H I R I O T.

Le 9 de juin.

J'AI reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur juste défense; il me manque la *Vision*. On dit qu'il y a des *Pourquoi*, des *Oui* et des *Non* nouveaux, qui sont aussi bons que les *Que*; je les attends aussi. Il faut que j'aye toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc *Robin-mouton* envoyé à la boucherie! Est-ce pour la *Vision* qu'on a saisi *Robin* (*)? et cette *Vision* est-elle bien de *Grimm*? Je soupçonne que *Grimm* est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il serait bien à désirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *da*, *dé*, *dî*, *do*, *du*, les *h*, les *g*, &c., soupassent tous ensemble deux fois par semaine.

Mes enfans, aimez-vous les uns les autres, si vous pouvez. Votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit:

Que nous sommes perdus si nous nous divisons.

(*) Le libraire *Robin*.

— 1760. Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aye la réponse de *Ramponeau*, et que je n'aye pas le factum de M. de *Beaumont* contre *Ramponeau* ? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province ; je ne l'ai tenu qu'un instant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaisir ; et j'ai eu la bêtise honnête de le rendre. Voyez combien les philosophes sont honnêtes gens, quoi qu'en dise *Palissot* !

Je vous envoie la seule copie de la réponse que j'aye en main ; elle est d'un homme de l'académie de Dijon : cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui est gai. Je veux passer, encore une fois, le reste de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez, sans doute, quelque bon citoyen qui se fera un plaisir de publier le plaidoyer de *Ramponeau*. Je voudrais avoir de plus belles choses à vous envoyer, et de plus longues ; mais il vient rarement de bonnes choses de la province.

Les Fétiches du président *Debrosses* n'ont pas eu grand cours ; le Discours même du président de *Montauban* n'est pas recherché : c'est la pierre sur laquelle on va aiguïser ses couteaux ; mais, pour la pierre, elle est au rebut.

La préface de *Palissot* est pire que son ouvrage. Il impute aux encyclopédistes des passages de *la Métrie* ; passages horribles, mais que *la Métrie* lui-même réfute. Il supprime la réfutation. Il présente ce poison à la cour, pour faire croire que ce sont nos philosophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de *la Métrie*, de *la Vie heureuse*. Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou ? Vous

devriez courir chez M. d'*Alembert*, qui ne fait pas peut-être combien ces passages sont altérés; car ce livre est, je crois, très-rare. Je pense qu'il faudrait faire un ouvrage sage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaise foi des ennemis fussent relevés. Qui le peut mieux que M. d'*Alembert*? Mais ce pauvre *Robin*, ce pauvre *Robin-mouton*! Pour Dieu, envoyez-moi la *Vision*. 1760.

L E T T R E C X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de juin.

MON divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur le champ la consultation à M. *Tronchin*, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de *Courteille* comme vous-même; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que *Tronchin* aura fini, vous aurez son mémoire; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoi qu'en dise M. le duc de *Choiseul*, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de *Courteille* qui m'édifie. Pour madame *Scaliger*, je crois qu'elle s'en tient à *Fournier*, et elle a raison;

— il connaît son tempérament ; il est attentif. Je voudrais
1760. qu'elle fit un peu d'exercice ; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

Venons maintenant au tripot ; passez-moi le mot , car je suis du métier , et nous allons jouer sur le nôtre. Je supplie donc mademoiselle *Clairon* de bien dire que j'ai retiré la *Médime* ; elle la jouera ensuite quand elle voudra : mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des grenouilles contre les *Socrate*. Je le suis encore davantage de la réponse intitulée *Vifion* , dans laquelle on insulte madame de R*** mourante ; c'est le coup le plus mortel que les philosophes puissent se porter à eux-mêmes.

Je suppose que vous avez reçu , mon cher ange , mon paquet adressé à M. de *Chauvelin* , paquet dans lequel était ma réponse à *Paliffot*. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponse passât par vos mains , afin que vous fussiez à la fois témoin et juge.

Encore une fois , il paraît difficile qu'on joue *Socrate*. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les *Mélitus* et les *Anitus* , et les autres juges , aussi méprisables que des coquins peuvent l'être ; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers , cela donne plus de force aux maximes , et la morale est un peu moins ennuyeuse en vers bien frappés qu'en prose.

Pour l'Ecoffaise , vous l'aurez quand vous voudrez ; et tout le procès-verbal du voyage de *Lindane* à Londres , et de ce qu'elle y fait , ne tiendra pas dix lignes. *Fréron* embarrasse fort M. *Hume*. Il me mande que , si on change le caractère de cet animal , il croira qu'on l'a craint , et qu'il est bon que ce scorpion subsiste dans toute sa laideur. Monsieur *Guêpe* vaut

bien monsieur *Frélon* ; *wasf* signifie en anglais frélon et guêpe ; mais on ne peut pas s'appeler *Wasf* à Paris. 1760.

Le petit *Hurtaud* croit le Droit du seigneur ou le Débauché infiniment supérieur à Socrate et à l'Ecof-faise ; il n'y voit pas la moindre ressemblance avec Nanine. Il compte vous soumettre la pièce, et vous l'envoyer avec l'ordonnance de M. *Tronchin* ; (mais non, il ne vous l'enverra pas de quinze jours : tant mieux).

Venons, s'il vous plaît, à un autre article. Je ne lis point les feuilles de *Frélon*. J'ignore s'il loue ou s'il blâme les œuvres de *Luc* ; mais, entre nous, je soupçonne M. le duc de *Choiseul* de s'être servi de lui pour répondre à une certaine ode de *Luc* contre le roi. Cependant M. le duc de *Choiseul* m'écrivit qu'il l'avait faite lui-même : tant mieux, si cela est ; j'aime qu'un ministre soit du métier, et j'admire sa facilité et sa promptitude.

Marmontel est ici avec un *Gaulard* très-aimable et très-doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre part à l'infamie de la scène d'*Auguste*, et il le jure avec larmes.

Est-il vrai, mon cher ange, qu'on persécute les philosophes avec fureur ? Que je suis aise d'être aux Délices ; mais que je suis fâché d'être loin de vous !

Je reçois dans ce moment les arrêts de *Tronchin* ; je ne crois pas que ce soit des édits contre lesquels on puisse faire des remontrances. Je vous adresse le paquet, afin qu'il parvienne par vous à madame de *Courteille*, avec qui je vous soupçonne de conspirer contre la gourmandise de monsieur.

Aux Déliés , le 19 de juin.

Vous devez , encore une fois , mon cher et ancien ami , avoir reçu ma réponse , et mes remerciemens , et la liste de mes besoins , par M. *Darboulin* à qui je l'ai recommandée.

M. d'*Alembert* suppose toujours que j'ai tout vu ; c'est une règle de fausse position. Je n'ai rien vu ; je n'ai point le *Mémoire de M. le Franc de Pompignan* ; je demande l'*Interprétation de la nature* , la *Vie heureuse* , de l'infortuné *la Méttrie* , &c. &c.

Je réitère mes sanglots sur la *Vision* ; cette vision est celle de la ruine de Jérusalem. Voilà la philosophie perdue et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas persécutée. O ciel ! attaquer les femmes ! insulter à la fille d'un *Montmorenci* ! à une femme expirante ! Je suis réellement au désespoir.

M. d'*Alembert* croit m'apprendre que M. le duc de *Choiseul* protège *Palissot* et *Fréron*. Hélas ! j'en fais plus que lui sur tout cela , et je peux répondre que M. le duc de *Choiseul* aurait protégé davantage les pauvres *Socrates* ; et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philosophes sont unis , et moi je lui soutiens qu'il n'en est rien ; quand ils souperont deux fois par semaine ensemble , je le croirai. On cherche à les diviser ; on va jusqu'à m'appeler l'oracle des philosophes , pour me faire brûler le

premier. On ose dire , dans la préface de *Palissot* ,
 que je suis au-dessus d'eux ; et moi je dis , j'écris qu'ils
 sont mes maîtres. Quelle comparaison , bon Dieu ,
 des lumières et des connaissances des d'*Alembert* et des
Diderot avec mes faibles lueurs ! Ce que j'ai au-dessus
 d'eux est de rire et de faire rire aux dépens de leurs
 ennemis ; rien n'est si sain , c'est une ordonnance de
Tronchin. 1760.

Ecrivez-moi , mon ancien ami ; voyez *Protagoras*-
d'Alembert , et venez aux Délices.

L E T T R E C X L I I I .

A M. D U C L O S .

A Tournay , 30 de juin.

J'E crois, Monsieur, devoir vous informer de ce
 qui s'est passé entre M. *Palissot* et moi. Il vint
 aux Délices, il y a plus de deux ans*, il m'envoya
 depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève,
 sa comédie jouée à Nancy, qui ne ressembloit
 point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je
 l'exhortai à ne point attaquer de très-honnêtes gens
 qui ne l'avaient point offensé. Le prêtre de Genève,
 qui est un homme de mérite, lui écrivit en con-
 formité.

M. *Palissot* m'a envoyé sa pièce des Philosophes
 imprimée. Il a depuis donné au public une lettre
 pour servir de préface à sa comédie. Dans cette
 préface, il me fait l'injustice de dire que je suis

— au-dessus des philosophes qu'il outrage ; je ne sens
1760. l'intervalle qui me sépare d'eux, que par mon
impuissance d'atteindre à leurs lumières et à leurs
connaissances.

Il vous rend encore moins de justice qu'à moi, en attaquant sur le théâtre votre livre *des Mœurs*. Je lui ai mandé que je regarde ce livre comme un très-bon ouvrage, que votre personne mérite encore plus d'égards ; que si M. *Helvétius*, et tous ceux qu'il offense l'ont outragé publiquement, il fait très-bien de se défendre publiquement ; que s'il n'a point à se plaindre d'eux, il est inexcusable. Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'*Argental*. Voilà, Monsieur, les éclaircissements que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire passer à M. *Helvétius*.

Quant à la persécution qui s'élève contre les seuls hommes qui fassent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas sur quoi elle est fondée. Je soupçonne qu'elle ressemble à celle qui s'éleva contre *Pope*, *Swift*, *Arbutnot*, *Guay* et leurs amis. Ils en triomphèrent aisément ; je me flatte que vous triompherez de même, persuadé que sept ou huit personnes de génie, bien unies, doivent, à la longue, écraser leurs adverfaires, et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du discours de M. *le Franc* à l'académie ; il m'a désigné injurieusement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, surtout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée ; c'était, en ce cas, insulter au

malheur, et cela est bien lâche. Je ne fais comment l'académie a souffert qu'une harangue de réception fût une satire. 1760.

Il est triste que les gens de lettres soient défunis ; c'est diviser des rayons de lumières pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'avisa d'imaginer que je vous avais refusé ma voix à l'académie. Cette calomnie jeta du froid entre nous , mais n'a jamais affaibli mon estime pour vous. Jugez de cette estime par le compte exact que je vous rends de mon procédé ; il est franc , et vous me rendrez justice avec la même franchise.

L E T T R E C X L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

MON divin ange , M. le duc de Choiseul m'a mandé qu'il avait vu le Pauvre diable. Vous devez l'avoir chez vous : mais en voici , je crois , une meilleure édition que la cousine Catherine Vadé m'a envoyée , et que je remets dans vos mains pour vous amuser ; car il faut s'amuser. Voici encore l'agacement d'une nouvelle réponse à une nouvelle lettre de Palissot de Montenoy. Puisque vous avez eu la bonté de lui faire parvenir ma première , j'ose encore vous supplier de lui faire tenir ma seconde. Elle est *argumentum ad hominem* ; et , s'il ne fait pas ce que je lui demande , je pense qu'on

— peut alors rendre ma lettre publique ; mais ce ne
1760. sera pas sans votre consentement.

Vous aurez, par le premier ordinaire, le drame de *Jodelle*, ajusté au théâtre moderne par *Hurtaud*. Si cela ressemble à *Nanine*, j'ai tort ; si cela n'est pas gai et intéressant, j'ai encore tort ; si cela peut être joué sans qu'on soupçonne le moins du monde un autre qu'*Hurtaud*, j'aurai un vrai plaisir. Voulez-vous m'en faire un ? c'est de m'envoyer un des Mémoires de M. le Franc de *Pompignan*. Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai point vu.

Mon cœur est aussi tendre avec vous, que coriace avec *Pompignan*. *Trublet* travaille au Journal chrétien. Il a imprimé que* je le faisais bâiller. *Catherine Vadé* dit qu'il est plus ennuyeux encore que moi.

Mes respects, je vous prie, à *Abraham Chaumeix*, si vous le voyez chez M. *Foli de Fleuri*.

Je ne vous en aime pas moins, mon divin ange.

L E T T R E C X L V.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 23 de juin.

LA poste part, je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne savez ce que vous dites ; que je fais mieux que vous l'aventure de *Robin*, et les sentimens de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princesse de R*** dans une querelle

de comédie, et qu'on trouve à Versailles le Mémoire de *Pompignan* aussi sot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de *la Vauguion* n'est qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire. 1760.

Par quelle fatalité me dit-on toujours : *Vous avez lu le Mémoire de Pompignan, que dites-vous de ce Mémoire et de sa généalogie ?* et personne ne me l'envoie, et je suis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de *Jean-Jacques Rousseau* : il est devenu tout-à-fait fou ; c'est dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots : Vous ne savez ce que vous dites ; j'ajoute à présent que vous ne savez ce que vous faites ; car il vaudrait bien mieux venir aux Délices, dans la chambre des fleurs, que d'aller chez un médecin dont vous n'avez pas besoin, puisque vous êtes gros et gras.

J'ai vu *Marmontel* : il est gros et gras aussi, et de plus m'a paru fort aimable ; il soutient sa disgrâce en homme qui ne la méritait pas.

J'ai la *Vision*, j'en ai deux exemplaires ; mais, pour Dieu, faites-moi avoir *Mosé's legation*, et *l'Interprétation de la nature*.

Je suis dans un commerce très-vif avec le bienheureux *Palissot* ; je lui ai écrit une lettre paternelle, en dernier lieu, dans laquelle je lui propose de faire une rétractation publique. Adieu, adieu ; une autre fois je vous en dirai davantage, mais il faudrait venir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

1760.

L E T T R E C X L V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juin.

MON cher ange pardonnera si je n'écris pas de ma main ; on n'est pas de fer , quoiqu'on soit dans un siècle de fer. M. *Tronchin* est étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuse ; je l'ai consulté sur le rhumatisme ; il demande des détails , et alors il dira son avis.

Il faudrait, mon divin ange , refondre l'Ecoffaise , changer absolument le caractère de *Frélon* , en faire un balourd de bonne volonté , qui gâterait tout en voulant tout réparer , qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire , et qui influerait sur toute la pièce jusqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec simplicité , uniquement pour faire donner *Fréron* au diable ; elle ne pourrait être supportée au théâtre , qu'en cas qu'on la prit pour une comédie véritablement anglaise. Elle ressemble aux toiles peintes de Hollande , qui ne sont de débit que quand elles passent pour être des Indes. Je vous enverrai , je crois , demain cette misère , avec quelques légères corrections. Il est impossible de rien changer aux deux derniers actes , à moins de faire une pièce nouvelle. Je me trompe peut-être , mais je crois que le Droit du seigneur vaut infiniment mieux. Vous aurez le petit embellissement de la fin de *Tancrède* en son temps , afin de ne pas mêler les espèces.

Pour Médime, j'en ai par-deffus la tête; je ne puis rien faire pour elle; je suis son serviteur, et lui souhaite toutes sortes de prospérités. Vous devriez bien donner un *Pauvre diable* à votre ancien portier; peut-être trouverait-il quelque honnête typographe qui s'en chargerait pour l'édification publique. Tout le monde admire la modestie de *le Franc de Pompignan*, et on voit combien le *roi et tout l'univers* prennent le parti de ce grand-homme; je crois que mademoiselle *Vadé* lui en dira deux mots. J'ai pris la liberté de vous adresser ma seconde réponse à la seconde lettre du sieur *Palissot*. Cette lettre le met si fortement et si honnêtement dans tout son tort, elle justifie si pleinement *Diderot*, elle doit faire tellement rougir monsieur *Foli de Fleuri* sans l'offenser, elle est si mesurée et si vraie dans tous ses points, que je crois que c'est une très-bonne œuvre de se la laisser dérober en ôtant votre nom.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette démarche auprès de madame la comtesse de *la Marck*; rien n'est plus digne de vous que de protéger *Diderot*, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux.

1760.

L E T T R E C X L V I I .

A M. T H I R I O T .

Aux Délices, le 30 de juin.

J E commence , mon cher ami , par ce qui est le plus intéressant. La personne , dont je respecte le nom et le mérite , se préparerait probablement de cruels repentirs , si elle prenait le parti dont vous parlez. Le service est ingrat dans ce pays-là , les mœurs en général aussi dures que le climat , la jalousie contre les étrangers extrême , le despotisme au comble , la société nulle. Le maréchal *Keith* n'y put tenir , et aima encore mieux la Prusse , c'est tout dire. L'impératrice est aimable , mais sa santé est fort équivoque : elle est menacée d'un mal qui ne pardonne guère , et à sa mort il peut y avoir des révolutions. En général ; une telle transplantation ne peut convenir qu'à un soldat de fortune , jeune , robuste et sans ressource ; mais elle est bien peu faite pour un homme d'un si grand nom , encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de *M**** ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France , que d'aller chercher l'ennui et le malheur sous le pôle. Tel est mon avis , puisqu'on me le demande. On peut , d'ailleurs , consulter sur cela *M. Alétof* , jeune russe , qui parle français comme vous , et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

Je vous ai renvoyé le Pauvre diable, de *Vadé*, —
 que vous m'aviez confié : Questa coyoneria m'a 1760.
 fort réjoui. M. *Bouret* a peur de son ombre ; il
 pouvait très-bien, sans rien risquer, m'envoyer la
Vifon. M. le duc de *Choiseul*, qui, d'ailleurs, abandonne *Paliffot* à l'indignation publique, fait très-bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de *R****. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs. Voilà des philosophes bien maladroits. Il faut se moquer des *Fréron*, des *Chaumeix*, des *le Franc*, et respecter les dames, surtout les *Montmorenci*.

Les jésuites, ci-devant empoisonneurs des ames, et aujourd'hui des corps, sont une plaisanterie si bien faisie de tout le monde, qu'elle se trouve dans les notes de l'ouvrage intitulé *le Russe à Paris*, composé par M. *Alétof*. Les beaux esprits se rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie ; mais celui du Russe est cent fois plus varié, plus intéressant, plus général, plus utile.

La lettre à *Paliffot* ne peut être confiée qu'avec le consentement de M. d'*Argental*, par les mains de qui elle a passé.

Je n'ai eu que par hasard le *Mémoire de Pompignan*. Tout le monde me demandait ce que j'en pensais, et personne ne me le faisait tenir.

Je vous prie instamment de me dire ce qu'on fait de l'imprudent et excusable abbé *Morellet*, de ce pauvre *Robin-mouton* ; d'un autre typographe, des jésuites vendeurs d'orviétan, des crucifiés et des

— 1760. billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons, et le tiers en argent, se remplit-il ? Vous n'êtes pas homme à être instruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires ? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte ? où logerez-vous dans trois mois ?

Vale, et ama antiquum amicum.

LET TRE CXLVIII.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 4 de juillet.

FAITES de la prose ou des vers, Monsieur ; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. Je suis bien surpris de la conversation du maréchal de *Noailles* et de milord *Stairs*. Ils ne se parlèrent certainement à Dettingen qu'à coups de canon. M. le maréchal de *Noailles* s'en alla d'un côté, et l'anglais de l'autre. Milord *Stairs* vint à la Haie, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent ; j'ai leurs lettres ; mais la prétendue conversation est des Mille et une nuits.

Soyez très-sûr que jamais le lord *Stairs* ne parla à *Louis XIV* qu'en présence de M. de *Torcy* ; et le président *Hénault* fait bien que M. de *Torcy* n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à *Louis XIV*, et qui eût été assurément bien mal placée.

Tout

Tout ce que vous m'envoyez sur M. le maréchal de Saxe me paraît très-conforme à son caractère. 1760.
 Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, étant très-chimérique sur tout le reste. Je l'ai vu partir, pour aller conquérir la Courlande, avec deux cents fusils et deux laquais; revenir en poste pour coucher avec mademoiselle *le Couvreur*, et construire sur la Seine une-galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle *le Couvreur* disait: *Qu'allait-il faire dans cette galère?* C'est pourtant lui qui a sauvé la France, parce qu'il en savait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire.

Vous me parlez, Monsieur, d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le désir de voir celui qui les écrit; ma retraite serait très-honorée, et je serais charmé. Je félicite monsieur votre père d'avoir un fils aussi aimable. Assurez-le, je vous prie, de mon attachement, et soyez persuadé de tous les sentimens que vous faites naître dans le cœur du Suisse V.

1760.

L E T T R E C X L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

M O N cher ange , il faut faire ses foins et ses moissons à la fois , veiller à son bâtiment , apprendre ses rôles pour les comédies que nous allons jouer , avoir une correspondance suivie avec ma cousine *Vadé* , avec M. *Kouranskoy* , cousin germain de M. *Alétof* , avec le frère de la doctrine chrétienne , auteur de *la Vanité*. Cependant M. de *Courteille* , qui s'en va aux eaux de Vichi , me laisse en proie aux publicains , maudits dans l'Écriture ; et , quoi-qu'il soit démontré que je ne suis point seigneur de la Perrière , on veut me faire payer les dettes du roi : le *Franc de Pompignan* ne me traiterait pas plus rudement. M. le duc de *Richelieu* s'enfuit à Bordeaux sans me faire réponse , et sans m'envoyer un passeport que je lui ai demandé pour un pauvre diable de gascon hérétique ; et voilà mon hérétique sur le point d'être ruiné. Malgré tout cela , mon divin ange , voici encore quelques corrections nécessaires que le traducteur de M. *Hume* vous envoie. Maître *Aliboron* , dit *Fréron* , est un ignorant bien impudent de dire que le poète-prêtre *Hume* n'est pas frère de *Hume* l'athée ; il ne fait pas que *Hume* le prêtre a dédié une de ses pièces à son frère.

J'avais tant crié après le Mémoire du sieur le *Franc de Pompignan* , qu'on m'en a envoyé trois par

la dernière poste. Heureusement, le frère de la doctrine chrétienne, et M. *Kouranskoy*, cousin germain de M. *Alétof*; en avaient chacun un. 1760.

Mon divin ange, je ne peux regarder Médime d'un mois. Il ne faut pas se morfondre et s'appesantir sur son ouvrage; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de R*** est morte; j'en suis fâché; la mort d'une belle femme est toujours un grand mal. Est-il vrai que madame *du Deffant* prend parti contre la philosophie, et qu'elle m'abandonne indignement? Comment suis-je auprès de M. le duc de *Choiseul*? a-t-il fait voir à madame de *Pompadour* l'élucubration de M. de *Kouranskoy*?

Je vous conjure de vous servir de toute votre éloquence pour lui dire que, s'il arrive malheur à *Luc*, il n'en résultera pas malheur à la France; que le Brandebourg restera toujours un électorat; qu'il est bon qu'il n'y ait point d'électeur assez puissant pour se passer de la protection du roi; que tous les princes de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grisagna*. Nota bene que si *Luc* était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

Mademoiselle *Vadé* se recommande à *Robin-mouton*.

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à *Paliffot*. Où est donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la personne à qui je me suis adressé, ou de mettre tout ce qui vous plaira?

Mais revenons à l'Ecoffaise. Qui sont donc les mal-intentionnés qui prétendent que ce n'est pas

— une traduction, et qui veulent la mettre sous mon
1760. nom pour la faire tomber ? Ah, les méchantes gens !

Il y a encore des mal-vivans qui prétendent que je ne suis pas chez moi de mon bon gré, qui l'impriment, qui veulent le faire croire ; fi, que cela est vilain ! Il faut bien dire, bien soutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez à Paris, mais que j'aime mille fois mieux rire où je suis ; il faut qu'ils sachent que je suis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme assez plate contre *Fréron*. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami *Palissot*. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute, mon divin ange, que le commentateur de *M. Alétof* s'est trompé dans ses notes. Il faut mettre le 14 au lieu du 10, jour de l'anniversaire d'*Henri IV*.

Madame Scaliger n'aurait pas fait cette faute. Je lui présente mes tendres respects, et me réjouis de sa fanté ; et je vous aime encore plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le nom de *Frélon* ? est-ce la faute de *Hume* s'il y a un cuistre dans Paris qui porte un nom lequel a un rapport éloigné au mot de *frélon* ? de plus, songeons que, s'il est bon de rire, il est meilleur de rire aux dépens des méchans. Mais ce petit hypocrite de *Joli de Fleuri*, ce petit ballon noir, gonflé de vapeurs puantes, aura son tour, si DIEU n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette grosse masse de chair fraîche, nommée le landgrave de Hesse, est en prison à Stade ?

J'entends murmurer la prise de Marbourg. On
ne saura que demain si la chose est vraie. 1760.

L'oncle et la nièce baissent le bout de vos ailes.

L E T T R E C L.

A M. T H I R I O T.

A Tournay, le 7 de juillet.

Vous m'avez comblé de joie, mon ancien ami, par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. d'Alembert se fasse prussien si aisément. Le Salomon du Nord doit être un peu embarrassé après la perte de ses vingt mille hommes à Landshut, ayant sous son nez quatre-vingts mille autrichiens, et cent mille russes à son cu, lesquels russes sont de rudes potsdamites.

Je ne fais si je me trompe, mais j'ai une grande idée de l'année 1760. On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stadé le landgrave de Hesse; je n'en suis pas surpris : il y a trois ans qu'il était prisonnier, et, en dernier lieu, il l'était encore dans ses Etats.

On dit que le duc de Broglie,

Sage en projets, et vif dans les combats,

a pris Marbourg et son château, avec douze cents hommes.

Le Salomon du Nord m'écrit toujours ; il me mande que, le 19 de juin, il a voulu donner bataille à M. de Daun, qu'il n'a pu en venir à bout; mais que ce qui

— 1760. est différé n'est pas perdu. Il aime toujours à écrire en prose et en vers, dans quelque situation qu'il se trouve; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât, par la moindre galanterie, l'indigne traitement fait à ma nièce dans Francfort. Tant pis pour lui, n'en parlons plus.

Je vous ai mandé ce que je pensais d'un voyage en Russie. J'aime fort le Russe à Paris, mais je n'aime point que le premier baron chrétien soit russe. Songez que ces russes ne sont chrétiens que depuis six cents ans ou environ, et qu'il y avait déjà plusieurs siècles que les *M**** étaient baptisés. Je ne veux ni premier baron chrétien à Archangel, ni premier philosophe en Brandebourg.

Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, me paraît furieusement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle se répandit qu'il était aux galères, et il est assez aveugle pour ne pas voir que c'est une nouvelle toute simple.

Ramponeau n'est point si plaisant que le Pauvre diable; mais *Ramponeau* peut tenir son coin dans le recueil, quand ce ne serait qu'en faveur de la cabaretière *Raab*, aïeule de qui vous savez.

Dites à l'abbé *Trublet* qu'il faut qu'il se réconcilie avec les vers, comme *Pompignan* le prêtre avec l'esprit.

Dites à *Protagoras* qu'il se trompe grossièrement, pour la première fois de sa vie, s'il pense que M. le duc de *Choiseul* protège les *Poliffots* et les *Frélons*, au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il estime. Il les a protégés en grand seigneur, tel qu'il est; il leur a donné du pain; mais il est si loin de prendre leur parti, qu'il trouvera fort bon qu'on les

assomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti, que d'aller fourrer, mal à propos, la fille de M. le duc de *Luxembourg* dans des querelles de comédie. 1766.

Je savais déjà que *Robin-mouton* devait retourner à sa bergerie. Je ne fais si l'abbé *Morellet* ne restera pas encore quelques jours dans son château : c'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien, conjointement avec *Protagoras*, m'envoyer une liste des ennemis et de leurs ridicules ; cela sera un peu long, mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits ; je voudrais jusqu'aux noms de baptême, si cela se pouvait : les noms de saints font toujours un très-bon effet envers. Je ne fais si l'abbé *Trublet* est de cet avis.

Nous avons ici une espèce de plaisant qui serait très-capable de faire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raison dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaisant fera-t-il un poème gai et amusant, sur un sujet qui ne le paraît guère. La *Dunciade* de *Pope* me paraît un sujet manqué.

Il est important encore de savoir le nom du libraire qui imprime le *Journal de Trévoux*, le *Journal chrétien*, ou tels autres rogatons ; si ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon ; car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poème, sans quoi, point de salut. En un mot, mon plaisant veut rire et faire rire, et mon plaisant a raison, car on commence à se lasser des injures sérieuses ; mais gardez le secret à mon plaisant. *Interim j am with all my heart yr. V.*

1760.

L E T T R E C L I

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de juillet.

MON divin ange, je crois que la plaisanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amusera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuye.

Il me vient une idée que vous avez sans doute. Il faut, en dépit des dévots, mettre *Diderot* de l'académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de *Choiseul*, madame de *Pompadour* ne s'opposeront pas à son élection; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de *Palissot*! Entreprenez cette affaire, et réussissez; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile; et, si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

N. B. Dans l'Ecoffaïse, page 25, quand le chevalier *Monrose* sort, et qu'avant de finir la scène troisième il demande, à part, à *Fabrice*, si milord *Falbrige* est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond, *il y vient quelquefois*; il doit répondre, *il y venait avant son voyage d'Espagne*.

Cette petite particularité est nécessaire, 1°. pour faire voir que *Monrose* ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là; 2°. qu'il a besoin de *Falbrige*;

3°. pour prévenir les esprits sur la mort de ce *Falbrige*; 4°. pour fonder la demeure de *Lindane* près d'un café où ce *Falbrige* vient quelquefois. 1760.

C'est un rien; mais rien, c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair fraîche du landgrave ne se confirme pas; cependant je ne parierais pas contre.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire. Par-la-fang-bleu, je ne croyais pas être si plaisant que je suis.

LET TRE CLII.

A U P E R E M E N O U , jésuite.

Du 11 de juillet.

EN vous remerciant du Discours royal et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi, *ad multos annos*.

Envoyez surtout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que, parmi ces chrétiens, on se mange le blanc des yeux pour la grâce efficace et versatile, pour *Pâquier-Quesnel* et *Molina*, pour des billets de confession. Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises qui sont le fléau de la société; elles ne sont certainement bonnes ni pour ce monde ni pour l'autre.

1760. *Berthier* est un fou et un opiniâtre, qui parle à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami *Candide*, avouez qu'il vous a fait rire, et moi aussi. Et vous qui parlez, vous seriez le révérend père colonel dans l'occasion; et je suis sûr que vous vous en tireriez très-bien, et que vous auriez très-bon air à la tête de deux mille hommes.

Je suis très-fâché que votre palais de Nancy soit si loin de mes châteaux, car je serais fort aise de vous voir; nous avons, l'un et l'autre, d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de disputer.

Une dévote, en colère, disait à sa voisine: Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit l'autre; un bon chapon, répondit la dévote: eh bien, mangeons-le ensemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait user. Vous êtes tous de grands fous, molinistes, jansénistes, encyclopédistes. Il n'y a que mon cher *Menou* de sage; il est à son aise, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant; mais, étant plus libre que vous, je suis plus heureux. Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces mots: *Mets de l'argent dans ta poche, et moque-toi du reste*. Cela n'est pas tragique, mais cela est fort sensé. Bonsoir. Ce monde-ci est une grande table où les gens d'esprit sont bonne chère; les miettes sont pour les fots, et, certainement, vous êtes homme d'esprit. Je voudrais que vous m'aimassiez, car je vous aime.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de juillet.

MON divin ange, mettez *Diderot* de l'académie ; c'est le plus beau coup qu'on puisse faire dans la partie que la raison joue contre le fanatisme et la sottise. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embrasserai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir signalé mon zèle en faveur de la bonne cause. J'ai les passions vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à *Socrate*, et des soufflets à *Anitus*.

Il me semble que *Diderot* doit compter sur la pluralité des suffrages ; et si, après son élection, les *Anitus* et les *Mélitus* font quelques démarches contre lui auprès du roi, il sera très-aisé à *Socrate* de détruire leurs batteries, en désavouant ce qu'on lui impute, et en protestant qu'il est aussi bon chrétien que moi.

M. le duc de *Choiseul* dit que vous ne l'aimez plus ; vous l'avez donc bien grondé. Imposez-lui pour pénitence de faire entrer *Diderot* à l'académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même, et introduire *Diderot* ; ce serait *Périclès* qui mènerait *Socrate*.

Il me reste encore un Russe : je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choses honnêtes, tandis qu'on imprime des *Fréronades* et des *Pompignades* ?

— 1760. Voulez-vous avoir la bonté de donner l'incluse à l'ambassadeur de Francfort. Il est ambassadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans ses négociations, mais ce ne sera pas dans celle de faire recevoir *Diderot* chez les quarante.

L E T T R E C L I V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

14 de juillet.

SI vous aviez voulu, Madame, avoir le Pauvre diable, le Ruffe à Paris, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez, du moins, accusé la réception de mes paquets. Vous ne m'avez point répondu, et vous vous plaignez. J'ai mandé à votre ami que vous êtes assez comme les personnes de votre sexe qui font des agaceries, et qui plantent là les gens après les avoir subjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles; elle est plus furieuse que vous ne pensez. *Le Franc de Pompignan* (page 9) a voulu succéder à M. le président *Hénault* dans la charge de surintendant de la reine, et être encore sous-précepteur ou précepteur des enfans de France, ou mettre l'évêque son frère dans ce poste. Ce *Moïse* et cet *Aaron*, pour se rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau discours à l'académie, qui leur a valu les sifflets de tout Paris. Leur

projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accusaient d'être philosophes, de me faire exclure de l'académie, de faire élire à ma place l'évêque du Puy, et de purifier ainsi le sanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parce que, Dieu merci, je ris de tout. Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de bonnes et beaucoup de mauvaises.

Pendant ce temps-là est arrivé le scandale de la comédie des Philosophes. Madame de R*** a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureuse démarche a empoisonné ses derniers jours. On m'a mandé que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le-moi, et je vous donnerai l'absolution.

Si vous voulez vous amuser, lisez le Pauvre diable et le Russe à Paris. J'imagine que le Russe vous plaira davantage, parce qu'il est sur un ton plus noble.

Vous lisez les ordures de *Fréron*; c'est une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve aussi que vous ne haïssez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres sont peu aimables, et vous avez raison. Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres; voilà le mérite du président *Hénault*. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin.

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amuser : il faut venir chez moi, Madame. On y joue des pièces nouvelles, on y rit des sottises de Paris, et *Tronchin* guérit les gens quand on a trop

— 1760. mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de venir sur les bords de mon lac ; vous n'êtes pas encore assez philosophe, assez détachée, assez détrompée : cependant vous avez un grand courage, puisque vous supportez votre état ; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de supporter les gens et les choses qui vous ennuiant.

Je vous plains, je vous aime, je vous respecte ; et je me moque de l'univers à qui *Pompignan* parle.

L E T T R E C L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

MON cher ange, ce pauvre *Carré* se recommande à vos bontés. *Fréron* s'oppose à la représentation de sa pièce, sous prétexte qu'on l'a, dit-il, appelé quelquefois *Frélon*. Quelle chicane ! Ne sera-t-il permis qu'à l'illustre *Palissot* de jouer d'honnêtes gens ?

Jérôme Carré croit que, si sa requête à messieurs les Parisiens paraissait quelques jours avant l'Ecof-faise, messieurs les Parisiens seraient bien disposés en sa faveur.

Je reçois votre lettre du 9 ; je suis dans mon lit, entouré de cent paquets. On me presse pour le czar *Pierre I* : les philosophes me font enrager. Ils ne savent ce qu'ils font, ils sont défunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes ; elles entendraient mieux raison.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager sur l'Ecoffaife. Où est donc la difficulté de diviser en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloison, qui avance de quatre ou cinq pieds? L'avant-scène est alors supposée tantôt le café, tantôt la chambre de *Lindane*; c'est ainsi qu'on en use dans tous les théâtres de l'Europe qui sont bien entendus. Le fond du théâtre représente plusieurs appartemens; les acteurs sortent des uns et des autres, selon que le besoin l'exige: il n'y a à cela nulle difficulté.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que *Lindane* ennuye le public de la manière dont elle a fait connaissance avec *Murrai*? Ce *Murrai* venait au café; ce coquin de *Frélon*, qui y vient aussi, y a bien vu *Lindane*; pourquoi milord *Murrai* ne l'aurait-il pas vue? Ce sont ces petites misères, qu'on appelle en France bienséances, qui font languir la plupart de nos comédies. Voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie, ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beaucoup d'intérêt, beaucoup d'allée et de venue, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il est très-plaisant de jouer l'Ecoffaife; mais il faut absolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la requête de ce pauvre *Carré*, traducteur de *Hume*. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

1769.

L E T T R E C L V I.

A M. SENAC DE MEILHAN.

16 de juillet.

Vous m'écrivez , Monsieur , comme l'Eglise ordonne qu'on fasse ses pâques , à tout le moins une fois l'an. Je voudrais que vous eussiez un peu plus de ferveur ; mais aussi , quand vous vous y mettez , vous êtes charmant.

Je suis très-fâché que *** se soit déclaré l'ennemi des philosophes , il ne faut pas se moquer des gens qu'on persécute ; passe pour les gens heureux et insolens , c'est un grand soulagement de rire à leurs dépens.

On dit que *le Franc de Pompignan* est heureux , qu'il est gros et gras , qu'il est très-riche , qu'il a une belle femme ; mais il a été fort insolent en parlant à ses confrères , et cela n'est pas bien. Je ne peux m'empêcher de savoir bon gré au cousin *Vadé* , et à *M. Alétof* , et même encore à un certain frère de la doctrine chrétienne , d'avoir rabattu l'orgueil de ce président de Querci. Ce n'est pas le tout d'avoir fait la Prière du déiste , il faut encore être modeste. Fi , que cela est vilain de se faire le délateur de ses confrères ! Son frère l'évêque devait lui refuser l'absolution.

Moquez-vous de tous ces gens-là , et surtout de ceux qui vous ennuiant. Faites mes complimens , je vous en prie , à monsieur votre père , et à monsieur votre frère que j'ai vu dans un pays où
certainement

certainement je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, 1760. vous serez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maison mieux que nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'est pas avec la lyre d'*Amphion*; son secret est perdu. Je me suis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parce qu'un auteur aime toujours ses ouvrages; mais il me paraîtra bien plus agréable, si jamais vous me faites l'honneur d'y venir.

J'admire l'impudence des ennemis de la philosophie, qui prétendent qu'il ne m'est pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi assurément d'y être, et d'y souper avec MM. *Favart*, *Poinfinet* et *Colardeau*; mais je suis trop vieux, j'aime le repos, la campagne, la charrue et le semoir.

L E T T R E C L V I I.

A M. H E L V E T I U S.

* Au château de Tournay, 16 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philosophe, votre paquet de Voré, avec le même plaisir que ressentent les premiers fidèles, quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confesseurs et martyrs. Je suis toujours inconsolable que vous n'ayez pas imité le président de *Montesquieu*, qui se donna bien de garde de faire

Corresp. générale.

Tome V. X

— 1760. imprimer son ouvrage en France, et qui se réserva toujours le droit de le désavouer, en cas que les monstres de la bigoterie se soulevassent contre lui.

Je suis d'ailleurs convaincu qu'en y corrigeant une trentaine de pages, on aurait émouffé les glaives du fanatisme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu plusieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on en ferait une seconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon sens.

Il faudrait que vous donnassiez la permission d'éclaircir certaines choses, et d'en supprimer d'autres. *Me Joli de Fleuri* n'aurait rien à répliquer si on lui coupait les deux mains, et si on lui faisait voir que ce sont ces deux mains qui ont procuré aux hommes les idées de tous les arts; puisque, sans les deux mains, aucun art n'eût pu être exercé. La main droite de *Me Joli de Fleuri* a écrit un réquisitoire qui pèche contre le sens commun, d'un bout à l'autre. Vous avez donné malheureusement prétexte à tous les ennemis de la philosophie, mais il faut partir d'où l'on est.

A votre place, je ne balancerais pas à vendre tout ce que j'ai en France; il y a de très-belles terres dans mon voisinage, et vous pourriez y cultiver en paix les arts que vous aimez.

Il est bien plaisant, ou plutôt bien impertinent et bien odieux, qu'on persécute, dans les Gaules, ceux qui n'ont pas dit la centième partie de ce qu'ont dit à Rome les *Lucrece*, les *Cicéron*, les *Pline*, et tant d'autres grands-hommes.

Je vous prie instamment de m'envoyer tout votre

poëme ; je vous en dirai mon avis , si vous le voulez , avec la sincérité d'un homme qui aime la vérité , 1760.
les vers et votre gloire.

C'est une chose fort triste que le succès de la pièce des *Philosophes*. Cette prétendue comédie est , en général , bien écrite , c'est son seul mérite ; mais ce mérite est grand dans le temps où nous sommes. Les oppositions qu'on a voulu faire aux représentations , n'ont fait qu'irriter la curiosité maligne du public ; il fallait rester tranquille , et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois ; elle serait tombée dans le néant de l'oubli , qui engloutit tout ce qui n'est que bien écrit , et qui manque de ce sel sans lequel rien ne dure ; mais les philosophes ne savent pas se conduire : *Magis magnos clericos , non sunt magis magnos sapientes.*

M. Palissot m'a envoyé sa pièce reliée en maroquin , et m'a comblé d'éloges injustes qui ne sont bons qu'à semer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérité je croyais faire des vers aussi bien que MM. d'Alembert , Diderot et Buffon , que je croyais même savoir l'histoire aussi bien que M. d'Aubenton ; mais que , dans tout le reste , je me croyais très-inférieur à tous ces messieurs et à vous. Je lui ai conseillé d'avouer qu'il avait eu tort d'insulter très-mal à propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne suivra pas mon conseil , et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer le Pauvre diable , le Russe à Paris , et l'Épître d'un frère de la doctrine chrétienne ; ce sont des ouvrages très-édifiants ; je crois que M. Saurin peut vous les faire tenir. On

— m'a dit que, dans le Ruffe à Paris, il y a une note
 1760. importante qui vous regarde. Les auteurs de tous
 ces ouvrages ne paraissent pas trop craindre les
 persécuteurs fanatiques; il faut savoir oser; la phi-
 losophie mérite bien qu'on ait du courage: il serait
 honteux qu'un philosophe n'en eût point, quand les
 enfans de nos manœuvres vont à la mort pour
 quatre sous par jour. Nous n'avons que deux jours à
 vivre, ce n'est pas la peine de les passer à ramper
 sous des coquins méprisables. Adieu, mon cher phi-
 losophe; ne comptez pour votre prochain que les
 gens qui pensent, et regardons le reste des hommes
 comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent
 nos forêts. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C L V I I I .

A M. L I N A N T.

18 de juillet.

IL y a long-temps, Monsieur, que je vous dois
 une réponse. Je me suis fort intéressé à mademoiselle
Martin; mais il y a tant de gens à la foire qui s'ap-
 pellent *Martin*, et j'ai reçu tant d'âneries de votre
 bonne ville de Paris, qu'il faut que vous me par-
 donniez de ne vous avoir pas répondu plutôt.

On m'a envoyé les vers du Ruffe. Ils ne m'ont
 point paru mauvais pour un homme natif d'Ar-
 changel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas
 encore assez Paris. Il n'a pas dit la centième partie

de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs, je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles : il appelle M. l'abbé *Trublet* diacre, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les moindres. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là, mais il faut être poli avec les étrangers.

On dit que M^e *Joli de Fleuri*, avocat général portant la parole, fera un beau réquisitoire contre les Russes, attendu que M. *Alétof* est mort dans le sein de l'Eglise grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parce qu'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille, de ma part, qu'il deviendra un homme très-aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère (*), pour qui j'ai le plus respectueux et le plus tendre attachement. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, de tout mon cœur, &c.

(*) Madame de la Lîve d'Epinal.

1760.

L E T T R E C L I X.

A M, T H I R I O T.

Le 18 de juillet.

N O T R E cher correspondant, notre ancien ami est prié de vouloir bien faire parvenir au sieur *Corbie* la lettre ci-jointe de *Gabriel Cramer*. Il paraît qu'il est de l'avantage des *Cramer* et des *Corbie* de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur sera utile, au lieu d'en faire deux, et de s'exposer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. *le Franc de Pompignan*, mon amour propre trouverait son compte à voir deux libraires disputer à qui sera la plus belle édition de mes sottises en vers et en prose; mais je ne veux pas hasarder de leur faire tort, pour jouir du vain plaisir de me voir orné de vignettes et de *culs de lampe*, avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez, mon cher ami, concilier *Cramer* et *Corbie*: il est bon de mettre la paix entre les libraires, puisqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

Il ne vient de Paris que des bêtises. *Le Franc de Pompignan* et *Fréron* se sont imaginés que je suis l'auteur des *Si* et des *Pourquoi*; et vous savez qu'ils se trompent. On s'imagine encore que l'auteur de la *Henriade* ne peut pas revenir voir *Henri IV* sur le Pont-neuf, et rien n'est plus faux; mais il préfère

ses terres au Pont-neuf et à tous les ouvrages du Pont-neuf, dont Paris est inondé. 1760.

Ayez la charité de dire à *Protagoras* ce qui suit :

Protagoras fait ou laisse imprimer, dans le Journal encyclopédique, des fragmens de l'épître du roi de Prusse à *Protagoras*; et il dit, dans sa lettre aux auteurs du Journal, qu'il n'a jamais donné de copie de cette épître du *Salomon* du Nord. Cependant *Protagoras* avait envoyé copie des vers du *Salomon* du Nord à *Hippofila Bourgelat* à Lyon. Il est très-bon que les vers du *Salomon* du Nord soient connus, et qu'on voye combien un roi éclairé protège les sciences, quand M^e *Joli de Fleuri* les persécute avec autant de fureur que de mauvaise foi. Le roi de Prusse, qui m'a envoyé cette épître, ne manquera pas de croire que c'est moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtant lue à personne; je ne vous en ai pas même envoyé un seul vers, à vous le grand confident; je suis innocent; mais je veux bien me faire anathème pour *Protagoras*, pourvu que la bonne cause y gagne.

Je souhaite que *Jean-Jacques Rousseau* obtienne de madame de *Luxembourg* la grâce de l'abbé *Morellet*; mais on est persuadé que l'envoi de cette malheureuse *Vision* a avancé les jours de madame la princesse de *R****, en lui apprenant son danger que ses amis lui cachaient. Cette cruelle affaire est venue après celle de *Marmontel*. On veut bien que, nous autres barbouilleurs de papier, nous nous donnions mutuellement cent ridicules, parce que c'est l'état du métier; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les seigneurs de la cour

— 1760. qui n'y ont que faire. La cour ne se soucie pas plus de *Fréron* et de *Palissot*, que des chiens qui aboient dans la rue, ou de nous qui aboyons avec ces chiens. Tout cela est parfaitement égal aux yeux du roi, qui est, je crois, beaucoup plus occupé de ces chiens d'Anglais qui nous défolent, que des écrivains en prose et en vers de son royaume. Je voudrais que nous eussions cent vaisseaux de ligne, dussions-nous nous passer des *Fréron* et des *Pompignan*.

Vous vouliez la réponse à *Charles Palissot*, la voici. Vous la montrerez sans doute à *Protagoras* qui en fera édifié; il verra que je me fais tout à tous pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*Inf...*, tous les huit jours, par des écrits raisonnés; mais on peut aller *per domos* semer le bon grain.

Je suis encore tout stupéfait qu'on puisse m'attribuer les *Quand*, les *Vadé*, les *Alétof*, &c. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ses moissons, on aille songer à ces misères?

Interim ride, vale, et quondam veni.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 de juillet.

CARISSIMO Signore, ella riceverà il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato à un valente mercatante di Ginevra. O Dio! rendè mi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri inglesi al mio senatore.

Oui, la nature a raison quand elle dit que *Carlo Goldoni* l'a peinte; j'ai été cette fois-ci le secrétaire de la nature. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit secrétaire, s'il daigne mettre son nom quelque part. Il peut me compter au rang de ses plus passionnés partisans. Je serai très-honoré d'obtenir une petite place dans son catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre, à cause des grandes chaleurs. Nous jouerons, comme *Theſpis*, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia obediante*; elle m'enchanté. Je veux la traduire; je ne jouerai pas mal *il Pantalone*.

Plus j'avance en âge, et plus je suis convaincu qu'il ne faut que s'amuser. Et quel plus bel amusement que celui des *Sophocle* et des *Ménandre*!

Je me flatte que le cygne de Padoue, l'aimable *Algarotti* est avec vous. DIEU vous rende heureux l'un et l'autre, autant que vous méritez de l'être. On s'égorge en Allemagne, on s'ennuie à Versailles, on ne s'occupe à Londres que des fonds publics;

— et, grâce à vous, Monsieur, on se divertit à Bologna
1766. la grassa.

Il n'y a de sages que ceux qui se réjouissent; mais
se réjouir avec esprit, questo è divino.

J wish you Good health, loung life. Vous devez
avoir tout le reste par vous-même. Your most
humble obedient servant, le fuisse V.

L E T T R E C L X I.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 22 de juillet.

M O N cher correspondant, *quid nuper evenit?*
J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de
Villemorien, il y a environ huit jours; et M. de
Villemorien m'écrivit qu'il ne peut plus servir à la
correspondance; et il me signifie cet arrêt sans me
parler du paquet; et comme je ne me souviens plus
de la date, je ne fais s'il m'écrivit avant ou après
l'avoir reçu; et cela me fait de la peine; et c'est à
vous à savoir si vous avez mon paquet, et à le
demander si vous ne l'avez pas, et à me dire d'où
vient ce changement extrême; et vous noterez que,
dans ce paquet, était entre autres ma lettre au *Palissot*,
laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes
du Russe à Paris en disent plus que cette lettre; et
vous noterez encore qu'il y avait, dans mon paquet,
un billet pour *Protagoras*.

On me mande de tous côtés que *le Franc* est

très-mal auprès de l'académie et du public, qu'on rit avec *Vadé*, qu'on bénit le Ruffe, que le sermon sur la vanité plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu soit béni, et qu'il ait la bonne cause en aide ! Si on n'avait pas fait cette justice de *le Franc*, tout récipiendaire à l'académie se serait fait un mérite de déchirer les fages dans sa harangue. Je compte que M. *Alétof* a rendu service aux honnêtes gens. 1760.

On dit qu'on imprime un petit recueil de toutes ces facéties. Hélas, sans le malheureux passage du prophète, sur madame la princesse de R***, on n'aurait entendu que des éclats de rire de Versailles à Paris.

Est-il vrai qu'on va joter l'Ecoffaïse ? Que dira *Fréron* ? Ce pauvre cher homme prétend, comme vous savez, qu'il a passé pour être aux galères, mais que c'était un faux bruit. Eh, mon ami ! que ce bruit soit vrai ou faux, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec l'Ecoffaïse ?

L E T T R E C L X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 25 de juillet.

MON cher ange saura d'abord que toute ma joie est finie. Nous sommes plus battus dans l'Inde qu'à Minden. Je tremble que Pondichéri ne soit flambé. Il y a trois ans que je crie : Pondichéri, Pondichéri ! Ah, quelle sottise de se brouiller avec les Anglais

— 1760. pour un *ut et annapolis*, sans avoir cent vaisseaux ! Mon Dieu, qu'on a été bête ! Mais est-il vrai qu'on a un peu pendu vingt jésuites à Lisbonne ? C'est quelque chose, mais cela ne rend point Pondichéri.

Pour me consoler, il faut que je vous parle d'un petit garçon de douze ans, il s'appelle *Buffi* ; il est fils d'une comédienne, il a de grands yeux noirs, joue joliment *Cliflore*, chante, a une jolie voix, est fait à peindre, est doux, poli et bien élevé, et réduit, je crois, à l'aumône. *Corbie* n'a-t-il pas l'opéra comique ? *Corbie* n'est-il pas votre protégé ? ne pourrai-je pas lui envoyer ce petit garçon ? il ferait une bonne emplette : daignerez-vous lui en parler ?

Est-il vrai que vous vous êtes opposé à la réception de la petite *Duranci* ? pourquoi ? Il me semble qu'on en peut faire une très-jolie laidron de foubrette.

Puisque je vous parle d'acteurs, je peux bien vous parler de pièce. Jouera-t-on l'Ecoffaïse ? ne sera-ce point un crime de mettre *Frélon* sur le théâtre, après qu'il a été permis d'y jouer *Diderot* par son nom ?

Je ne fais plus que devenir ; je suis entre Socrate, l'Ecoffaïse, Médime, Tancrede et le Droit du seigneur. Vous avez réglé l'ordre du service, tous les plats sont prêts ; mais on ne peut mettre en vers Socrate, à cause de la multiplicité des acteurs.

Un petit mot de l'abbé *Morellet*. Ne le protégez-vous pas ? ne parlez-vous pas pour lui à M. le duc de *Choiseul* ? madame la duchesse de *Luxembourg* ne s'est-elle pas jointe à vous ? Et *Diderot*, pourquoi ne pas faire une bonne brigade pour le mettre de

l'académie? Quand il n'aurait pour lui que quelques voix, ce serait toujours une espérance pour la première occasion, ce serait un préliminaire; il n'aurait qu'à prévenir le public qu'il ne veut pas entrer cette fois, mais faire voir seulement qu'il est digne d'entrer. Eh, qui fait s'il n'entrera pas tout d'un coup! s'il ne fléchira pas les dévots dans ses visites! si madame de *Pompadour* ne se fera pas un mérite de le protéger! si M. le duc de *Choiseul* ne se joindra pas à elle! 1760.

Mon divin'ange, jouez ce tour à la superstition; rendez ce service à la raison; mettez *Diderot* de l'académie; il n'y a que *Spinoza* que je puisse lui préférer.

Mille tendres respects aux anges.

LETTRE CLXIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 de juillet.

IL n'y a que les anciens amis de bons : vous êtes un correspondant charmant.

Je n'entends pas l'énigme de M. de *Villemorien*. M. le *Normand* me fait écrire qu'il est à mon service, et je profite de ses bontés. Il faut que les frères s'aident et soient aidés; il faut qu'ils s'entendent.

J'ai été joyeusement édifié de la pantalonnade hardie de *Saint-Foix*, qui veut dire tout ce qui lui plaira, et qu'on lui demande pardon. Voilà un

— 1760. brave homme : nous avons besoin d'un tel grenadier dans notre armée. Envoyez-moi, je vous prie, la sentence du lieutenant criminel.

J'attends avec impatience mon *Mose's legation*. C'est dommage, à la vérité, de passer une partie de sa vie à détruire de vieux châteaux enchantés. Il vaudrait mieux établir des vérités que d'examiner des mensonges ; mais où sont les vérités ?

L'abbé *Mords-les* est donc toujours dans son château qui n'est point enchanté ? Je suis affligé qu'il ait gâté notre tarte pour un œuf.

On disait qu'on avait pendu vingt-deux jésuites, et cela n'est pas vrai. On dit qu'un corps de nos troupes a été frotté, j'ai bien peur que cela ne soit trop vrai. On dit *Daun* battu, j'ai encore peur. On dit Pondichéri pris, et je tremble. Que faire à tout cela ? cultiver ses terres. J'ai défriché un quart de lieue carrée ; je suis digne des bontés de M. de *Turbilly*.

L E T T R E C L X I V.

A M. D U C L O S.

J E dois vous dire, Monsieur, combien je suis touché des sentimens que vous m'avez témoignés dans votre lettre. J'ai jugé que vous souffrez comme moi des outrages faits à la littérature et à la philosophie, en plein théâtre et en pleine académie. Je crois que la plus noble vengeance qu'on pût prendre de ces ennemis des mœurs et de la raison, serait

d'admettre dans l'académie M. *Diderot* ; peut-être la chose n'est-elle pas aussi difficile qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Je suis persuadé que, si vous en parliez à madame de *Pompadour*, elle se ferait honneur de protéger un homme de mérite persécuté : il pourrait désarmer les dévots dans ses visites, et encourager les sages. Je m'intéresse à l'académie comme si j'avais l'honneur d'assister à toutes ses séances. Il me paraît que nous avons besoin d'un homme tel que M. *Diderot*, et que, dans sa situation, il a besoin d'être membre de notre compagnie. Le pis aller serait d'avoir au moins plusieurs voix pour lui, et d'être comme désigné pour la première place vacante. Cette démarche serait honorable pour les lettres ; elle ferait voir que l'académie ne juge point d'après de vaines satires et de fausses allégations. Enfin, vous pouvez prendre, avec M. *Diderot* et vos amis, les mesures qui vous paraîtront convenables. Si vous approuvez mon ouverture, et si on a besoin d'une voix, je ferai volontiers le voyage ; après quoi je retournerai à ma charrue et à mes moutons.

Je vous supplie de me dire ce que vous en pensez, et de compter sur l'estime sincère et l'inviolable attachement de votre, &c.

1760.

1760.

L E T T R E C L X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'août.

M O N archange , que votre volonté soit faite sur le théâtre comme ailleurs. Je vois que votre règne est advenu , et que les méchans ont été confondus ;

Et , pour vous souhaiter tous les plaisirs ensemble ,
Soit à jamais hué quiconque leur ressemble.

Si j'avais pu prévoir ce petit succès , si , en barbouillant l'Ecoffaise en moins de huit jours , j'avais imaginé qu'on dût me l'attribuer , et qu'elle pût être jouée , je l'aurais travaillée avec plus de soin , et j'aurais mieux cousu le cher *Fréron* à l'intrigue. Enfin , je prends le succès en patience : j'oserais seulement désirer que madame *Alton* parût à la fin du premier acte ; on s'y attendait. Je vous supplie de lui faire rendre son droit.

Madame *Scaliger* va-t-elle aux spectacles ? a-t-elle vu la pièce de M. *Hume* ?

N'avez-vous pas grondé M. le duc de *Choiseul* de ce que la Chevalerie traîne dans les rues , et de ce que l'abbé *Mords-les* est encore sédentaire ?

Il ne me paraît pas douteux à présent qu'il ne faille donner à Tancrède le pas sur Médime. On m'écrit que plusieurs fureteurs en ont des copies dans Paris ; les commis des affaires étrangères , n'ayant rien à faire , l'auront copiée. Il faut , je crois , se presser. Je ne crois pas qu'il y ait un libraire au monde , capable de donner sept louis à un inconnu ; en tout cas , si

Prault

Prault trouve grâce devant vos yeux , qu'il imprime Tancrède après qu'il aura été applaudi ou sifflé. Vous êtes le maître de Tancrède et de moi , comme de raison. 1760.

J'ignore encore , *en vous faisant ces lignes* , si j'aurai le temps de vous envoyer , par ce courier , les additions , retranchemens , corrections , que j'ai faits à la Chevalerie ; si ce n'est pas pour cette poste , ce sera pour la prochaine.

Savez-vous bien à quoi je m'occupe à présent ? à bâtir une église à Ferney ; je la dédierai aux anges. Envoyez - moi votre portrait et celui de madame *Scaliger* , je les mettrai sur mon maître-autel. Je veux qu'on sache que je bâtis une église , je veux que monsieur de *Limoges* le dise dans son discours à l'académie , je veux qu'il me rende la justice que le *Franc de Pompiignan* m'a refusée. J'avoue que je ressemble fort aux dévots qui font de bonnes œuvres , et qui conservent leurs infames passions. Il entre un peu de haine contre *Luc* dans ma politique. Je vous avoue que , dans le fond du cœur , je pourrais bien penser comme vous ; et , entre nous , il n'y a jamais eu rien de si ridicule que l'entreprise de notre guerre , si ce n'est la manière dont nous l'avons faite *sur la terre et sur l'onde*. Mais il faut partir d'où l'on est , et être le très-humble et très-obéissant serviteur des événemens. Il arrive toujours quelque chose à quoi on ne s'attend point , et qui décide de la conduite des hommes. Il faudrait être bien hardi à présent pour avoir un système. Je me crois aujourd'hui le meilleur politique que vous ayez en France ; car j'ai su me rendre très-heureux , et me moquer de tout. Il n'y a pas jusqu'au parlement de Dijon à qui je n'aye résisté en face ; et je l'ai

Corresp. générale.

Tome V.

Y

— fait défisher de ses prétentions, comme verrez par
 1760. ma réponse ci-jointe à M. de *Chauvelin*. Mon cher
 ange, je vous le répète, il ne me manque que de
 vous embrasser ; mais cela me manque horriblement.

L E T T R E C L X V I.

A U M E M E.

6 d'augulle.

C'EST pour vous dire, ô ange gardien, que la Chevalerie est lue à l'armée, tous les soirs, quand on n'a rien à faire ; c'est pour vous dire qu'il y en a trente copies à Versailles et à Paris, et que je prétends que M. le duc de *Choiseul* répare, par ses bontés, le tort qu'il m'a fait.

Il n'y a donc pas à balancer, il n'y a donc pas de temps à perdre ; il faut donc jouer, il faut donc hasarder les sifflets, sans tarder une minute. Par tous les saints, la fin de Tancrède est une claironade terrible. Imaginez donc cette *Melpomène* désespérée, tendre, furieuse, mourante, se jetant sur son ami, se relevant en envoyant son père au diable, lui demandant pardon, expirante dans les convulsions de l'amour et de la fureur ; je le dis, ce sera une claironade triomphante.

Vous avez dû recevoir mon gros paquet par M. de *Chauvelin*.

Au reste, je désapprouve fort les tribunaux normands.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Mon divin ange , il ne faudrait pas jouer l'Ecof-
faise trois fois la semaine ; c'est bien assez de siffler, 1760.
deux fois en sept jours , l'ami *Fréron*.

Je pris le premier dimanche du mois pour le second,
dans mon dernier paquet, je datai 10 ; j'en demande
pardon à la chronologie.

Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait de l'abbé
Morellet.

Mille tendres respects aux anges.

L E T T R E C L X V I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 d'août.

SI la guerre contre les Anglais nous désespère,
Madame, celle des rats et des grenouilles est fort
amusante. J'aime à voir les impertinens bernés, et
les méchans confondus. Il est assez plaisant d'envoyer,
du pied des Alpes à Paris, des fusées volantes qui
crèvent sur la tête des fots. Il est vrai qu'on n'a pas
visé précisément aux plus absurdes et aux plus révol-
tans ; mais, patience, chacun aura son tour, et il
se trouvera quelque bonne ame qui vengera l'univers,
et le président *le Franc de Pompignan*, et *Fréron*.

On ne parle que de remontrances ; je vous avoue
que je ne les aime pas dans ce temps-ci, et que je
trouve très-impertinent, très-lâche et très-absurde

— 1760. qu'on veuille empêcher le gouvernement de se défendre contre les Anglais qui se ruinent à nous affommer. La nation a été souvent plus malheureuse qu'elle ne l'est, mais elle n'a jamais été si plate.

Tâchez, Madame, de rire comme moi de tant de pauvretés en tout genre. Il est vrai que, dans l'état où vous êtes, on ne rit guère; mais vous soutenez cet état, vous y êtes accoutumée; c'est pour vous une espèce nouvelle d'existence; votre ame peut en être devenue plus recueillie, plus forte, et vos idées plus lumineuses. Vous avez, sans doute, quelques excellens lecteurs auprès de vous; c'est une consolation continuelle; vous devez être entourée de ressources.

Nous avons, dans Genève, à un demi-quart de lieue de chez moi, une femme de cent deux ans qui a trois enfans sourds et muets: ils font conversation avec leur mère du matin au soir, tantôt en remuant les lèvres, tantôt en remuant les doigts, jouent très-bien tous les jeux, savent toutes les aventures de la ville, et donnent des ridicules à leur prochain aussi bien que les plus grands babillards: ils entendent tout ce qu'on dit, au remuement des lèvres; en un mot, ils font fort bonne compagnie.

M. le président *Hénault* est-il toujours bien sourd? du moins il est sourd à mes yeux; mais je lui pardonne d'oublier tout le monde, puisqu'il est avec M. d'*Argenson*.

A propos, Madame, digérez-vous? Je me suis aperçu, après bien des réflexions sur le meilleur des mondes possibles, et sur le petit nombre des élus, qu'on n'est véritablement malheureux que quand on ne digère point. Si vous digérez, vous êtes sauvée

dans ce monde ; vous vivrez long-temps et doucement, pourvu, surtout, que les boulets de canon du prince *Ferdinand* et les flottes anglaises n'emportent pas le poignet de votre payeur des rentes. 1760.

Je n'ai nul rogaton à vous envoyer, et je n'ai plus, d'ailleurs d'adresses contre-signantes ; tant on se plaît à réformer les abus. Je suis de plus occupé du czar *Pierre* matelot, charpentier, législateur, surnommé *le grand*. Ayant renoncé à Paris, je me suis ensui aux frontières de la Chine : mon esprit a plus voyagé que le corps de *la Condamine*. On dit que ce fourdaud veut être de l'académie française ; c'est apparemment pour ne pas nous entendre.

Heureux ceux qui vous entendent, Madame ! je sens vivement la perte de ce bonheur ; je vous aime malgré votre goût pour les feuilles de *Fréron*. On dit que l'Ecoffaïse, en automne, amène la chute des feuilles. Mille tendres et sincères respects.

L E T T R E C L X V I I I.

A M. T H I R I O T.

A Ferney, le 8 d'auguste.

VOUS ne me dites point qu'on a joué l'Ecoffaïse, qu'il a paru une requête aux Parisiens, de *Jérôme Carré*, traducteur de l'Ecoffaïse, qu'on a imprimé une pièce de vers intitulée le Russe à Paris ; vous ne me dites rien de *Protagoras*, de l'abbé *Mords-les*, de l'évêque limousin qui va succéder, dans l'académie,

— 1760. à frère *Jean des Entomures de Vauréal*, et qui aura sa tape s'il *pompignanise*; en un mot, vous ne me dites rien du tout. Réveillez-vous, mon ancien ami; instruisez-moi. Paris est-il toujours bien fou? comment vont les remontrances? où en sont les guerres des grenouilles et des rats? que dit-on de *Luc*? que font le grand *Fréron* et le sublime *Palissot*? Pour moi, je mets tout au pied du crucifix. Je bâtis une église; ce ne sera pas Saint-Pierre de Rome; mais le Seigneur exauce par-tout les vœux des fidelles; il n'a pas besoin de colonnes de porphyre et de candélabres d'or. Oui, je bâtis une église; annoncez cette nouvelle consolante aux enfans d'Israël. Que tous les saints s'en réjouissent. Les méchans diront, sans doute, que je bâtis cette église dans ma paroisse pour faire jeter à bas celle qui me cachait un beau paysage, et pour avoir une grande avenue; mais je laisse dire les impies, et je fais mon salut.

Je n'ai point vu *la sœur du pot*; mais on m'a envoyé un avis de parens assez plaissant pour faire interdire le sieur de *Pompignan*, au sujet de sa prose et de ses vers. Vous qui êtes au centre des belles choses, n'oubliez pas le saint solitaire de Ferney, et joignez vos prières aux miennes.

Vraiment, j'oubliais de vous demander s'il est vrai que *Palissot* ait été assez humble pour imprimer mes lettres, et s'il n'a pas altéré la pureté du texte. *Scribe, vale.*

A M. DE MAIRAN,

ANCIEN SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES.

A Tournay, 9 d'auguste.

JE vous remercie bien sensiblement, Monsieur, d'une attention qui m'honore, et d'un souvenir qui augmente mon bonheur dans mes charmantes retraites. Il y a long-temps que je regarde vos lettres au père *Parennin* et ses réponses, comme des monumens bien précieux; mais, n'allons pas plus loin, s'il vous plaît. J'aime passionnément *Cicéron*, parce qu'il doute; vos lettres au père *Parennin* sont des doutes de *Cicéron*. Mais quand M. de *Guignes* a voulu conjecturer après vous, il a rêvé très-creux. J'ai été obligé, en conscience, de me moquer de lui, sans le nommer pourtant, dans la préface de l'Histoire de *Pierre I.* On imprimait cette Histoire, l'année passée, lorsqu'on m'envoya cette plaisanterie de M. de *Guignes*. Je vous avoue que j'éclatai de rire en voyant que le roi *Yu* était précisément le roi d'Egypte *Menès*, comme *Platon* était, chez *Scarron*, l'anagramme de *Chopine*, en changeant seulement *pla* en *cho*, et *ton* en *pine*. J'étais émerveillé qu'on fût si doctement absurde dans notre siècle. Je pris donc la liberté de dire, dans ma préface : *Je sais que des philosophes d'un grand mérite*

— ont cru voir quelque conformité entre ces peuples; mais on
1760. a trop abusé de leurs doutes, &c.

Or, ces philosophes d'un grand mérite, c'est vous, Monsieur; et ceux qui abusent de vos doutes, ce sont les *Guignes*. Je lui en devais d'ailleurs à propos des Huns; car M. de *Guignes* se moque encore du monde avec son Histoire des Huns. J'ai vu des huns, moi qui vous parle; j'ai eu chez moi des petits huns nés à trois cents lieues de l'est de Joloskoï, qui ressembraient comme deux gouttes d'eau à des chiens de *Boulogne*, et qui avaient beaucoup d'esprit; ils parlaient français comme s'ils étaient nés à Paris; et je me consolais de vous voir battus de tous côtés, en voyant que notre langue triomphait dans la Sibérie: cela est, par parenthèse, bien remarquable. Jamais nous n'avons écrit de si mauvais livres, et fait tant de sottises qu'aujourd'hui, et jamais notre langue n'a été si étendue dans le monde.

J'aurai l'honneur de vous soumettre incessamment le premier volume de l'Empire de Russie, sous *Pierre le grand*. Il commence par une description des provinces de la Russie, et l'on y verra des choses plus extraordinaires que les imaginations de M. de *Guignes*: mais ce n'est pas ma faute; je n'ai fait que dépouiller les archives de Pétersbourg et de Moscou, qu'on m'a envoyées. Je n'ai point voulu faire paraître ce volume, avant de l'exposer à la critique des savans d'Archangel et du Kamshatka. Mon exemplaire a resté un an en Russie: on me le renvoie, on m'assure que je n'ai trompé personne en avançant que les Samoièdes ont le mamelon d'un beau noir d'ébène, et qu'il y a encore des races d'hommes gris-pommelés, fort jolis.

Ceux qui aiment la variété feront fort aises de cette découverte; on aime à voir la nature s'élargir : nous étions autrefois trop resserrés; les curieux ne seront pas fâchés de voir ce que c'est qu'un empire de deux mille lieues. Mais on a beau faire, *Ramponeau*, les comédies du boulevard, et *Jean-Jacques* mangeant sa laitue à quatre pattes, l'emporteront toujours sur les recherches philosophiques. 1760.

Je ne peux finir cette lettre, Monsieur, sans vous dire un petit mot de vos Egyptiens. Je vous avoue que je crois les Indiens et les Chinois plus anciennement policés que les habitans de *Mesraïm*; ma raison est qu'un petit pays, très-étroit, inondé tous les ans, a dû être habité bien plus tard que le sol des Indes et de la Chine, beaucoup plus favorable à la culture et à la construction des villes; et, comme les pêcheurs nous viennent de Perse, je crois qu'une certaine espèce d'hommes, à peu-près semblable à la nôtre, pourrait bien nous venir d'Asie. Si *Sésostris* a fait quelques conquêtes, à la bonne heure; mais les Egyptiens n'ont pas été taillés pour être conquérans. C'est de tous les peuples de la terre le plus mou, le plus lâche, le plus frivole, le plus sottement superstitieux : quiconque s'est présenté pour lui donner les étrivières, l'a subjugué comme un troupeau de moutons. *Cambise*, *Alexandre*, les successeurs d'*Alexandre*, *César*, *Auguste*, les califes, les Circassiens, les Turcs, n'ont eu qu'à se montrer en Egypte, pour en être les maîtres; apparemment que du temps de *Sésostris* ils étaient d'une autre pâte, ou que leurs voisins de Syrie et de Phénicie étaient encore plus méprisables qu'eux.

1760. Pour moi, Monsieur, je me suis voué aux Allobroges, et je m'en trouve bien ; je jouis de la plus heureuse indépendance, je me moque quelquefois des Allobroges de Paris. Je vous aime, je vous estime, je vous révérai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux élémens dont il est tiré.

L E T T R E C L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'août.

J E cherche ma dernière lettre à mon cher *Palissot*, pour vous l'envoyer. *Palissot* est un brave homme ; il imprime *français*, *aurais*, *ferais*, par un *a* ; et les encyclopédistes n'en ont pas tant fait. Ce drôle-là ne manque pas d'esprit, et a même quelque talent ; mais c'est un calomniateur que mon cher *Palissot*, un misérable ; et j'ai eu l'honneur de l'en avertir assez gaïement, autant que je peux m'en souvenir. Ma dernière lettre à ce cher *Palissot* était toute chrétienne.

Je doute fort que M. de *Malsherbes* me rende d'importans services. Un folliculaire qui fait la feuille intitulée l'Avant-coureur, nommé *Jonval*, demeurant quai de Conti, m'a mandé qu'on lui avait donné l'*Oracle des philosophes* à annoncer. Vous savez ce que c'est que cet Oracle ; pour moi, j'en ignore l'auteur. Mon divin ange, vous me feriez plaisir de me faire connaître ce bon homme ; je lui dois, au moins, un remerciement. Ce *Jonval* l'annonçait donc, et, en même temps, le dénonçait aux

honnêtes gens comme un plat libelle. Il prétend que son censeur, qu'il ne nomme pas, lui a rayé son annonce, et lui a dit : Si vous tombez sur *V.*, on vous en fera gré ; mais, si vous voulez défendre *V.*, on ne vous le permettra pas. Or, mon cher ange, vous saurez que *V.* se moque de tout cela, qu'il rit tant qu'il peut, et que, s'il digérait, il rirait bien davantage. O anges ! *V.* baise le bout de vos ailes avec plus de dévotion que jamais. → 1760.

L E T T R E C L X X I.

A M. D U C L O S.

11 d'août.

JE fais depuis long-temps, Monsieur, que vous avez autant de noblesse dans le cœur que de justesse dans l'esprit : vous m'en donnez aujourd'hui de nouvelles preuves. Je ne doute pas que vous ne veniez à bout d'introduire M. *Diderot* dans l'académie française, si vous entreprenez cette affaire délicate ; je vois que vous la croyez nécessaire aux lettres et à la philosophie dans les circonstances présentes. Pour peu que M. *Diderot* vous seconde par quelques démarches sages et mesurées auprès de ceux qui pourraient lui nuire, vous réussirez auprès des personnes qui peuvent le servir. Vous êtes à portée, je crois, d'en parler à madame de *Pompadour* ; et, quand une fois elle aura fait agréer au roi l'admission de M. *Diderot*, j'ose croire que personne ne fera assez hardi pour

— s'y opposer. Nous ne sommes plus au temps des
 1760. théatius évêques de Mirepoix : il vous fera d'ailleurs
 aisé de voir sur combien de voix vous pouvez
 compter à l'académie. Vous aurez l'honneur d'avoir
 fait cesser la persécution, d'avoir vengé la littérature,
 et d'avoir assuré le repos d'un des plus estimables
 hommes du monde, qui, sans doute, est votre ami.
 M. d'Alembert me paraît disposé à faire tout ce que
 vous jugerez à propos pour le succès de cette entre-
 prise. Je prends la liberté de vous exhorter tous deux
 à vous aimer de tout votre cœur : le temps est venu
 où tous les philosophes doivent être frères, sans quoi
 les fanatiques et les fripons les mangeront tous les
 uns après les autres.

Je suis entièrement à vos ordres pour le Diction-
 naire de l'académie ; je vous remercie de l'honneur
 que vous voulez bien me faire : j'en serai peut-être
 bien indigne, car je suis un pauvre grammairien ;
 mais je ferai de mon mieux pour mettre quelques
 pierres à l'édifice. Votre plan me paraît aussi bon,
 que je trouve l'ancien plan, sur lequel on a travaillé,
 mauvais. On réduisait le Dictionnaire aux termes de
 la conversation, et la plupart des arts étaient négligés.
 Il me semble aussi qu'on s'était fait une loi de ne
 point citer ; mais un dictionnaire sans citation est un
 squelette.

Je suis un peu surpris de vous voir dans le secret
 de notre petite province de Gex, dont j'ai fait ma
 patrie ; mais je ne le suis pas du service que vous
 voulez bien me rendre ; j'en suis pénétré. Je crains
 fort de ne pouvoir obtenir de messieurs du domaine
 ce que j'aurais pu avoir aisément d'un prince du sang,

comme engagiste ; mais j'ai toujours pensé qu'il faut tenter toute affaire dont le succès peut faire beaucoup de plaisir , et dont le refus vous laisse dans l'état où vous êtes. J'aurai l'honneur de vous rendre compte de l'état des choses, dès que M. le comte de *la Marche* aura conclu avec sa Majesté ; et je vous avoue que j'aimerais mieux vous avoir l'obligation du succès, qu'à tout autre. Cependant l'affaire de *Diderot* me tient encore plus à cœur que le pays de Gex ; j'aime fort ce petit coin du monde : c'est , comme le paradis terrestre, un jardin entouré de montagnes ; mais j'aime encore mieux l'honneur de la littérature. Je vous demande pardon de ne pas vous écrire de ma main ; je suis un peu malingre.

Encore un mot, je vous prie, malgré mon peu de forces. Il me vient dans la tête que le travail de votre Dictionnaire devient la raison la plus plausible et la plus forte pour recevoir M. *Diderot*. Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter combien un tel homme vous devient nécessaire pour la perfection d'un ouvrage nécessaire ? ne pourriez-vous pas, après avoir établi sourdement cette batterie, vous assembler sept ou huit élus, et faire une députation au roi pour lui demander M. *Diderot* comme le plus capable de concourir à votre entreprise ? M. le duc de *Nivernois* ne vous seconderait-il pas dans ce projet ? ne pourrait-il pas même se charger de porter avec vous la parole ? Les dévots diront que *Diderot* a fait un ouvrage de métaphysique, qu'ils n'entendent point ; il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas fait, et qu'il est bon catholique ; il est si aisé d'être catholique.

Adieu, Monsieur ; comptez sur ma reconnaissance

— et mon attachement inviolable. Vous prendrez peut-
 1760. être mes idées pour des rêves de malade ; rectifiez-les,
 vous qui vous portez bien.

L E T T R E C L X X I I .

A M. T H I R I O T .

Le 11 d'août, si, que août est barbare !

A Peine eus-je écrit à l'ancien ami pour avoir des nouvelles , que DIEU m'exauça , et je reçus sa lettre du 30 de juillet , dans laquelle il me parlait de la libération de l'abbé *Mords-les* , et de l'Ecoffaise , et de *Catherine Vadé* , et d'*Alétof* , &c. M. d'*Argental* est celui qui a le plus contribué à nous rendre notre *Mords-les*. J'ai écrit tous les jours de poste , j'ai toujours été la mouche du coche ; mais je bourdonne de si loin , qu'à peine m'entend-on.

Où , j'ai mon *Moïse* complet. Il a fait le Pentateuque comme vous et moi ; mais , qu'importe ; ce livre est cent fois plus amusant qu'Homère , et je le relis sans cesse avec un ébahissement nouveau.

Vous auriez bien dû cependant m'envoyer l'édition de mon commerce épistolaire avec le divin *Palissot* ; je veux voir si le texte est pur.

Il se montre donc , ce cher *Palissot* ! il exulte en public ! il ne fait donc pas que sa pièce des Philosophes est de *frigidis* !

Mon ancien ami , il y a trois mois que je crève de rire en me levant et en me couchant. C'est d'ailleurs

un drôle de corps que notre ami *Protagoras* (*); il est têtue comme une mule, il est tout plein d'esprit, il a toutes sortes d'esprit, il est gai, il est charmant. Il n'ira point en Brandebourg, de par tous les diables; car *Luc* est aux abois : sa tentative sur Dresde n'est qu'un coup de désespéré. *Quomodo cecidisti de calo, Lucifer, qui manè ori-baris !* O *Luc*, l'aurais-tu cru que je ferais cent fois plus heureux que toi ?

Mon ancien ami, il faut que nous nous revoyons avant d'aller trouver *Virgile* et l'abbé *Pellegrin* dans l'autre monde.

Qu'est-ce que vous faites chez le médecin *Baron* ? Venez aux Délices ; elles sont plus riantes que la rue *Culture-Sainte-Catherine*.

N. B. Souvenez-vous que je me ruine à bâtir une église ; je veux qu'*Abraham Chaumeix* et ses consors en sèchent de douleur. Ils me verront enterrer dans le chœur, avec une auréole sur la tête ; ils seront bien attrapés. *Interim vivamus.*

P. S. Je viens de recevoir mes lettres à *Palissot* avec les réponses, au lieu des lettres de *Palissot* avec mes réponses ; ce *Palissot* est un peu infidèle.

(*) M. d'Alembert.

1760.

L E T T R E C L X X I I I.

A M. M A R M O N T E L , à Paris.

13 d'auguste.

Nous avons été un peu alarmés, Monsieur, de certaines terreurs paniques que messieurs les directeurs de la poste avaient conçues ; jamais crainte n'a été plus mal fondée. M. le duc de *Choiseul* et madame de *Pompadour* connaissent la façon de penser de l'oncle et de la nièce ; on peut tout nous envoyer sans risque ; on fait que nous aimons le roi et l'Etat. Ce n'est pas chez nous que des *Damiens* ont entendu des discours séditieux ; on ne prétend point chez nous que l'Etat doive périr, faute de subsides ; nous n'avons point de convulsionnaires dans nos terres. Je dessèche des marais, je bâtis une église, et je fais des vœux pour le roi. Nous défions tous les jansénistes et tous les molinistes d'être plus attachés à l'Etat que nous le sommes. Il est vrai que nous rions du matin au soir des *Pompignans* et des *Frérons* ; mais, quoique *le Franc* ait épousé la veuve d'un directeur des postes, il ne peut empêcher qu'on ne me donne, tous les ordinaires, une liste de ses ridicules. Vous pouvez m'écrire en toute fureté ; le roi ne trouve point mauvais que des amis s'écrivent que *Fréron* est un bas coquin, et *le Franc* un impertinent. Les pauvretés de la littérature n'empêchent pas que M. le maréchal de *Broglie* ne soit dans Cassel.

Abraham Chaumeix, Jean Gauchat, Martin Trublet,
ne

ne m'empêcheront pas de donner un beau feu d'artifice à la fin de la campagne. — 1760.

Mon cher ami, il faut que le roi sache que les philosophes lui sont plus attachés que les fanatiques et les hypocrites de son royaume ; l'univers n'en saura rien ; l'univers n'est fait que pour *Pompignan*. Je vous écris cette lettre en droiture, parce que M. *Bouret* ne m'a offert ses bons offices que pour de gros paquets. Mandez-nous, je vous prie, par qui l'on peut vous sauver dorénavant l'impôt d'une lettre ; dites-moi avec quelle noble fierté l'ami *Fréron* reçoit le fouet et la fleur de lis, qu'on lui donne trois fois par semaine à la comédie : donnez-nous des nouvelles surtout de votre situation, de vos desseins et de vos espérances ; l'oncle et la nièce s'intéressent également à vous. Présentez mes respects, je vous prie, à madame *Geoffrin*. Si vous voyez M. *Duclos*, dites-lui, je vous prie, combien je l'estime, et à quel point je lui suis attaché ; mais, surtout, soyez bien persuadé que vous aurez toujours dans l'oncle et dans la nièce deux amis essentiels.

Est-il possible qu'il y ait encore quelqu'un qui reçoive *Fréron* chez lui ? ce chien, fessé dans la rue, peut-il trouver d'autre asile que celui qu'il s'est bâti avec ses feuilles ? est-il vrai qu'il est brouillé avec *Palissot*, et que la discorde est dans le camp des ennemis ? Contribuez de tout votre pouvoir à écraser les méchans et la méchanceté, les hypocrites et l'hypocrisie ; ayez la charité de nous mander tout ce que vous ferez de ces garnemens. Mais, comme il faut mêler l'agréable à l'utile, parlez-moi de

Corresp. générale.

Tome V. Z

— *Melpomène-Clairon.* Que fait-elle ? que dit-elle ? que
1760. jouera-t-elle ?

Lui a-t-on lu , d'une voix fausse et grêle ,
Le triste drame écrit pour la Denelle ?

Quelque chose qu'elle joue , ce sera un beau tapage
quand elle reparaitra sur la scène. Adieu ; si vous
avez envie de faire quelque tragédie , venez la faire
chez nous ; c'est avec ses frères qu'il faut réciter son
office.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CLXXIV.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN DU ROI, &c.

Aux Délices , 13 d'août.

MA nièce est un gros cochon , comme sont ,
Monsieur, la plupart de vos parisiennes ; cela se lève à
midi ; la journée se passe sans qu'on sache comment ;
on n'a pas le temps d'écrire , et , quand on veut écrire ,
on ne trouve ni papier , ni plume , ni encre ; il faut
m'en venir demander , et puis l'envie d'écrire passe.
Sur dix femmes , il y en a neuf qui en usent ainsi.
Pardonnez donc , Monsieur , à madame *Denis* son
extrême paresse ; elle ne vous en est pas moins
attachée , et elle aimerait encore mieux vous le dire
que vous l'écrire. Je lui fers de secrétaire ; je suis

exact , tout vieux et tout malingre que je suis. Il est bien juste que vous ayez un peu d'amitié pour moi , puisque M. *Morand* , votre confrère , en a tant pour mon grand persécuteur *Fréron*. 176a.

Sapè premente Deo , fert Deus alter opem.

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite ; les *Fréron* , les *Pompignan* , les *Abraham Chaumeix* , m'auraient livré , sans doute , au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce *Fréron* , de me soupçonner d'être l'auteur de l'*Ecoffaïse* !

Un grand théologien mahométan prétend que DIEU envoie quelquefois un ange chirurgien aux méchans qu'il veut rendre bons ; cet ange vient avec un scalpel céleste pendant le sommeil du scélérat , lui arrache le cœur fort proprement , en exprime le virus , et met un baume divin à la place. Je vous supplie de daigner faire cette opération à *Fréron* ; mais vous aurez bien de la peine à tirer tout le virus.

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris ; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec les sentimens les plus vifs que j'ai l'honneur d'être , &c.

1760.

L E T T R E C L X X V.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le 15 d'auguste.

CARO, vous voulez le Pauvre diable, ecco lo. Che fò io nel mio retiro? Crepo di ridere; e che farò? riderò in fino alla morte. C'est un bien qui m'est dû; car, après tout, je l'ai bien acheté. J'ai vu le *Skellendorf*; il a diné dans ma guinguette: il a un jeune homme avec lui qui paraît avoir de l'esprit et des talens. J'attends votre chimiste; mais je vous dirai: *Attamen ipse veni.*

Frà un mese vi manderò il *Pietro*; mais songez que vous m'avez promis vos lettres sur la Russie. Je veux au moins avoir le plaisir et l'honneur de vous citer dans le second tome; car vous n'aurez cette année que le premier. Cette Histoire russe sera la dernière chose sérieuse que je ferai de ma vie; je bâtis actuellement une église, mais c'est que je trouve cela plaisant.

Tout mon chagrin est que vous n'ayez pas la Pucelle, la vraie Pucelle, très-différente du *fatras* qui court dans le monde sous mon nom. Quand je vous donnai le premier chant à Berlin, je n'étais point du tout plaisant; les temps sont changés; c'est à moi seul qu'il appartient de rire: quand je dis seul, je parle de *Luc* et de *moi*, et non de vous et de moi.

Je crois, comme vous, que *Machiavel* aurait été un bon général d'armée; mais je n'aurais pas conseillé

au général ennemi de dîner avec lui en temps de trêve. 1760.

Je ne fais pas encore si Breslau est pris ; tout ce que je fais, c'est qu'il est fort doux de n'être pas dans ces quartiers-là , et qu'il serait plus doux d'être avec vous.

L'amo , l'amerò sempre. Votre *Secretario* est un très-bon ouvrage.

L E T T R E C L X X V I.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 16 d'août.

VOICI deux gènévois aimables que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrais bien accompagner. MM. *Turretin* et *Rilliet* sont les seuls objets de mon envie ; car je vous jure, mon très-cher gouverneur, que je n'envie nullement ni *Pompignan* ni même *Fréron*. Je ne voudrais être à la place que de ceux qui peuvent avoir le bonheur de vous voir et de vous entendre. Il me paraît que ce *Fréron* vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher *Palissot* est-il toujours favori de sa Majesté polonoise ? comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce ? Notre cher frère *Menou* m'a envoyé, de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple...*

1760. *essai par un roi* : essai auquel il paraît que cher frère *Menou* a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite, mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne (*), et j'espère vous envoyer bientôt le premier volume de l'Histoire de *Pierre I.* Vous savez que c'est un hommage que je vous dois; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré. Quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très-mondain; l'envie de vous plaire l'emporte sur ma piété : j'espère que DIEU me pardonnera cette faiblesse, et qu'il ne me fera pas la grâce cruelle de m'en corriger. Je fais qu'il faut oublier le monde; mais j'ai mis dans mon marché que vous feriez excepté nommément. Plaignez-moi, Monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable. Mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie.

L E T T R E, C L X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'août.

MON divin ange, il faut que notre ami *Fréron* soit en colère, car il ne peut être plaisant. Je viens de voir le récit de la bataille où il a été si bien étrillé. Le pauvre homme est si blessé qu'il ne peut

(*) Voyez *Lettres de plusieurs souverains*, &c. à la fin du volume des Lettres de l'impératrice de Russie; 15 d'août 1760.

rire. Si vous pouvez, mon cher ange, nous rendre le premier acte tel qu'il est imprimé, vous ferez plaisir aux érudits qui aiment qu'on ne retranche rien d'une traduction d'un ouvrage anglais. Il paraît que la petite guerre littéraire n'est pas prête à finir. Tant qu'il y aura des regardans, il y aura des combattans; et il n'y aura que la lassitude du public qui fera tomber les armes des mains. 1760.

Je crois que *Jérôme Carré*, le frère de la doctrine chrétienne, et *Catherine Vadé*, et consors, ont rendu un très-grand service à une certaine partie de la nation qui n'est pas peu de chose. Si on avait laissé dire et faire les *Pompignan*, les *Palissot*, les *Fréron*, et même les maître *Joli de Fleuri*, les philosophes auraient passé pour une troupe de gens sans honneur et sans raison. J'ai écrit une singulière lettre au roi *Stanislas*, en le remerciant du livre que frère *Menou* a mis sous son nom; je l'enverrai à mon ange.

Venons au fait de *Tancrède*. Je crois qu'il faut bénir la Providence de ce qu'elle a permis que M. le duc de *Choiseul* n'ait pas regardé ce secret comme un secret d'État. Le spectacle en sera si frappant, la situation si neuve, le cinquième acte (j'entends les deux dernières scènes) si touchant, mademoiselle *Clairon* si supérieure, que vous en viendrez à votre honneur malgré *Fréron*.

Ici l'auteur s'embarrasse, parce qu'il a un peu de fièvre; ce n'est pas *Fréron* qui la lui donne. Il va faire mettre sur un papier séparé de petites annotations pour la Chevalerie.

A M. L'ABBÉ PERNETTI, à Lyon.

22 d'auguste.

Nos conventicules de *Satan*, pros crits par *Jean-Jacques* et par *Gresset*, ne recommenceront, mon cher ami, que quand M. le duc de *Villars* sera arrivé; je voudrais que votre archevêque pût y assister comme vous, je crois qu'il ne serait pas mécontent de madame *Denis*. Il est bien ridicule qu'un primat des Gaules ne soit pas le maître d'avoir du plaisir. Autrefois les évêques allaient aux spectacles; ce sont ces saquins de calvinistes et de jansénistes qui, n'étant pas faits pour des plaisirs honnêtes, en ont privé ceux qui sont faits pour les goûter. Les pontifes d'Athènes et de Rome étaient juges des pièces tragiques, et sûrement n'en étaient pas meilleurs juges que votre adorable archevêque. Je suis très-fâché de n'être pas de son diocèse, j'irais le conjurer à deux genoux de venir bénir l'église que j'ai l'honneur de faire bâtir. Je vous offre, mon cher abbé, un autel et un théâtre; tous les deux sont à votre service. Je vous demande en grâce de me dire si ce que vous me mandâtes, le 18 d'auguste; du parlement de Besançon, est encore vrai le 23 d'auguste. Est-il possible que ce parlement joue sérieusement la farce du Médecin malgré lui? et qu'il dise à la classe du parlement de Paris: *De quoi vous mêlez-vous? je veux qu'on me batte*. Si la chose

est ainsi, il n'y a rien eu de si plaisant du temps de la fronde ; et, si le ministère a trouvé le secret de donner ce ridicule aux parlemens, le ministère est plus habile qu'eux. Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et vos amis. 1760.

L E T T R E C L X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'août.

M O N cher ange, vous ne m'instruisez pas dans mes limbes de ce que vous faites dans votre ciel ; pas un petit mot sur l'Ecoffaise, sur mon ami *Fréron*, sur mon cher *Pompignan* qu'on dit être chez M. d'*Argenson*, aux Ormes, avec le président *Hénault* qui va lui vendre sa charge de surintendant - bel esprit de la reine, et qui, pour pot de vin, trouve son Discours et son Mémoire excellens.

Il faut que je vous dise que frère *Menou*, jésuite, m'a envoyé une mauvaise déclamation de sa façon, intitulée *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a mis cet ouvrage sous le nom du roi *Stanislàs*, pour lui donner du crédit ; il me l'a adressé de la part de ce monarque, et voici la réponse que j'ai faite au monarque. Voyez si elle est sage, respectueuse et adroite. Vous pourriez peut-être en amuser M. le duc de *Choiseul*, en qualité de lorrain.

On me mande, mon divin ange, que vous allez

— faire jouer ce Tancrède, qui est déjà presque aussi
1760. connu que l'Ecoffaïse.

Mon vieux corps, mon vieux tronc a porté quelques fruits cette année, les uns doux, les autres un peu amers; mais ma sève est passée; je n'ai plus ni fruits ni feuilles. Il faut obéir à la nature, et ne la pas gourmander. Les fots et les fanatiques auront bon temps cet automne et l'hiver prochain; mais gare le printemps.

Est-il vrai que *Gaußin* se retire? qu'elle fait comme moi? qu'elle va en Berri être dame de château? et que, de plus, elle est mariée? Je suis bien aise qu'il y ait des châteaux pour les talens, pourvu que ce ne soient pas les châteaux de Vincennes et de la bastille.

Une lettre venue de Prague annonce changement de fortune et défaite entière de *Laudon*. Il faut toujours, en fait de nouvelles, attendre le sacrement de la confirmation. Mais si la chose est vraie, je pense comme vous; la paix, la paix; oui, mais voudra-t-on bien nous la donner?

En attendant, amusez-vous avec Tancrède; mais qu'il ne soit pas sifflé. On joue l'Ecoffaïse dans toutes les provinces; il serait triste de déchoir et de faire ce petit plaisir à *Fréron* et à *Pompignan*. Savez-vous bien, mon cher ange, que Tancrède est une affaire capitale?

Mille tendres respects aux anges.

L E T T R E C L X X X.

1760.

A M. DAMILAVILLE.

DIRECTEUR DES VINGTIÈMES, à Paris.

29 d'août.

J E réponds, Monsieur, à votre lettre du 12. Je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez à l'honneur des belles-lettres. Plus la place que vous occupez semblait devoir vous interdire le goût de la littérature, plus vous y avez de mérite. La publication de l'Histoire de Russie sous *Pierre le grand*, est une nouvelle prématurée. Vous me feriez plaisir, Monsieur, de me dire quel est ce M. Do*** dont vous n'achevez pas le nom : les Suisses comme moi ne sont pas au fait de l'histoire de Paris, et n'entendent pas à demi-mot. Je n'ai point encore vu l'imprimé qui a pour titre : *Requête de Jérôme Carré aux Parisiens* ; vous me feriez plaisir de me l'envoyer ; on dit qu'il est différent de celui qui courait en manuscrit. On m'a mandé qu'on jouait l'Ecoffaise à Lyon, à Bordeaux et à Marseille, avec le même succès qu'à Paris. Je ne fais pas pourquoi le sieur Fréron s'est obstiné à se reconnaître dans le Fréron de M. Hume. Il est certain que ce n'est pas la faute de Jérôme Carré, qui n'est qu'un simple traducteur, et qui est l'innocence même. Il ignorait absolument qu'on eût jamais parlé d'envoyer le sieur Fréron aux galères ; c'est le sieur Fréron,

— lui-même qui a appris cette anecdote au public :
1760. il doit savoir ce qui en est.

En attendant, il est exécuté sur tous les théâtres de France; la punition est douce, s'il est coupable de toutes les choses dont on l'accuse. On m'a envoyé des mémoires sur sa vie, dont il y a, dit-on, plusieurs copies dans Paris. Il paraît, par ces mémoires, que cet homme appartient plus au châtelet qu'au Parnasse. Au reste, je ne l'ai jamais vu, je n'ai lu que deux ou trois de ses misérables feuilles qu'on oublie à mesure qu'on les lit.

Je m'occupe bien plus agréablement de vos lettres et des sentimens que vous me témoignez, que des sottises de ce gredin. Comptez, Monsieur, sur la vive sensibilité de votre, &c.

L E T T R E C L X X X I.

A M. THIRIOT.

Le 29 d'août.

Je crois que c'est vous, mon cher correspondant, qui m'avez envoyé un très-bon ouvrage sur la satire intitulée *Comédie des Philosophes*. Mais, en général, on a pris *Palissot* trop sérieusement; si ces pauvres philosophes avaient été plus tranquilles, si on avait laissé jouer la pièce de *Palissot* sans se plaindre, elle n'aurait pas eu trois représentations. *Jérôme Carré* a été plus madré, il ne s'est point plaint, et il a fait rire; il est comme l'amant de

ma mie *Babichon*, qui aimait tant à rire que souvent tout seul il riait dans sa grange.

 1760.

L'Ecoffaïse a été jouée dans toutes les provinces avec autant de succès qu'à Paris, et le tranquille *Jérôme* ricane dans sa retraite. Il a des tracasseries avec des prêtres pour l'église qu'il fait bâtir; mais il s'en tirera, et il en rira, et il en écrira au pape, quoique *Rexzonico* ne soit pas si goguenard que *Lambertini*.

Jean-Jacques, à force d'être sérieux, est devenu fou; il écrivait à *Jérôme*, dans sa douleur amère : „ Monsieur, vous serez enterré pompeusement, et „ je serai jeté à la voirie „. Pauvre *Jean-Jacques* ! voilà un grand mal d'être enterré comme un chien, quand on a vécu dans le tonneau de *Diogène* ! Ce véritable pauvre diable a voulu jouer un rôle difficile à soutenir; il est bien loin de rire. Envoyez-moi donc la lettre écrite à ce braillard d'*Astruc*.

On dit le roi de Prusse vainqueur en Silésie; nous en saurons des nouvelles demain. Je détourne, autant que je peux, les yeux de toutes ces horreurs; il est plus doux de bâtir, de planter et d'écrire. Ecrivez-moi donc, et je vous écrirai tant que je pourrai. *Farewell my friend.*

1760.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de septembre.

LA charité étant une vertu angélique, un pauvre malade compte sur celle de ses divins anges. Vous croyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté que je n'ai pas fait à *Tancrède* et à sa chère *Aménaïde* tout ce que je voudrais leur faire. Mes anges n'imaginent pas quel est le fardeau d'un homme très-faible et un peu vieux, qui a quatre campagnes à gouverner à la fois, qui s'avise de bâtir un château et une église, qui ne peut suffire à une correspondance forcée, qui, pour l'achever de peindre, se trouve assez embarrassé avec l'empire de toutes les Russies. Il est fort doux d'être occupé, mais il est dur d'être surchargé; le corps en souffre, *Tancrède* aussi. J'implore la clémence de madame *Scaliger*; je n'en peux plus. Des vers et moi ne peuvent se rencontrer ensemble d'ici à plus de trois mois. N'exigez rien de moi, mes divins anges, car je ne ferais que des sottises; il me reste à peine assez de tête pour vous dire que, s'il y a dans *Tancrède* la simplicité, la noblesse, l'intérêt, la nouveauté que vous y trouvez, cette pièce pourra être aussi bien reçue que l'Ecoffaise. Mademoiselle *Clairon* pleure et fait pleurer, dites-vous; que demandez-vous de plus? Il se trouvera quelques raisonneurs qui, après avoir pleuré, diront à souper, que le courier qui portait la lettre

d'*Aménaïde* au camp des Maures devrait avoir parlé avant de mourir ; d'autres répondront qu'il devait se taire ; on demandera s'il y a assez de raisons pour condamner *Aménaïde* ; les gens de bonne volonté diront qu'il n'y en a que trop ; que son courier allait au camp des Maures ; que *Solamir* avait osé la demander en mariage dans Syracuse ; que *Solamir* l'avait aimée à Constantinople : il est encore très-naturel, et même indispensable que *Tancrède* la croie coupable, puisque son père même avoue à *Tancrède* qu'il n'est que trop sûr du crime de sa fille ; toute l'intrigue est donc de la plus grande vraisemblance, et ce serait une chose bien inutile et bien déplacée de faire parler un postillon qui ne doit point parler. Il me semble que, quand on a pour soi la vraisemblance et l'intérêt, on peut risquer de jouer à ce jeu dangereux de cinq actes contre quinze cents personnes. Permettez-moi de vous dire, mon cher ange, qu'il faut que *le Kain* mette beaucoup de passion dans son rôle ; cette passion doit être noble, je l'avoue ; mais il faut que le désespoir perce toujours à travers de cette noblesse.

Je souhaite que *Brizard* joue le bon homme comme j'ai eu l'honneur de le jouer ; croyez que, ma nièce et moi, nous faisons pleurer les gens quand nous voulons.

Que vous me faites plaisir de me dire que vous ne pouvez pas souffrir cette familiarité plate que le bon homme *Sarrazin* prenait quelquefois pour le naturel, cette façon misérable de réciter des vers comme on lit la gazette. J'aimerais, je crois, encore mieux l'ampoulé que je n'aime point.

— 1760. Au reste, vous savez bien que vous êtes le maître absolu de vos bienfaits, ainsi que de la pièce et de l'auteur. Je vous ai envoyé, par le dernier ordinaire, mon édifiante lettre au roi *Stanislas*. Je chercherai ces dialogues que vous voulez voir; j'en ferai faire une copie; tout est à vos ordres, comme de raison. Permettez-moi de vous remercier encore d'avoir vengé le public en donnant l'Ecoffaise; vous avez décrédité ce malheureux *Fréron* dans Paris et dans les provinces, et il était nécessaire qu'il fût décrédité. Donnez la bataille de Tancrède quand il vous plaira, vous êtes un excellent général; si M. *Daun* avait conduit ses troupes, comme vous conduisez les vôtres, le roi de Prusse ne lui aurait pas dérobé tant de marches. Adieu, mon divin ange; en voilà beaucoup pour un malin; gre qui n'en peut plus, mais qui adore ses anges.

L E T T R E C L X X X I I I.

A M. LE COMTE DE SAINT-ETIENNE,

Qui avait adressé à l'auteur une épître sur la comédie de l'Ecoffaise.

Aux Délices, 1 de septembre.

Tout malade que je suis, Monsieur, je suis très-honteux de ne répondre qu'en prose, et si tard, à vos très-jolis vers. Je félicite le roi de Pologne d'avoir toujours près de lui un gentilhomme qui pense comme vous. Cela fait presque pardonner la

la protection qu'il a prodiguée à un malheureux tel que *Fréron*. Ce monarque est comme le soleil qui luit également pour les colombes et pour les vipères. 1760.

Lorsque j'ai demandé, Monsieur, votre adresse à madame la marquise *des Ayvelles*, je me flattais de vous faire de plus longs remerciemens; ma mauvaise santé ne me permet pas une plus longue lettre, mais elle ne dérobe rien aux sentimens d'estime et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Vous m'avez attendri, votre épître est charmante;

En philosophe vous pensez.

Lindane est dans vos vers plus belle et plus touchante;

Et c'est vous qui l'embellissez.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 de septembre.

JE suis dans mon lit depuis quinze jours, Monsieur. Vieillesse et maladie sont deux fort sottes choses pour un homme qui aime comme moi le travail et le plaisir. Il est vrai que pour du plaisir vous venez de m'en donner par votre traduction, et par votre bonne réponse à ce *Ca...*; mais je ne vous en donnerai guère, et j'ai bien peur que la tragédie des chevaliers errans ne vous ennuye. Ce

Corresp. générale.

Tome V. A a

— qui n'est point ennuyeux, c'est votre traduction de
 1760: Phèdre; c'est le plus grand honneur qu'ait jamais
 reçu *Racine*.

Je remercie tendrement l'enfant de la nature, *Goldoni*. Je remercie le signor *Paradisi*; mais c'est vous surtout, Monsieur, que je remercie. *Algarotti* a donc quitté *Machiavel* pour faire l'amour. Il passe son temps entre les Muses et les dames, et fait fort bien. Si le cher *Goldoni* m'honore d'une de ses pièces, il me rendra la santé; il faut qu'il fasse cette bonne œuvre. Je fais répéter *Alzire* autour de mon lit, et nous allons ouvrir notre théâtre dès que je serai debout. Nous, n'avons pas de sénateurs genevois qui jouent la comédie. Les pédans de *Calvin* n'approchent pas des sénateurs de Bologne; je n'ai pu corrompre encore que la jeunesse; je civilise autant que je peux les Allobroges. Les Genevois, avant que je fusse leur voisin, n'avaient, pour divertissement, que de mauvais sermons. Ils ne sont point nés pour les beaux arts comme messieurs de Bologne. Vous avez le génie et les faucissons; mais mes chers Genevois n'ont rien de tout cela.

Adieu, Monsieur; je vous aime comme si je vous avais vu et entendu.

Recevez les respects de l'hermite V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 de septembre.

VOUS êtes un grand et aimable enfant, Madame; comment n'avez-vous pas senti que je pense comme vous? Mais songez que je suis d'un parti, et d'un parti persécuté, qui, tout persécuté qu'il est, a pourtant obtenu à la fin le plus grand avantage qu'on puisse avoir sur ses ennemis, celui de les rendre à la fois ridicules et odieux.

Vous sentez donc ce qu'on doit aux gens de son parti : M. le duc d'Orléans disait qu'il fallait avoir la foi des Bohèmes.

Je ne fais si vous avez vu une lettre de moi au roi de Pologne *Stanislas*; elle court le monde; c'est pour le remercier d'un livre qu'il a fait de moitié avec le cher frère *Menou*, intitulé, *l'Incrédulité combattue par le simple... bon sens*.

Si vous ne l'avez point, je vous l'enverrai; et je chercherai d'ailleurs, Madame, tout ce qui pourra vous amuser; car c'est à l'amusement qu'il faut toujours revenir, et, sans ce point-là, l'existence serait à charge : c'est ce qui fait que les cartes emploient le loisir de la prétendue bonne compagnie, d'un bout de l'Europe à l'autre; c'est ce qui fait vendre tant de romans. On ne peut guère rester sérieusement

— avec foi-même. Si la nature ne nous avait faits
 1760. un peu frivoles, nous serions très-malheureux ;
 c'est parce qu'on est frivole que la plupart des gens
 ne se pendent pas.

Je vous adresserai, dans quelque temps, un exemplaire de l'Histoire de toutes les Russies. Il y a une préface à faire pouffer de rire, qui vous consolera de l'ennui du livre.

Adieu, Madame ; je suis malade, portez-vous bien ; foyez aussi gaie que votre état le permet, et ne boudez plus votre ancien ami qui vous est tendrement attaché pour toujours.

L E T T R E C L X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de septembre.

J'AI eu encore assez de tête pour dicter un dernier mémoire ; mais je n'ai pas assez d'expressions pour dire à mes anges tout ce que je leur dois. J'avoue que madame d'*Argental* m'étonne toujours ; je ne crois pas qu'il y ait encore une dame dans Paris capable de faire ce qu'elle a fait. Ce n'est pas assez d'avoir beaucoup d'esprit et de goût, il faut se donner la peine de mettre toutes ses pensées par écrit, de s'étendre sur les défauts, d'y substituer des beautés ; elle a tout fait. En vous remerciant, Madame ; vous êtes encore au-dessus de l'idée que j'avais de vous ; j'ai été honteux de prendre moins

d'intérêt que vous à Tancrède. Vous m'avez donné de l'ardeur. Il me semble qu'il y a plus de cent vers changés depuis la première représentation. Je ne crois pas Tancrède un excellent ouvrage ; mais enfin , tel qu'il est , grâce à vos bontés , je crois qu'il peut passer. J'y ai fait ce que j'ai pu ; il faut enfin finir , comme vous dites ; peut-être affaiblirais-je la pièce en y retouchant encore.

Il y a une grande différence entre descendre de *Pierre Corneille* ou de *Thomas*. Je me sens bien moins d'entrailles pour le sang de *Thomas* que pour l'autre. Je n'en ai guère non plus pour la muse limonadière , et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de soixante livres , que de lui écrire. Mais j'abuse trop , Madame , de vos excessives bontés. Je n'ai qu'un chagrin dans ce monde , celui de n'être pas auprès de vous deux , et de ne vous remercier que de loin. Mais , s'il vous plaît , comment fera-t-on pour imprimer ce pauvre Tancrède ? comment recoudre sur son habit tous les lambeaux , tous les haillons que j'ai envoyés , et dont vous avez daigné vous charger ? Il faudra donc que vous ayez encore l'endosse de faire transcrire sur la pièce toutes ces guenilles ; cela me fait mourir de honte.

Cependant , que penser de Pondichéri que les Anglais ont peut-être pris , et de la Martinique qu'ils peuvent prendre ? et comment avoir dorénavant du sucre , du café , et de la casse surtout ? est-il bien vrai que le cunctateur *Daun* ait bien battu l'infatigable *Luc* ? Cet infatigable me mande pourtant qu'il est bien fatigué. On parle d'une bataille très-fanglante , et je n'en aurai de nouvelles sûres que

— 1760. quand la poste de France sera partie. Si *Luc* a perdu quinze mille hommes, comme on le dit, il est perdu lui-même; il ne lui restera bientôt que *Magdebourg* qui ne tiendra pas long-temps; mais alors qu'arrivera-t-il? Je lui pardonnerai peut-être s'il vient à *Neuchâtel*, et de *Neuchâtel* aux *Délices*; mais je ne pardonnerai jamais à *Omer Joli de Fleuri*. Non, vous n'êtes point assez indignés de l'impertinent discours que ce pauvre homme prononça, contre les philosophes, en parlement.

Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite épître *pompadourienne* (*)? ne suis-je pas un grand politique? et cette politique n'est-elle pas très-défin-volte? ne suis-je pas bien fier? est-ce là une *Triste d'Ovide*? ai-je l'air d'un exilé? ai-je la bassesse de demander des grâces? ne suis-je pas digne de votre amitié? Mille respects tous fort tendres.

LETTRE CLXXXVII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

20 de septembre.

MADAME *Scaliger*, vous êtes divine. Vous nous avez donc secourus dans la guerre; vous avez payé de votre personne; vous avez pansé les blessés, et mis les morts au quartier: c'est à vous que la dédicace devrait appartenir.

(*) L'épître dédicatoire de *Tamérès*.

Mes divins anges , nous jouâmes hier Alzire ;
 nous allons rejouer Tancrède ; nous sommes à l'abri
 des cabales , c'est beaucoup. Nos plaisirs sont purs.
 M. le duc de *Villars* , grand connaisseur , nous encourage. Notre théâtre commence à être en réputation.
Brioché n'avait pas si bien réussi chez les Suisses.
 Envoyez-nous donc la pièce telle qu'on la joue à Paris. Vous donnez l'Indiscret ; la pièce n'est-elle pas un peu froide ?

1760.

Le comique écrit noblement
 Fait bâiller ordinairement.

Si Tancrède avait un plein succès , il faudrait hardiment donner la Femme qui a raison ; car , qu'elle ait raison ou non , elle est gaie , et la morale est bonne. Il y a beaucoup de coucherie , mais c'est en tout bien et en tout honneur.

Il faudrait que madame de *Pompadour* fût une grande poule mouillée pour craindre ma fière dédicace. Pardon , divins anges , de mon laconisme. Il faut marier demain notre résident de France dans mon petit château de Ferney. Nous sommes occupés à imaginer une façon nouvelle de dire la messe , et je vais répéter deux rôles , *Argire* et *Zopire*. La tête me tournera , si je n'y prends garde.

Je baise le bout de vos ailes humblement.

1760.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE CHEVALIER DE R....X, à Toulouse.

Aux Délices, 20 de septembre.

MONSIEUR,

JE ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. Vous me prenez trop à votre avantage, comme disait *Waller* à *Saint-Evremond*. Vous êtes bien bon de lire des choses dont je ne me souviens plus guère; mais vous avez trop d'esprit pour ne pas voir que la *Réception de M. de Montesquieu à l'académie française*, pour s'être moqué d'elle, n'est qu'un trait plaisant, et rien de plus. Faites comme l'académie, Monsieur; entrez dans la plaisanterie, et surtout ne lisez jamais les Discours de M. *Mallet*, à moins que vous n'ayez une insomnie.

Vous expliquez très-bien, Monsieur, ce que M. de *Montesquieu* pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais si vous vous souvenez que les Hollandais ont mangé sur le gril le cœur des deux frères de *Witt*; si vous songez que les bons Suisses, mes voisins, ont vendu le duc *Louis Sforce* pour de l'argent comptant; si vous songez que le républicain *Jean Calvin*, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait persécuter personne, pas même ceux qui niaient la trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un espagnol qui s'exprimait sur la trinité autrement que lui: en vérité, Monsieur, vous

en conclurez qu'il n'y a pas plus de vertu dans les républiques que dans les monarchies. *Ubi cumque calculus ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde est un grand naufrage, et que la devise des hommes est, *saute qui peut.* — 1760.

Je suis très-fâché d'avoir dit que *Guillaume* le conquérant disposait de la vie et des biens de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient : vous faites très-bien de me le reprocher. Je devais dire seulement qu'il abusait de sa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident ; car il est très-certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuser à voler et à tuer ses sujets selon son bon plaisir.

Nos pauvres historiens nous en ont trop fait accroire ; et le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre-humain, est de dire, comme ils font, que les princes orientaux sont très-bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaisent. Il pourrait très-bien arriver que les princes occidentaux, et leurs confesseurs, s'imaginassent que cette belle prérogative est de droit divin. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Asie, tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu despotisme indépendant de toutes les lois. Il est vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les ministres d'Orient sont aussi méchants que nos *Louis XI* et nos *Alexandre VI*. Il est vrai que les hommes sont par-tout également portés à violer les lois, quand ils sont en colère ; et que, du Japon jusqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'chose. Il y a pourtant d'honnêtes gens ; et la vertu, quand elle est éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, Monsieur, que votre
 1760. vertu est de ce genre, et que l'illustre président de
Montesquieu aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite; c'est M. le marquis d'*Argence*. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. Je voudrais être assez heureux pour que vous me fîssiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, &c.

LETTRE CLXXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 21 de septembre.

MONSIEUR,

VOTRE excellence a reçu, sans doute, la lettre de M. le comte de *Goloskin*. J'ai pris la liberté de lui adresser pour vous un petit ballot, contenant quelques exemplaires du premier volume de l'*Histoire de Pierre le grand*. Votre excellence en présentera un à sa Majesté impériale, si elle le juge à propos; je m'en remets en tout à ses bontés. J'ai amassé, de mon côté, des matériaux pour le second volume; ils viennent de M. le comte de *Bassewits*, qui fut long-temps employé à Pétersbourg. Le gentilhomme que vous m'avez annoncé, qui devait me rendre de votre part de

nouveaux mémoires, n'est point venu ; je l'attends depuis près de deux mois. 1760.

Je ne peux m'empêcher de vous conter qu'on m'a remis des anecdotes bien étranges, et qui sont singulièrement romanesques. On prétend que la princesse, épouse du czarovitz, ne mourut point en Russie ; qu'elle se fit passer pour morte ; qu'on enterra une buche, qu'on mit dans sa bière ; que la comtesse de *Konismarch* conduisit cette aventure incroyable ; qu'elle se sauva avec un domestique de cette comtesse ; que ce domestique passa pour son père ; qu'elle vint à Paris ; qu'elle s'embarqua pour l'Amérique ; qu'un officier français, qui avait été à Pétersbourg, la reconnut en Amérique et l'épousa ; que cet officier se nommait d'*Auban* ; qu'étant revenue d'Amérique, elle fut reconnue par le maréchal de *Saxe* ; que le maréchal se crut obligé de découvrir cet étrange secret au roi de France ; que le roi, quoiqu'alors en guerre avec la reine de Hongrie, lui écrivit de sa main, pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante ; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle, et de venir à Vienne ; mais que la princesse était déjà retournée en Amérique ; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut ; et qu'enfin elle est actuellement à Bruxelles, où elle vit retirée, et subsiste d'une pension de vingt mille florins d'Allemagne, que lui fait la reine de Hongrie. Comment a-t-on le front d'inventer tant de circonstances et de détails ? ne se pourrait-il pas qu'une aventurière ait pris le nom de la princesse, épouse du czarovitz ? Je vais écrire à Versailles, pour savoir quel peut être le

— fondement d'une telle histoire, incroyable dans tous
1760. les points.

Je me flatte que notre histoire de votre grand empereur sera plus vraie. Songez, Monsieur, que je me suis établi votre secrétaire ; dictez-moi du palais de l'impératrice, et j'écrirai. M. de *Soltikof* passe sa vie à étudier. Il se dérobe quelquefois à son travail pour assister à nos jeux olympiques. Nous jouons des tragédies nouvelles sur mon petit théâtre de Tournay. Nous avons des acteurs et des actrices qui valent mieux que des comédiens de profession. Notre vie est plus agréable que celle qu'on mène actuellement en Silésie : on s'égorge, et nous nous réjouissons. J'ignore toujours si vous avez reçu le gros ballot que j'adressai à M. de *Keyserling*, et la caisse de *Coladon*. Il y a malheureusement bien loin d'ici à Pétersbourg. Je serai toute ma vie, avec le plus sincère et le plus inviolable dévouement, &c.

L E T T R E C X C.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 de septembre.

MON ancien ami, il est bien doux que mes fruits d'hiver soient encore de votre goût; mais il est triste que nous ne les mangions pas ensemble. Vous voyez bien que ma table n'est pas toujours chargée de poires d'angoisse pour les *Trublet*, les *Chaumeix*, les *Fréron*, et les *le Franc de Pompignan*. Je n'aime pas trop la guerre : je n'ai attaqué personne en ma vie ; mais

l'insolence de ceux qui osent persécuter la raison , était trop forte. Si on n'avait pas couvert *le Franc* d'opprobre, l'usage de déclamer contre les philosophes , dans les discours de réception à l'académie, allait passer en loi ; et nous allions passer par les armes toutes les années. Encore une fois, je n'aime point la guerre ; mais quand on est obligé de la faire , il ne faut pas se battre mollement. 1760.

Comptez que cela n'a rien dérobé ni à mes occupations , ni à mes plaisirs , ni à ma gaieté. Je n'en fais pas moins bâtir un très-joli château et une petite église. Je joue même quelquefois le bon homme de père avec madame *Denis* ; je joue passablement , et madame *Denis* divinement. M. le duc de *Villars*, qui est chez moi , et qui s'entend à merveille au théâtre , est enchanté. DIEU m'a donné , à un quart de lieue des Délices , un château dont j'ai changé la grande salle en tripot de comédie. On peut y aller à pied : on y soupe. Le lendemain on va à Ferney , qui est une terre belle et bonne ; et dans aucune de ces terres on n'entend point parler d'intendant. On est libre ; on ne doit au roi que son cœur. Des philosophes viennent nous y voir de cent lieues , mais vous mettez votre philosophie à n'y point venir. Vous y verriez qu'à soixante et sept ans , avec une faible fanté , on peut être mille fois plus heureux qu'à trente ; et vous rendriez ce bonheur parfait.

Je ne fais si l'abbé du *Resnel* est aussi content de la vie que moi. Comment va sa fanté ? Mais surtout donnez-moi des nouvelles de la vôtre ; et songez qu'il y a , dans un petit pays riant et libre , deux cœurs qui sont à vous pour jamais.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Au château de Ferney, 23 de septembre.

J E vous fais mon compliment comme mille autres, mon très-aimable gouverneur, et, je crois, plus sincèrement et plus tendrement que mille autres. Je défie les *Menou* même de s'intéresser plus à vous que moi. Vous voilà gouverneur de la Lorraine allemande : vous aurez beau faire, vous ne ferez jamais allemand. Mais pourquoi n'êtes-vous pas gouverneur de mon petit pays de Gex ? pourquoi *Tityre* ne fait-il pas paître ses moutons sous un *Pollion* tel que vous ? J'ai l'honneur de vous envoyer les deux premiers exemplaires d'une partie de l'Histoire de *Pierre le grand*. Il y a un an qu'ils sont imprimés, mais je n'ai pu les faire paraître plutôt, parce qu'il a fallu avoir auparavant le consentement de la cour de Pétersbourg. Vous êtes, comme de raison, le premier à qui je présente cet hommage. Vous verrez que j'ai fait usage du témoignage honorable que je vous dois. De ces deux exemplaires, il y en a un pour le roi de Pologne. Je manquerais à mon devoir si je priais un autre que vous de mettre à ses pieds cette faible marque de mon respect et de ma reconnaissance. Il est vrai que je lui présente l'histoire de son ennemi ; mais celui qui embellit Nancy rend justice à celui qui a bâti Pétersbourg ; et le cœur de *Stanislas* n'a point d'ennemis. Permettez donc, mon adorable

gouverneur, que je m'adresse à vous pour faire parvenir *Pierre le grand* à *Stanislas le bienfaisant*. Ce dernier titre est le plus beau. 1760.

La Lorraine allemande vous fait-elle oublier l'académie française, dont vous seriez l'ornement ? Certainement, vous ne seriez pas une harangue dans le goût de notre ami *le Franc de Pompignan*. Vous n'auriez point protégé la pièce des Philosophes ; et, sans déplaire à l'auguste fille du roi de Pologne, auprès de qui vous êtes, vous auriez concilié tous les esprits. Quoique je n'aime guère la ville de Paris, il me semble que je ferais le voyage pour vous donner ma voix.

Je ne fais si les deux gènévois ont eu le bonheur après lequel je soupire, celui de vous voir ; je les avais chargés d'une lettre pour vous. J'avais pris même la liberté de vous communiquer mon petit remerciment au roi de Pologne, de son livre intitulé, *l'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. Il a daigné me remercier de ma lettre par un petit billet de sa main, qui n'a pas été contre-signé *Menou*.

Adieu, Monsieur ; daignez, dans le chaos, dans la décadence, dans le temps ridicule où nous sommes, me fortifier contre ce pauvre siècle par votre souvenir, par vos bontés, par les charmes de votre esprit, qui est du bon temps. Mille tendres respects.

A Ferney, 23 de septembre.

Monsieur l'habitant du Marais, que n'envoyez-vous chercher des billets de loge et d'amphithéâtre chez M. d'*Argental*? pourquoi, dans les beaux jours, ne vous donnez-vous pas le plaisir honnête de la comédie? Je trouve un peu extraordinaire que messieurs les comédiens du roi, et les miens, vous aient ôté votre entrée. Qu'ils vous en privent quand ils jouent les Philosophes, à la bonne heure; mais il me semble que ceux à qui j'ai fait présent de plusieurs pièces de théâtre, et à qui j'abandonne le profit de la représentation et de l'impression, devraient vous avoir invité au petit festin que je leur donne.

Je vous prie, mon cher amateur des arts, de vouloir bien ajouter à tous vos envois la traduction du *Père de famille*, ou du *Vero amico*, de *Goldoni*, par *Diderot*, avec sa préface et l'épître à M. de la *March*.

Si l'Ecoffeuse (*) est plaisante, comme on me le mande, ayez la charité de la mettre dans le paquet; car il faut rire.

C'est aussi pour rire que je voudrais savoir positivement si c'est l'ami *Gauchat* qui est l'auteur de l'*Oracle des philosophes*, et si ce *Gauchat* n'est pas un de ces ânes de forbonne qu'on appelle docteurs.

(*) Parodie de l'Ecoffaïse, par M. *Poinfinet* le jeune.

On dit qu'il n'y a pas trop de quoi rire à nos affaires de terre et de mer. Il faut s'égayer avec les lettres humaines et inhumaines, pour ne pas se charger des affaires publiques. 1760.

Nous avons aux Délices M. le duc de *Villars* et un marquis d'*Argence*, grands amateurs de la science gaie. Ce marquis d'*Argence* vaut un peu mieux que le d'*Argens* des Lettres juives. Nous jouons la comédie, nous faisons des noces. Madame *Denis* joue à peu-près comme mademoiselle *Clairon*, excepté qu'elle a dans la voix un attendrissement que *Clairon* voudrait bien avoir. Mademoiselle de *Baxincourt* est une excellente confidente, et vous un grand nigaud, mon cher ami, de n'être pas aux Délices ou à Ferney. *Et vale.*

L E T T R E C X C I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, mercredi 23 de septembre, à neuf heures du soir.

EN arrivant aux Délices, après avoir répété Tancrède sur notre théâtre de *Polichinelle*, dans le petit castel de Tournay, ô mes anges! ô madame *Scaliger*! je reçois votre paquet. Est-il bien vrai? est-il possible? quoi, vous avez pris cette peine? vous avez eu cet excès de bonté, de patience? vous m'avez secouru dans le danger? Mon cher ange, je savais bien que vous étiez un grand général; mais madame d'*Argental*, madame d'*Argental* est le premier officier de l'état

Corresp. générale. Tome V. B b

— major ! Je ne peux entrer ce soir dans aucun détail.
 1760. La poste part demain matin, et nous jouons demain Tancrède. Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'impatient *Prault* me mande qu'il va imprimer la pièce; et moi je lui mande qu'il s'en garde bien, qu'il ne fasse rien sans vos ordres; il me couperait la gorge, et à lui la bourse. Mes divins anges, il me faut laisser reprendre mes sens. Je jette les yeux sur la pièce, sur le beau factum de madame *Scaliger*; il faudrait répondre un volume, et je n'ai pas un instant.

Tout ce que je vois en gros, c'est un étranglement horrible. Je cherche en vain, à la fin du troisième acte, un morceau qui nous enlève ici quand madame *Denis* le prononce :

Comment dois-je te regarder ?

Avec quels yeux, hélas ! avec les yeux d'un père. Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau, &c.

Cela nous fait verser des larmes; et ce morceau tronqué n'est plus qu'un propos interrompu, sans chaleur et sans intérêt. On m'écrit que *Brizard* est un cheval de carrosse; je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer.

Le second acte, sans quelques vers prononcés par *Aménaïde*, après la scène avec *Orbassan*, est assurément intolérable, et il n'y a jamais eu de sortie plus ridicule; cela seul ferait capable de faire tomber la pièce la plus intéressante. Le monologue de madame *Denis* attendrit tout le monde, parce que madame *Denis* a la voix tendre, qu'il ne s'agit pas là de position de théâtre, de gestes, et de tout ce jeu muet

qu'on a substitué à la belle déclamation. Enfin, que voulez-vous, mes chers anges ! on n'a pu me donner le temps de mettre la dernière main à l'ouvrage ; c'est la faute de ceux qui l'ont répandu dans Paris. Mes divins anges ont raccommode cette faute beaucoup mieux que notre ministère n'a pu réparer nos malheurs. Vous avez sauvé cinquante défauts : que ne vous dois-je point ! Ah, c'était à vous qu'il fallait dédier la pièce !

Dites-moi, je vous en prie, de qui j'ai reçu une lettre cachetée avec un lion qui tient un serpent dans une patte, écriture assez belle, parlant comme si c'était d'après vous, prenant intérêt à la chose ; comme personne ne signe, il faut que je devine souvent. Mais de quoi vous parlé - je là ! Je lis le mémoire de madame *Scaliger* : il est bien fort de choses, raisonné à merveille, approfondi, et de la critique la plus vraie et la plus fine. Jamais l'amitié n'a eu tant d'esprit. On a seulement été trop alarmé, en quelques endroits, des clameurs de la cabale. Ces clameurs passent, et l'ouvrage reste. Pourquoi *Zaïre* ne dit-elle pas son secret ? parce que je ne l'ai pas voulu, Messieurs ; et on n'en pleure pas moins à *Zaïre* : ce sera bien pis à Fanime. Mais il faut finir, et être à vos genoux.

Je viens de lire le premier acte : cela va beaucoup mieux ; mais il faut souper. A demain les affaires.

Cependant, je ne suis pas content de ce captif, et j'aimais bien mieux *Aldamon*. N'importe, allons souper, vous dis-je ; il est onze heures, je n'ai pas mangé du jour.

1760.

A minuit.

J'ai soupé tout seul ; j'ai un peu rêvé. Voici, mes chers anges, le monologue du second acte pour mademoiselle *Clairon*. Le premier n'était que naturel, mais trop élégiaque. Vous êtes gens de haut goût à Paris. Au nom de la sainte Vierge, faites réciter ce morceau à *Clairon* ; il favorise tant la déclamation !

Je vous en prie, je vous en conjure.

L E T T R E C X C I V.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

24 de septembre.

VOILA ce que c'est que de n'être point à Paris ; on ne s'entend point ; on joue au propos interrompu. Je reçois un paquet de M. d'*Argental* avec Tancrède. Je joue Tancrède ce soir. Sachez, divine *Melpomène*, que je fais pleurer dans le rôle du bon homme. Il faut un vieillard verd, chaud, à voix moitié douce, moitié rauque, attendrissante, tremblotante. Divine *Melpomène*, je vous conjure, par les lois immuables du goût, de ne point sortir du théâtre, au second acte, comme une muette qu'on va pendre. Faites-moi l'amitié, je vous en supplie, de réciter le monologue ci-joint ; il est favorable à la déclamation, il nous tire ici des larmes. Comment ne subjuguerez-vous pas tout le monde, en prêtant à ce morceau la force et le pathétique qui lui manquent ?

J'aurais plus de choses à vous dire que je n'ai fait de mauvais vers en ma vie; mais je plante des arbres ce matin, et je joue *Argire* ce soir. Deux heures de conversation avec vous me seraient grand bien; mais, quoi, *Fréron* et *Poinfinet* m'ont chassé de Paris. Il est juste que les grands-hommes honorent la capitale, et que je sois dans les Alpes. Envoyez-moi, dans un billet, une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre.

L E T T R E C X C V.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 24 de septembre.

SIGNOR mio, pittore è figlio della natura, vi amo dal tempo ch'io leggo. Ho veduta la vostra anima nelle vostre opere. Ho detto: Ecco un uomo onesto e buono che hà purificato la scena italiana, che inventa colla fantasia e scrive col senno. Oh! che fecondità, mio signore! che purità! come lo stile mi pare naturale, facetto ed amabile! Avete riscattato la vostra patria dalle mani de gli arlecchini. Vorrei intitolare le vostre comedie: L'Italia liberata da' Goti. La vostra amicizia m'onora, m'incanta. Ne sono obligato al signor senatore *Albergati*, e voi dovete tutti i miei sentimenti a voi solo.

Vi auguro la vita la più lunga, e la più felice, giacchè non potete essere immortale, come il vostro nome. Voi pensate a farmi un onore, e già m'avete fatto il più gran piacere.

1760. J'use, mon cher Monsieur, de la liberté française, en vous protestant, sans cérémonie, que vous avez en moi le partisan le plus déclaré, l'admirateur le plus sincère, et déjà le meilleur ami que vous puissiez avoir en France. Cela vaut mieux que d'être votre, très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.*

L E T T R E C X C V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 24 de septembre.

MES divins anges, il faut vous rendre compte de tout. Nous venons de jouer *Tancrède* en présence d'une douzaine de parisiens, à la tête desquels était M. le duc de *Villars*. Non, vous ne vous imaginez pas quel talent madame *Denis* a acquis. Je voudrais qu'on pût compter les larmes qu'on verse à Paris et chez nous, et nous verrions qui l'emporte. Je vous dois celles de Paris; car les longueurs tarissent les pleurs; et vos coupures judicieuses, en rapprochant l'intérêt, l'ont augmenté.

Détaillons un peu les obligations que je vous ai. Premier acte, premier remerciement. La première scène du second supprimée, profit tout clair. Le monologue que j'ai envoyé fait très-bien chez nous, et doit réussir chez vous. Au troisième acte, pardon. Ce n'est pas sûrement vous qui avez mis ces malheureux vers :

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux
A sur Aménaïde osé lever les yeux, &c.

On devrait lui répondre : *Mon ami, si on t'a déjà dit qu'on te prend ta maîtresse, tu devais donc en parler d'abord, tu devais donc être au désespoir.* C'est un contre-sens horrible. 1760.

Ecoutez-moi, mes chers anges ; on n'a pas fait réflexion qu'*Aldamon* n'est pas encore le confident de la passion de *Tancrede*. On a imaginé que *Tancrede* lui parlait comme à un homme instruit de l'état de son cœur. Il est évident que c'est et que ce doit être tout le contraire. *Aldamon* est un soldat attaché à *Tancrede*, qui a favorisé son retour, et rien de plus. Il est si clair qu'il ne fait point la passion de *Tancrede*, que *Tancrede* lui dit :

Cher ami je te dois

Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

Donc *Aldamon* ne fait rien. Peu à peu la confiance se forme dans cette scène, et *Aldamon*, qui doit avoir assez de sens pour apercevoir une passion qu'il approuve, court faire son message, en disant à *Tancrede* :

C'est vous qui m'envoyez, je réponds du succès.

Il est bien mieux de mettre ce, *je réponds du succès*, dans la bouche du confident, que dans celle de *Tancrede*, car alors *Tancrede* dit, avec bien plus de bienfaisance et d'enthousiasme : *Il sera favorable*. Nous demandons tous à genoux qu'on laisse le troisième acte comme il est. Est-il possible qu'on ait ôté ces vers :

Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.

Tremblez moins pour ma gloire, &c.

— Ces vers, récités avec une fermeté attendrissante ,
 1760. ont arraché des larmes. Si le père est si étriqué, s'il ne prend pas un intérêt tendre à la chose, s'il ne flotte pas entre la crainte et l'espérance, en vérité, l'intérêt total diminue et la pièce en général est bien moins touchante. J'ai écrit à *le Kain* sur ce troisième acte, et je lui ai montré l'excès de ma douleur.

Dans le quatrième acte, il y a beaucoup d'art à fonder, comme vous avez fait, mes divins anges, la crédulité de *Tancrede*. Je voudrais seulement qu'il ne dit pas qu'il a pénétré le fond de cet affreux mystère, mais qu'on ne l'a que trop dévoilé. Vous ne pouvez sans doute souffrir ces vers :

Dans le rapide cours des plus brillans succès
 Solamir l'eût-il fait sans être sûr de plaire ?

Je tiens toujours que c'est assez que le vieux *Argire* ait dit à *Tancrede*, elle est coupable. Un père au désespoir est le plus fort des témoignages. Mais si vous voulez que *Tancrede* invente encore des raisons pour se convaincre, à la bonne heure ; il faudra faire des vers.

Au cinquième acte, c'est encore un coup de maître d'avoir rendu à la fois le récit de *Catane* plus vraisemblable et plus intéressant ; mais je ne peux concevoir pourquoi on a retranché :

Courez, rendez Tancrede à ma fille innocente.
 Ce vers me paraît de toute nécessité.
 Si

O jour du changement, ô jour du désespoir !
 a fait un si mauvais effet, cela prouve que *Briard* a joué bien froidement ; mais, bagatelle.

Je conviens que mademoiselle *Clairon* peut faire une très-belle figure en tombant aux pieds de *Tancrède*; mais si vous aviez vu madame *Denis*, pleurante et égarée, se relever d'entre les bras qui la soutiennent, et dire d'une voix terrible : *Arrêtez, vous n'êtes point mon père* : vous avoueriez que nul tableau n'approche de cette action pathétique, que c'est-là la véritable tragédie. Une partie des spectateurs se leva à ce cri, par un mouvement involontaire; et pardonnez arracha l'ame. Il y a un aveuglement cruel à me priver du plus beau morceau de la pièce. Je vous conjure de me le rendre. Qui empêche mademoiselle *Clairon* de se jeter et de mourir aux pieds de *Tancrède*, quand son père, éperdu et immobile, est éloigné d'elle, ou qu'il marche à elle? qui l'empêche de dire, *j'expire*, et de tomber près de son amant?

Barbare, laisse là ce repentir si vain.

fait un très-bel effet parmi nous, qui n'avons pas la ridicule impatience de votre parterre. Vous êtes bien bons de céder à l'impétuosité de la nation; il faut la subjuguier.

La somme totale de ce compte est, remerciement, tendresse, respect, et envie de ne point mourir sans vous revoir.

A M. L E K A I N.

Le 24 de septembre.

A V A N T d'aller jouer *Tancrède*, et après avoir écrit une longue lettre à M. et à madame d'*Argental*, et après avoir fait un petit monologue pour mademoiselle *Clairon*, à la fin du second acte, et après avoir enragé qu'on ne m'ait pas averti plutôt, et après m'être voulu beaucoup de mal d'être si loin de vous, et n'en pouvant plus, j'aurai peut-être encore le temps, mon cher *le Kain*, de vous dire un petit mot, que je n'ai point dit à M. et à madame d'*Argental*, en leur écrivant à la hâte, et étant ivre de leurs bontés.

C'est au sujet du troisième acte. Nous serions bien fâchés de le jouer comme on le joue au théâtre français. Vous n'avez pas fait attention qu'*Aldamon* n'est point du tout le confident de *Tancrède*; c'est un vieux soldat qui a servi sous lui. Mais *Tancrède* n'est pas assez imprudent pour lui parler d'abord de sa passion; il ne laisse échapper son secret que par degrés. D'abord, il lui demande simplement où demeure *Aménaide*: et c'est cette simplicité précieuse qui fait ressortir le reste. Il ne s'informe que peu à peu, et par degrés, du mariage. Il ne doit point du tout dire à *Aldamon*:

Car tu m'as déjà dit que cet audacieux, &c.

ce vers gâte la scène de toutes façons. Si *Aldamon* lui a déjà dit cette nouvelle, s'il en est sûr, s'il s'écrie: *Il est donc vrai*, il doit arriver désespéré. Il ne doit

parler que de sa douleur ; et le commencement de la scène, qui chez moi fait un très-grand effet, devient très-ridicule. 1760.

Ne fentez-vous pas que tout l'artifice de cette scène consiste, de la part de *Tancrède*, à s'ouvrir par gradations avec *Aldamon* ? Il s'en faut bien qu'il doive lui dire tout son secret ; et quand il lui dit :

Cher ami , tout mon cœur s'abandonne à ta foi ,

remarquez qu'il se donne bien de garde de dire : *J'aime Aménaïde*. Il le lui fait assez entendre, et cela est bien plus naturel et bien plus piquant. Il ne veut paraître que comme un ancien ami de la maison. Il ferait très-mal d'aller plus loin.

Ce séjour adoré qu'habite Aménaïde ,

est un vers d'opéra, intolérable.

Concevez donc qu'il ne permet à son amour d'éclater que dans son monologue. C'est là qu'il doit commencer à dire : *Aménaïde m'aime*. S'il le dit, ou s'il le fait trop entendre auparavant, cela devient froid et absurde.

Le vers d'*Aldamon* :

Je vais parler de vous , je réponds du succès ,

est très à sa place. Il respecte, il aime *Tancrède* comme un grand-homme ; il fait que le nom de *Tancrède* est révérend dans la maison ; il est plein de cette idée ; il la confond avec un simple message. Et quand *Aldamon* dit ce vers : *Je réponds du succès*, &c. *Tancrède* a bien meilleur air à dire avec enthousiasme : *Il sera favorable*.

— Je vous prie très-inflamment, mon cher ami, de
1760. représenter toutes ces choses à M. d'Argental, et de
remettre absolument le troisième acte comme il est.
Vous me feriez un tort irréparable, si vous continuiez
à m'exposer ainsi devant le public, et surtout si l'on
imprimait la pièce dans l'état où elle est par ma négligence
et mon absence. Voyez à quoi je serais réduit si *Prault*
imprimait la pièce avant que je vous l'aye envoyée, signée
de ma main. Prévenez ce coup pour vous et pour moi.

Je ne peux entrer ici dans aucun détail; mais je
dois vous dire que, dans la fermentation des esprits,
au milieu de la guerre civile littéraire, il faut s'attendre,
les premiers jours, aux critiques les plus injustes. C'est
une poussière qui s'élève et qui se dissipe bientôt. Je
vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de septembre.

JE vous ai écrit des volumes, ô mes anges, tout en
jouant *Alzire*, *Mahomet*, *Tancrède* et l'*Orphelin*.
Ah, l'étonnante actrice que nous avons trouvée !
quelle *Palmire* ! vingt ans, beauté, grâce, ingénuité,
et des larmes véritables, et des sanglots qui partent
du cœur ! Pauvres Parisiens, que je vous plains ! vous
n'avez que des *Hus*.

Madame de *Pompadour* n'est point poule mouillée,
ni moi non plus.

Prenez à cœur le long mémoire, les changemens que je vous ai envoyés par M. de *Courteille*. Que je jouisse, au moins en idée, de deux représentations qui me satisfassent. Les cœurs sont-ils donc faits à Paris autrement que chez moi ? M. le duc de *Villars* ne s'y connaît-il point ? ma nièce est-elle sans goût ? suis-je un chien ? que coûte-t-il d'essayer ce qui fait chez nous le plus grand effet ?

Est-il vrai que les décorations ne sont pas belles ? qu'il n'y a pas assez d'assistans au troisième et au cinquième ? que *Grandval* néglige trop son rôle parce qu'il n'est pas le premier ? que *le Kain* ne prononce pas ? que mademoiselle *Clairon* a joué faux quelques endroits ? à qui croire ? la calomnie y règne.

Madame de *Fontaine* a fait une belle action. J'aurai bientôt un grand secret à vous confier.

Nous venons de répéter *Fanime*. — Plus de larmes qu'à *Tancrède*. — Un *Ramire* admirable. Je corromps toute la jeunesse de la pédante ville de Genève. Je crée les plaisirs. Les prédicans enragent. Je les écrase. Ainsi soit-il de tous prêtres insolens et de tous cagots.

O anges, à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E C X C I X.

A U M E M E.

29 de septembre.

VOICI, je crois, mes dernières volontés, mon adorable ange ; car je n'en peux plus. N'allez pas, je vous en conjure, casser mon testament ; faites

— 1760. essayer ce qui a si bien réussi chez moi. Voilà les cabales un peu dissipées, voilà le temps de jouer à son aise. Les comédiens ne doivent pas rejeter mes demandes ; cela serait bien injuste, et me ferait une vraie peine. *Aménaiide-Denis* vous embrasse. Je me jette aux pieds de madame *Scaliger*. Je crois avoir profité de son excellent mémoire. Qu'il est doux d'avoir de tels anges !

Je crois que le démon de *Socrate* était un ami.

L E T T R E C C.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Septembre.

N O, nò, nò, caro cigno di Padova, non ho ricevuto le lettere sopra la Russia, e me ne dolgo ; car si je les avais lues, j'en aurais parlé dans une très-facétieuse préface où je rends justice à ceux qui parlent bien de ce qu'ils ont vu, et où je me moque beaucoup de ceux qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils n'ont point vu. Baste, ce sera pour l'antiphone du second volume ; car vous saurez que, n'ayant point encore reçu les mémoires nécessaires pour le complément de l'ouvrage, je n'ai pas encore été plus loin que Pultava.

Or sù, bisogna sapere che vi sono due valenti banchieri à Milano chiamati *Bianchi e Balestrerio*, e quegli rinomati banchieri sono li corrispondenti d'un valente mercante o mercatante di Genevra chiamato *le Fort* di quella famiglia di *le Fort*, la

quale ha dato alla Russia il gran consigliere del gran
Pietro.

1760.

Le lettere sopra la Russia non si smarriranno quando faranno indirizzate dal *Bianchi* à un *le Fort*. Prenez donc cette voie, caro cigno; godete la vostra bella patria. Je vais adresser incessamment à Venise le premier volume russe, par le signor *Bianchi*. Je serais tenté d'y joindre le plan du petit château de Ferney, que je viens de faire bâtir moi tout seul. Les Allobroges me disent que j'ai attrapé le vrai goût d'Italie; *sed non ego credulus illis*. Mais j'ai bâti aussi une tragédie à l'italienne, qu'on joue actuellement à Paris. La scène est en Sicile. C'est de la chevalerie; c'est du temps de l'arrivée des seigneurs normands à Naples, ou plutôt à Capoue. Il y est question d'un pape qui est nommé sur le théâtre. Cependant les français n'ont point ri, et les françaises ont beaucoup pleuré.

Je tiens toujours mes bons Parisiens en haleine, de façon ou d'autre. J'amuse ma vieillesse; il n'y a guère de momens vides. Vous êtes, vous, dans la force de l'âge et du génie: je ne marche plus qu'avec des béquilles, et vous courez, et vous allez ferme, e le dame e le muse vi favoriscono à gara.

Vive beatus; have you read *Tristram shandi*? This a veri un accountable book an original one; they run mad about it in england.

Les philosophes triomphent à Paris. Nous avons écrasé leurs ennemis, en les rendant ridicules.

Vivez *beatus*, vous dis-je.

1760.

L E T T R E C C I.

A M. NOVERRE,

PENSIONNAIRE DU ROI, MAITRE DES
BALLETS DE L'EMPEREUR.

Septembre.

J'AI lu, Monsieur, votre ouvrage de génie (*); mes remerciemens égalent mon estime. Votre titre n'annonce que la danse, et vous donnez de grandes lumières sur tous les arts. Votre style est aussi éloquent que vos ballets ont d'imagination. Vous me paraissez si supérieur dans votre genre, que je ne suis point du tout étonné que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous ont fait porter ailleurs vos talens. Vous êtes auprès d'un prince qui en sent tout le prix.

Une vieilleffe très-infirmes m'a seule empêché d'être témoin de ces magnifiques fêtes que vous embellissez si singulièrement. Vous faites trop d'honneur à la Henriade, de vouloir bien prendre le Temple de l'Amour pour un de vos sujets: vous ferez un tableau vivant de ce qui n'est chez moi qu'une faible esquisse. Je crois que votre mérite fera bien senti en Angleterre, parce qu'on y aime la nature. Mais où trouverez-vous des acteurs capables d'exécuter vos idées? Vous êtes un *Prométhée*; il faut que vous formiez des hommes, et que vous les animiez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Lettres sur la danse et sur les ballets.

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Septembre.

MON divin ange, vous êtes le meilleur général de l'Europe. Il faut que vous ayez bien disposé vos troupes, pour gagner cette bataille ; on dit que l'armée ennemie était considérable. *Débora-Clairon* a donc vaincu les ennemis des fidelles. On dit que *Satan* était dans l'amphithéâtre, sous la figure de *Fréron*, et qu'une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux fit, psh, psh, comme si ç'avait été de l'eau bénite.

Il est absolument nécessaire que la pièce s'imprime bientôt. Je soupçonne qu'il y en a déjà une édition furtive. Vous savez que j'avais ci-devant proposé à madame la marquise une dédicace ; je ne peux honnêtement oublier ma parole ; j'écris au protecteur M. le duc de *Choiseul*, protecteur que je vous dois, et je le prie de savoir de madame la marquise si elle accepte l'épître. Vous connaissez le ton de mes dédicaces ; elles sont un peu hardies, un peu philosophiques ; je tâche de les faire instructives. Si on les veut de cette espèce, je suis prêt ; sinon point de dédicace.

Madame *Scaliger*, vous avez sans doute taillé et rogné : vous avez fait des vôtres. Si la pièce vaut quelque chose, ma foi, je le dois à vos critiques scaligériennes. Etiez-vous là, Madame ? Dites donc aux acteurs des deux premiers actes qu'ils ne soient pas si froids et si familiers.

Corresp. générale. Tome V. C c

— Des longueurs, mon cher ange! c'est dans ma
1760. lettre de remerciement qu'il y aurait des longueurs,
si j'avais un moment à moi. Comment pourrais-je
finir? j'en vous dois tout. Je baise le bout de vos ailes
avec des transports de reconnaissance.

On dit que la lettre au roi *Stanislas* a fait impres-
sion sur l'esprit de monseigneur le dauphin. Le roi
de Pologne m'a remercié de sa main, avec la plus
grande bonté.

Nous venons de répéter *Tancrède* avec madame
Denis; jeparie, et même contre vous, que mademoi-
selle *Clairon* ne joue pas si bien le quatrième acte.

N. B. Moi, père, je fais pleurer; que *Brizard* en
fasse autant, je l'en défie: il ne peut tomber de ses
yeux que de la neige.

L E T T R E C C I I I.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

1 d'octobre.

C HARMANTE madame *Scaliger*, la lettre, le savant
commentaire du 24 redoublent ma vénération.
M. le duc de *Villars* s'habille pour jouer, à huis clos;
Gengis-kan; la *Denis* se requinque: deux grands
acteurs, par parenthèse. On rajuste mon bonnet, et
je saisis ce temps pour vous remercier, pour vous
dire la centième partie de ce que je voudrais vous

dire. Je suis devenu un peu sourd, mais ce n'est pas à vos remarques, ce n'est pas à vos bontés. (*) 1760.

Voilà à peu-près tous les ordres de ma souveraine exécutés en courant. Toutes les judicieuses critiques scaligériennes ont trouvé un V. docile, un V. reconnaissant, un V. prompt à se corriger, et quelquefois un V. opiniâtre, qui dispute comme un pédant, et qui encore vous supplie à genoux d'accepter ses changemens, de faire ôter ce détestable *car tu m'as déjà dit que cet audacieux*; et il vous conjure, plus que jamais, d'ajouter au pathétique du tableau de *Clairon* au cinq, ce morceau plus pathétique encore :

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père, &c.

Il me semble que, grâce à vos bontés, tout est à présent assez arrondi, malgré la multitude de tant d'idées étrangères à *Tancrède*, qui me lutinent depuis un mois.

Madame *Denis* partage toute ma reconnaissance. Divins anges, veillez sur moi; je vous adore du culte de *dulie* et de *latrie*.

LETTRE CCIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 3 d'octobre.

LE baron germanique, qui se charge de rendre ce paquet à votre excellence, est un heureux petit baron. Je connais des français qui voudraient bien

(*) Il y avait ici des corrections pour *Tancrède*.

— 1760. être à sa place, et faire leur cour à M. et madame de *Chauvelin*. Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire pendant que vous bouleverfiez nos limites, et que vous rendiez des favoyards français et des français favoyards. Je conçois très-bien qu'il y a du plaisir à être favoyard, quand vous êtes en Savoie. Souvenez-vous, Monsieur, que quand vous prendrez le chemin de Versailles pour donner la chemise au roi, vous devez au moins venir changer de chemise dans nos hermitages.

J'ai l'honneur de vous envoyer une partie de la vie du *Solon* et du *Lycurgue* du Nord. Si la cour de Russie était aussi diligente à m'envoyer ses archives, que je le suis à les compiler, vous auriez eu deux ou trois tomes au lieu d'un. Je me souviens d'avoir entendu dire à vos ministres, au cardinal *Dubois*, à M. de *Morville*, que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais; que Pétersbourg ne pourrait subsister; qu'il était impossible qu'il gardât la Livonie, &c.; et voilà aujourd'hui les Russes dans Berlin, et un *Tottleben* donnant ses ordres datés de Sans-fouci! Si j'avais été là, j'aurais demandé le beau *Mercur* de *Pigal*, pour le rendre au roi.

En qualité de tragédien, j'aime toutes ces révolutions-là passionnément. J'ai et j'aurai contentement. Peut-être, si j'étais *sir politic*, je ne les aimerais pas tant. Je ne suis pas trop mécontent de vous autres sur terre, mais vous êtes sur mer de bien pauvres diables.

Si j'osais, je vous conjurerais à genoux de débarasser pour jamais du Canada le ministère de France.

Si vous le perdez, vous ne perdez presque rien ; si vous voulez qu'on vous le rende, on ne vous rend qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. Songez que les Anglais sont au moins cinquante contre un dans l'Amérique septentrionale. Par quelle démenche horrible a-t-on pu négliger la Louisiane, pour acheter, tous les ans, trois millions cinq cents mille livres de tabac de vos vainqueurs ? N'est-il pas absurde que la France ait dépensé tant d'argent en Amérique, pour y être la dernière des nations de l'Europe ? 1760.

Le zèle me suffoque : je tremble depuis un an pour les Indes orientales. Un maudit gouverneur de la colonie anglaise à Surate, et un certain commodore qui nous a frottés dans l'Inde, sont venus me voir ; ils m'ont assuré que Pondichéri serait à eux dans quatre mois. Dieu veuille que M. *Berrier* confonde mon commodore !

Pour me dépiquer des malheurs publics et des miens propres (car je navige malheureusement dans la barque), je me suis mis à jouer force tragédies, et nous gardons des rôles pour madame l'ambassadrice. Nous jouâmes *Fanime*, ces jours passés ; la scène est à Saïd, petit port de Syrie. Nous eûmes pour spectateur un arabe, qui est de Saïd même, qui fait sept ou huit langues, qui parle très-bien français, et qui eut beaucoup de plaisir. Savez-vous bien que j'ai eu un autre arabe ? c'est l'abbé d'*Espagnac*. Pourquoi faut-il qu'un homme si coriace soit si aimable ? Vivent les gens faciles en affaires ! la vie est trop courte pour chipoter.

Vous connaissez la belle lettre de *Luc*, où il

— 1760. parle si courtoisement de M. le duc de *Choiseul*. J'ai bien peur que mes russes n'aient pris aussi une lettre qu'il m'adressait. Cet homme ne ménage pas plus les termes que ses troupes; il perdra ses Etats pour avoir fait des épigrammes. Ce sera du moins une aventure unique dans les chroniques de ce monde.

Je suis un grand babillard, Monsieur; mais il est si doux de s'entretenir avec vous des sottises du genre-humain, et de vous ouvrir son cœur! Je compte si fort sur vos bontés, que je me suis laissé aller. Conservez-moi, et madame l'ambassadrice, un peu de souvenir et de bienveillance. Je vous avertis que madame *Denis* est devenue très-digne de jouer les seconds rôles avec madame de *Chauvelin*.

L'oncle et la nièce sont à ses pieds. Je vous présente mon tendre respect dans la foule de ceux qui vous aiment.

L E T T R E C C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'octobre, à midi.

Eh, mon Dieu, mes anges, vous voilà fâchés contre moi! vous voilà les anges exterminateurs. Que votre face ne s'allume pas contre moi, et regardez-moi en pitié. — Je vous ai écrit une lettre ce matin: je réponds à votre courroux du 29. Figurez-vous que je n'ai le temps ni de manger ni de dormir; la tête me tourne.

1°. Je vous jure qu'on m'a mandé que *le Kain* et la *Clairon* avaient arrangé le troisième acte à leur fantaisie ; mais allons pied à pied , si je puis , et commençons par le commencement. 1760.

2°. J'ai déjà dit et je redis que la transfusion des deux scènes paternelles d'*Argire* avec *Aménaïde*, en une seule scène, vers la fin du premier acte, était le salut de la république ; j'ai remercié et je remercie.

3°. Je m'en tiens à cette manière de finir le premier acte :

Viens , je te dirai tout. — Mais il faut tout oser ;
Le joug est trop affreux , ma main doit le briser ;
La persécution enhardit la faiblesse.

Cela fortifie le caractère d'*Aménaïde*, et rend en même temps ses accusateurs moins odieux.

4°. Le second acte commence encore d'une manière plus forte :

.
Moi des remords , qui moi ! le crime seul les donne , &c.
Et c'est *Aménaïde*, et non la suivante, qui fait tout ;
et il est bien plus naturel de lui donner de la confiance pour un esclave qui l'a déjà servie, que de remettre tout aux soins de *Fanie* ; cela était trop d'une petite fille ; et cette fermeté du caractère d'*Aménaïde* prépare mieux les reproches vigoureux qu'elle fait ensuite à son père.

5°. Jamais je n'ai eu d'autre idée, au troisième acte, que de faire apprendre à *Tancrède* son malheur par gradation ; je n'ai jamais prétendu qu'il parlât d'abord à *Aldamon*, comme au confident de son amour ; et quand *Tancrède* disait , au nom d'*Orbassan* ,

Orbassan , l'ennemi , le rival de Tancrede !

1760.

il le disait à part : et pour lever toute équivoque , j'ai mis l'*oppressé* de *Tancrede* , au lieu de *rival*. J'ai toujours prétendu que *Tancrede* , en arrivant dans la ville , avait appris , par le bruit public , qu'*Orbassan* devait épouser *Aménaïde* ; c'est une chose très-naturelle ; tout le monde en parle , et *Aldamon* n'en fait que ce que la voix publique lui en a appris.

Quand *Tancrede* demande , qui commande les armes dans la ville ? *Aldamon* peut répondre ,

Ce fut , vous le savez , le respectable Argire ;

mais *Orbassan* lui succède. En un mot , tout l'art de cette scène doit consister dans la manière dont *Tancrede* laisse pénétrer son secret par *Aldamon* , qui voit , par son émotion , quels sont ses chagrins et ses projets. *Je vais parler de vous* était équivoque ; *vous* cependant ne signifie pas *je vous nommerai* , il signifie qu'*Aménaïde* pourra se douter quel est ce *vous* ; mais cela est trop subtil , et *vous m'envoyez* vaut mieux. Ce sont bagatelles.

6°. *Je suis encore sous le couteau* est une expression noble et terrible ; si on ne la trouve pas ailleurs , tant mieux ; elle a le mérite de la nouveauté , de la vérité et de l'intérêt. Cette scène a fait un grand effet chez moi. Il faut laisser dire les petits critiques , qui font semblant de s'effaroucher de tout ce qui est nouveau , et qui ne voudraient que des expressions triviales ; notre langue n'est déjà que trop stérile.

7°. La dernière scène du second acte était aussi nécessaire que cette dernière scène du troisième ; mais comme ce petit monologue du second ne

peut être qu'une expression simple de la situation d'*Aménaiide*, comme ce tableau de son état n'est point un grand combat de passions, il ne faut pas s'attendre à de grands effets de ce monologue, mais seulement à rendre le spectateur satisfait, et à terminer l'acte avec rondeur et élégance, sans refroidir. 1760.

8°. Si, *O ma fille, vivez, suffisez-vous criminelle*, est dit par un acteur glacé, tels que les acteurs français l'ont presque toujours été; si ce vers n'est pas dans la bouche d'un homme qui ait déjà pleuré et fait pleurer, il est clair que ce vers doit être mal reçu; mais moi, en le disant, j'arrache des larmes. J'ai voulu peindre un vieillard faible et malheureux: c'est la nature. Il y a un préjugé bien ridicule parmi nous autres francs, c'est que tous les personnages doivent avoir de la même noblesse d'ame, qu'ils doivent tous être bien élevés, bien élégans, bien compassés: la nature n'est pas faite ainsi.

9°. Le grand point est de toucher. — *Inventez des ressorts qui puissent m'attacher* (dit Boileau). Or, *Aménaiide* est aussi touchante à la lecture qu'au théâtre. Cependant vous savez, mes anges, que M. de Chauvelin avait été mécontent du quatrième acte; il avait imaginé d'envoyer un ambassadeur de *Solamir*, et de substituer une entrée et une audience aux sentimens douloureux d'une femme qui a été condamnée à mort par son père, et qui est à la fois méprisée et défendue par son amant. Toutes ces idées que chacun a dans sa tête, de la manière dont on pourrait conduire autrement une pièce nouvelle, ne serviront jamais qu'à refroidir un auteur, à lui ôter tout son enthousiasme. On pourra gagner quelque chose du

— côté de l'historique, et on perdra tout l'intérêt. Si
1760. *Corneille* avait suivi dans le *Cid* le plan de l'académie, le *Cid* était à la glace.

On crie aux premières représentations, et le
souteau, et la haine *outrageuse*, et *je ne peux souffrir*
ce qui n'est pas Tancrède; au bout de huit jours on ne
crie plus.

10°. Les longueurs doivent être accourcies; mais
l'étriqué et l'étranglé détruit tout. Un sentiment qui
n'a pas sa juste étendue, ne peut faire effet. Qu'est-
ce qu'une tragédie en abrégé?

11°. Nous soutenons toujours que les derniers
vers d'*Aménide* sont un morceau pathétique, ter-
rible, nécessaire, et nous en avons eu la preuve: —
Arrêtez, — vous n'êtes point mon père. On fut trans-
porté.

Je n'ai plus de papier, je n'ai plus ni tête ni doigts.
Mon cœur est navré de douleur, si j'ai déplu à mes
anges; mais, au nom de Dieu, ôtez-moi ce *car tu*
m'as déjà dit.

L E T T R E C C V I.

A M. THIRIOT.

Le 8 d'octobre.

JE vous dois bien des réponses, mon ancien ami.
Puisque vous logez chez un médecin, ce n'est pas
merveille que vous soyez malade. Si vous venez
aux Délices, vous vous porterez bien. Madame
Denis vous fera pleurer dans *Tancrède*, tout autant

Je ne mets point mon nom à la dédicace; c'est un usage que j'ai banni : il est trop ridicule d'écrire une dissertation comme on écrit une lettre avec un très-obéissant serviteur. 1760.

Par une raison à peu-près semblable, c'est-à-dire par l'averfion que j'ai toujours eue pour fourrer mon nom à la tête de mes opuscules, je souhaite que *Prault* le supprime; on fait assez que j'ai fait *Tancrède*. Il n'eût pas été mal que ceux qui ont le profit de l'édition; eussent mis quatre lignes d'avertissement; toutes ces petites choses peuvent aisément être arrangées par vos ordres.

Nous venons de jouer encore *Fanime* avec des applaudissemens bien plus forts que ceux qu'on avait donnés à *Tancrède*; c'est que *Fanime* a été jouée mieux qu'elle ne le fera jamais. Je voudrais que vous puissiez voir un chevalier *Micault*, frère du garde du trésor royal; il y était. Vous aurez cette *Fanime* sous votre protection, au moment que vous la demanderez.

Mais, une chose à quoi vous ne vous attendez pas, c'est que vous aurez *Oreste*; j'ai voulu en venir à mon honneur; je regarde *Oreste*, à présent, comme un de mes enfans les moins bossus : vous en jugerez.

Je n'aime pas assurément un échafaud sur le théâtre, mais j'y verrais volontiers les furies; les Athéniens pensaient ainsi.

Je suppose, Madame, que vous avez reçu, il y a quelques jours, une grande lettre de moi, et une pour *Clairon*; le tout à l'adresse de M. de *Chauvelin* que j'ai aussi chargé de *Tancrède*. Vous ai-je dit que

L E T T R E C C X X V.

1760.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, le 12 de novembre.

RESPECTABLE et aimable gouverneur de la Lorraine allemande et de mes sentimens, mon cœur a bien des choses à vous dire ; mais permettez qu'une autre main que la mienne les écrive , parce que je suis un peu malingre.

Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche que de présider à une académie quelconque ? ne convenez - vous pas aussi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et insolent ? ensuite n'êtes-vous pas de l'avis de l'Ecclésiaste, qui dit que *tout est vanité*, excepté de *vivre gaiement avec ce qu'on aime* ?

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très-heureux, et je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce temps-ci, loin des sots, des fripons et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philosophes, vous n'y aurez point de spectacles, vous y verrez peu de chaïses de poste en cu de singe ; mais, en récompense, vous aurez tout le temps de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connaissances de détails à vos profondes lumières ; vos amis viendront vous voir, vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche et Toul. Et qui vous empêchera

— 1760. de faire venir auprès de vous des artistes et des gens de mérite qui contribueront aux agrémens de votre vie ? Il me semble que vous êtes très-grand seigneur ; cinquante mille livres de rente à Bitche sont plus que cent-cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui pensent viennent dans votre règne. Si je n'étais pas aux Délices, je crois que je serais à Bitche, malgré frère *Menou*.

Frère *Saint-Lambert*, qui est mon véritable frère (car *Menou* n'est que faux-frère), frère *Saint-Lambert*, dis-je, qui écrit en vers et en prose comme vous, m'a mandé que le roi *Stanislas* n'était pas trop content que je préférasse le législateur *Pierre* au grand foldat *Charles*. J'ai fait réponse que je ne pouvais m'empêcher en conscience de préférer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit, et que ce n'est pas ma faute si sa Majesté polonoise elle-même a fait plus de bien à la Lorraine, par sa bienfaisance, que *Charles XII* n'a fait de mal à la Suède par son opiniâtreté. Les Russes, donnant des lois dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fissent du désordre, prouvent ce que valait *Pierre*. Ce *Pierre*, entre nous, vaut bien l'autre *Pierre-Simon-Barjone*.

Vous devez actuellement avoir reçu mon *Pierre* ; il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté ; mais il a fallu jouer le vicillard sur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je suis enchaîné d'ailleurs au char de *Cérès* comme à celui d'*Apollon* ; je suis maçon, laboureur, vigneron, jardinier. Figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi, et je ne croirais pas
vivre,

vivre, si je vivais autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe. 1760.

Voilà en partie ce qui me rend grand partisan de M. le maréchal de *Bellisle*; il travaille pour le bien public du soir au matin, comme s'il avait sa fortune à faire. Tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend pas de lui. Le maréchal de *Daun* ne me paraît pas si grand travailleur.

Mon très-aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là; vous êtes le maître de votre temps, et moi je voudrais bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie.

Le suisse Voltaire.

L E T T R E C C X X V I.

A M. L E D U C D' U Z È S.

19 de novembre

MONSIEUR LE DUC,

BÉNI soit DIEU de ce que vous êtes un peu malade, car, lorsque les personnes de votre sorte ont de la santé elles en abusent, elles éparpillent leur corps et leur ame de tous les côtés; mais la mauvaise santé retient un être pensant chez soi; et ce n'est qu'en méditant beaucoup qu'on se fait des

Corresp. générale.

Tome V. F f

— idées justes sur les choses de ce monde et de l'autre :
 1760. on devient soi-même son médecin. Rien n'est si
 pauvre, rien n'est si misérable que de demander à
 un animal en bonnet carré ce que l'on doit croire.
 Il y a long-temps que je fais que vous cherchez la
 vérité dans vous-même. Ce que vous me fîtes
 l'honneur de m'envoyer, il y a quelques années,
 fait voir que vous avez l'ame plus forte que le
 corps. Si vous avez perfectionné cet ouvrage, il
 fera utile aux autres comme à vous-même.

Les plaisanteries et les ouvrages de théâtre, dont
 vous me parlez, ne sont que des amusemens, des
 bagatelles difficiles : l'étude principale de l'homme
 est celle dont on s'occupe le moins. Presque per-
 sonne ne s'avise d'examiner d'où il vient, où il est,
 pourquoi il est, et ce qu'il deviendra. La plupart
 de ceux-mêmes qui passent pour avoir le sens com-
 mun, ne sont pas au-dessus des enfans qui croient
 les contes de leurs nourrices ; et le pis de l'affaire
 est que souvent ceux qui gouvernent n'en savent
 pas plus que ceux qui sont gouvernés ; aussi quand
 ils deviennent vieux, et qu'ils sont abandonnés à
 eux seuls, ils traînent une vieillesse imbécille et
 méprisable ; le doute, la crainte, la faiblesse empoi-
 sonnent leurs derniers jours : l'ame n'est jamais forte
 que quand elle est éclairée. Regardez-vous donc
 comme un des hommes les plus heureux, d'avoir
 su penser de bonne heure ; vous vous êtes préparé
 des ressources sûres pour tous les temps de votre vie.
 Je voudrais bien que ma mauvaise santé, et que
 mon âge avancé me permissent, monsieur le Duc,
 de venir être quelquefois à Uzès le témoin des

progrès de votre esprit ; je voudrais m'éclairer et me fortifier auprès de vous ; mais, dans l'état où je suis, je ne peux plus sortir de ma retraite ; il ne me reste qu'à souhaiter que vous vous portiez assez bien pour venir consulter M. *Tronchin*. Il y a des malades qui ont la force de faire cent lieues pour se faire tâter le pouls à Genève, et qui ensuite se trouvent assez bien pour s'en retourner. Soyez persuadé, monsieur le Duc, de l'estime infinie, de l'attachement et du profond respect du solitaire à qui vous avez fait l'honneur d'écrire.

1760.

L E T T R E C C X X V I I .

A M. D A M I L A V I L L E ,

19 de novembre.

DI EU me devait un homme tel que vous, Monsieur. Vous aimez *Apollon* et *Cérès*, et je sacrifie à l'un et à l'autre ; vous détestez le fanatisme et l'hypocrisie, je les ai abhorrés depuis que j'ai eu l'âge de raison ; vous aimez M. *Thiriot*, et il y a environ quarante ans que je le chéris comme l'homme de Paris qui aime le plus sincèrement la littérature, et qui a le goût le plus épuré ; vous vous êtes lié avec M. *Diderot* pour qui j'ai une estime égale à son mérite : la lumière qui éclaire son esprit échauffe son cœur. Je ne me console point qu'un si beau génie, à qui la nature a donné de si grandes ailes, les voye rognées par le ciseau des cafards. Celui d'*Atropos*

— coupera bientôt les miennes ; mais , en attendant , je
 1760. m'en fers avec quelque satisfaction pour tomber
 sur les chats-huans qui veulent nous manger. Ces
 petits amusemens me délassent quand j'ai tenu la
 charrue de la même main qui osa crayonner la
 bonté de *Henri IV*, et le fanatisme de *Mahomet*.

Je vous remercie , moi et mon petit pays , du
Mémoire sur les blés. Je crois que , de tous les poètes,
 je suis le plus utile à la France : j'ai défriché une
 lieue de pays , je fais vivre deux cents personnes qui
 mouraient de faim. *Amphion* arrangeait des pierres,
 et je secours des hommes. Voilà les droits , Monsieur,
 que j'ai à votre amitié. J'ai renoncé au tumulte
 de Paris ; on y perd son temps , et ici je l'emploie.
 Celui que je crois le mieux employé est le moment
 où je lis vos lettres , et celui auquel je vous assure
 de mon estime sincère et de mon attachement vérita-
 ble.

Permettez que je mette dans ce paquet une lettre
 pour l'ami avec lequel vous avez transporté la sagesse
 à la taverne.

A M. THIRIOT.

Le 19 de novembre.

MON cher et ancien ami, vos dernières lettres sont charmantes; mais vous ne disiez pas que vous aviez gobeloté au cabaret avec M. *Damilaville*; il me paraît digne de boire et de penser avec vous.

Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les*; c'est un grand malheur que deux ou trois lignes échappées à sa juste indignation aient arrêté sa plume; il était en beau train. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison.

Quoi! vous ne saviez pas qu'il y a dans l'histoire de l'académie des sciences un *Mémoire* de M. *le Rond*, jeune homme de quatorze ans, qui promettait beaucoup. M. *le Rond* a bien tenu parole; mais soit *le Rond*, soit d'*Alembert*, dites-lui bien qu'il est l'espoir de notre petit troupeau, et celui dont *Israël* attend le plus. Il est hardi, mais il n'est point téméraire; il est né pour faire trembler les hypocrites, sans leur donner prise sur lui. Qu'il marche dans la voie du Seigneur, et qu'il ne craigne rien.

J'attends avec impatience les réflexions de *Pantophile-Diderot* sur Tancrède. Tout est dans la sphère d'activité de son génie; il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre. Quel dommage qu'un génie tel que le

— sien ait de si fottes entraves , et qu'une troupe
1760. de coqs-d'inde soit venue à bout d'enchaîner un aigle.

J'ai l'orgueil d'espérer que ses idées se rencontreront avec les miennes , et que ma pièce est comme il la désire ; car elle est fort différente de celle qu'il a plu aux comédiens de charpenter sur le théâtre : je crois vous l'avoir déjà dit.

Frère *Jean des Entomures Menou* m'épouvanterait à table , mais je ne le crains point ailleurs ; et ni lui ni personne ne m'empêchera de dire la vérité.

Le roi est content de l'Histoire de *Pierre le grand* ; madame de *Pompadour* pense de même. M. le duc de *Choiseul* , en digne ministre des affaires étrangères , en fait plus de cas que de celle de *Charles XII* : c'est-là le cas de dire :

Principibus placuisse viris non ultima laus est ;

et j'y ajoute :

Jesuitis placuisse viris non maxima laus est.

Ne manquez pas de m'envoyer *preslo preslo* le *Mémoire* raisonné du roi de Portugal contre les révérends pères , et comptez que cela figurera dans la *Capilotade*.

Voici une petite lettre de change pour un exemplaire de mes sottises : je vous prie de les envoyer chercher chez *Robin-mouton* , de les faire relier proprement et promptement , et de les donner à *Platon-Diderot*.

On me mande que la *Corneille* en question descend

de *Thomas* et non de *Pierre*; en ce cas, elle aurait moins de droits aux empressements du public. J'avais imaginé de la donner pour compagne à madame *Denis*; nous aurions joué ensemble le *Cid* et *Cinna*, et nous aurions pourvu à son éducation comme à sa subsistance. Mandez-moi ce que vous aurez appris d'elle, et je verrai, comme je l'ai mandé à M. *le Brun*, ce qu'un pauvre soldat peut faire pour la fille de son général. 1760.

Portez-vous bien, mon cher ami. J'entre dans ma soixante et septième année, et j'ai encore assez de feu dans les intervalles de mes souffrances que je supporte assez gaiement.

Vivons et philosophons; je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C C X X I X.

A M. L E B R U N.

Aux Délices, 22 de novembre.

SUR la dernière lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, sur le nom de *Corneille*, sur le mérite de la personne qui descend de ce grand-homme, et sur la lettre que j'ai reçue d'elle, je me détermine avec la plus grande satisfaction à faire pour elle ce que je pourrai. Je me flatte qu'elle ne sera point effrayée d'un séjour à la campagne, où elle trouvera quelquefois des gens de mérite, qui sont tout celui de son grand-oncle. M. *Laleu*,

1760. notaire très-connu à Paris, et qui demeure dans votre voisinage, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, vous remboursera sur le champ, et à l'inspection de cette lettre, ce que vous aurez déboursé pour le voyage de mademoiselle *Corneille*. Elle n'a aucun préparatif à faire; on lui fournira en arrivant le linge et les habits convenables; M. *Tronchin*, banquier de Lyon, sera prévenu de son arrivée, et prendra le soin de la recevoir à Lyon, et de la faire conduire dans les terres que j'habite. Puisque vous daignez, Monsieur, entrer dans ces petits détails, je m'en rapporte entièrement à votre bonne volonté et à l'intérêt que vous prenez à un nom qui doit être si cher à tous les gens de lettres.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'amitié dont vous m'honorez, Monsieur, votre, &c., &c.

L E T T R E C C X X X.

A MADEMOISELLE CORNEILLE.

Aux Délices, 22 de novembre.

VOTRE nom, Mademoiselle, votre mérite et la lettre dont vous m'honorez, augmentent, dans madame *Denis* et dans moi, le désir de vous recevoir, et de mériter la préférence que vous voulez bien nous donner. Je dois vous dire que nous passons plusieurs mois de l'année dans une campagne auprès de Genève; mais vous y aurez toutes les facilités et tous les secours possibles pour tous les devoirs

de la religion ; d'ailleurs , notre principale habitation est en France , à une lieue de là , dans un château très-logeable que je viens de faire bâtir , et où vous ferez beaucoup plus commodément que dans la maison d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Vous trouverez , dans l'une et dans l'autre habitation , de quoi vous occuper , tant aux petits ouvrages de la main qui pourront vous plaire , qu'à la musique et à la lecture. Si votre goût est de vous instruire de la géographie , nous ferons venir un maître qui sera très-honoré d'enseigner quelque chose à la petite-fille du grand *Corneille* ; mais je le serai beaucoup plus que lui de vous voir habiter chez moi.

J'ai l'honneur d'être avec respect , Mademoiselle ,
votre , &c.

L E T T R E C C X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de novembre.

R I E N n'est plus importun , mes divins anges , qu'un pauvre diable d'auteur qui a fait une pièce à la hâte , qui ne la corrige pas trop à loisir , et qui est imprimé à cent lieues. Jugez de ma syndérèse par ma lettre à *Prault* , que j'ai l'honneur de vous envoyer. Je vous supplie de vouloir bien me faire tenir les feuilles imprimées , sous l'enveloppe de M. de *Courteille* , avant qu'elles soient tirées ; car vous jugez bien qu'il y aura toujours quelques

1760. vers à changer , et peut-être aussi quelques lignes de prose dans la dédicace. L'académie m'a chargé de travailler à quelques feuilles de son *Dictionnaire* : cette occupation dérouté un peu de la poésie , et il y a bien long-temps que je suis dérouté. Les bâtimens , et les jardins , et tout le train de la campagne fait encore plus de tort aux vers que le *Dictionnaire* de l'académie.

A propos d'académie , ne voudriez-vous pas avoir la bonté de lui donner mon portrait ? Qu'importe qu'il soit mal ou bien , je n'irai pas me faire peindre à soixante et sept ans. Il s'agit seulement que *Fréron* ne soit pas en droit de dire qu'on n'a pas voulu de moi à l'académie , même en peinture. A propos d'académie encore , il y a *M. le Mièrè* , grand remporteur de prix , et auteur d'*Hypermnestre* , à qui je devais une lettre. J'ignorais son gîte. Je pris la liberté de vous adresser ma lettre. Je n'ai point lu son *Hypermnestre* sans plaisir. Pour le *Colardeau* , je ne le connais pas ; on dit qu'il fait de très-beaux vers ; il occupera long-temps mademoiselle *Clairon*. Est-il vrai qu'elle arrive , sur le théâtre , violée ? C'est dommage que cette action théâtrale ne se soit pas passée sur la scène ; cela est plus plaissant qu'un échafaud. J'ai donc du temps pour me raccommo-der avec mademoiselle *Clairon*. Elle daignera donc ne point écouter mon malheureux second acte. Elle est accoutumée à couper bras et jambes aux pièces nouvelles , pour les faire aller plus vite. Bientôt les tragédies consisteront en mines et en postures.

Souvent l'excès d'un mal nous conduit dans un pire.

Et *Luc, Luc*, quel diable d'homme ! Voilà donc
comme je serai trop vengé. 1760.

On parle encore de deux ou trois petits massacres, mais je n'en veux rien croire.

Mille tendres respects.

L E T T R E C C X X X I I.

A M A D A M E .

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de novembre.

APRÈS avoir écrit hier au soir, à la hâte, à mes anges, je me couchai avec des scrupules sur Tancrède, et nommément sur l'envie que j'aurais de prendre des libertés anglaises et italiennes, en retranchant les lettres qui m'incommodent. A mon réveil, je reçois la lettre de M. d'*Argental* et de madame *Scaliger*.

Comment ferez-vous, mes anges, pour vous débarrasser de moi ? pourquoi M. d'*Argental* a-t-il mal aux yeux ? comment M. *Fournier* trouve-t-il cela ? pourquoi le souffre-t-il ? est-ce Caliste qui a fait trop pleurer mon cher ange ? est-ce moi qui l'ai trop fatigué par mes paperasses ?

Crébillon mon maître. Bonne plaisanterie que *Fréron* prend pour du sérieux. Il faut pourtant ne pas trop changer ce que madame la marquise a approuvé.

Voulez-vous : que j'ai regardé comme mon maître ?

— Politesse ne coûte rien, et fait toujours un bon
1760. effet.

Voici la grande question. Jouera-t-on *Fanime* cet hiver ? non, à ce que je présume ; pourquoi ? parce qu'il y a au troisième acte un embrouillamini qui me déplaît, et au cinq il y a deux poignards qui me font de la peine. On a beaucoup pleuré, d'accord ; mais il y a des gens bien malins à Paris. La fin de *Fanime*, déchirante, tragique : son père l'amadouë. *O mon père... j'en suis indigné*, avec un éclat de voix douloureux, et elle se tue. Bravo. Mais le poignard d'*Enide* et le poignard de *Fanime*, ces deux poignards me tuent. Que faire donc ? donner Tancrède au mois de décembre, l'imprimer en janvier, et rire ; ensuite nous verrons. Vous aurez de mes nouvelles ; vous ne mourrez pas de faim.

C'est assez parler *Voltaire*, parlons *Cornille*. Je suis bien fâché que cette demoiselle ne descende pas en droite ligne du père de Cinna ; mais son nom suffit, et la chose paraît décente. Vous avez vu cette demoiselle, mes divins anges ; c'est à vous qu'on s'adresse quand *Voltaire* est sur le tapis. Connaissiez-vous un *le Brun*, un secrétaire de M. le prince de *Conti* ? C'est lui qui m'a encorneillé ; il m'a adressé une ode au nom de *Pierre*. C'est à lui que j'ai dit : Envoyez-la-moi ; qu'on paye son voyage, qu'on l'adresse à M. *Tronchin* à Lyon, &c. Mais il vaudrait bien mieux que ce fût madame d'*Argental* qui daignât arranger les choses ; cela serait plus honorable pour *Pierre*, pour mademoiselle *Cornille*, et pour moi ; mais je n'ai pas le front d'abuser à ce point des bontés dont on m'honore. Cependant,

je le répète, il convient que madame d'*Argental* —
 soit la protectrice. Tout ce qu'elle fera, sera bien 1760.
 fait. Nul trousseau pour ce mariage. Madame *Denis*
 lui fera faire habits et linge. Nous lui donnerons
 des maîtres, et dans six mois elle jouera *Chimène*.
 Je suis à vos pieds, divins anges.

L E T T R E C C X X X I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 27 de novembre.

MONSIEUR,

LE philosophe des Alpes, et sa nièce, et tout ce
 qui a eu l'honneur de vous voir, vous regrette. Il
 nous est venu des philosophes depuis vous, mais
 aucun ne vous fera jamais oublier. Jugez combien
Lucrèce est beau en latin, puisqu'il vous fait tant
 de plaisir dans un si mauvais français; et jugez
 du peu que nous valons, nous autres modernes,
 puisqu'aucun français n'a osé dire la dixième partie
 de ce que *Lucrèce* disait aux Romains sans témé-
 rité et sans crainte. On se plaint des fermiers
 généraux et des intendans; mais combien devrait-on
 s'élever contre des misérables qui mettent des impôts
 sur l'esprit, et qui tyrannisent la pensée? L'ignorance
 et l'infame superstition couvrent la terre: quelques
 personnes échappent à ce fléau, le reste est au
 rang des bêtes de somme; et on a si bien fait qu'il

— faut des efforts pour secouer le joug infame qu'on
1760. a mis sur nos têtes. Nous sommes parvenus à
regarder comme un homme hardi celui qui pense
que deux et deux font quatre.

Jouissez, Monsieur, de votre raison, dont si peu
d'hommes jouissent, et ajoutez-y la jouissance de
la vie dans votre belle terre, dans le sein de votre
famille, et dans la société de vos amis, surtout
dans celle de M. de *la Ramière* à qui nous faisons
nos très-humbles complimens, et qui me paraît
bien digne de votre amitié. Adieu, Monsieur; si
le plaisir d'être aimé doit être compté pour quelque
chose, soyez sûr que vous le ferez toujours dans
la petite retraite que vous avez daigné habiter.
Votre petite chambre s'appelle la cellule du phi-
losophe. Recevez mes tendres respects.

L E T T R E C C X X X I V.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Ferney, le 23 de novembre.

U N de mes chagrins, Monsieur, ou plutôt mon
seul chagrin, est de ne pouvoir vous écrire de ma
main combien vous êtes aimable. Vous parlez
d'*Horace* comme un homme qui aurait été son
intime ami, comme si vous aviez vécu de son
temps. Il est juste qu'on connaisse à fond les carac-
tères auxquels on ressemble. Pour *César*, j'imagine
que vous auriez fait un voyage dans nos Gaules

avec le fils de *Cicéron*, au lieu d'aller à Pétersbourg ;
 et que vous l'auriez empêché de se brouiller avec *Labiénu*. Je ne fais comment vous faites votre compte,
 mais on croirait que vous avez vécu familièrement
 avec tous ces gens-là. 1760.

Je vous fais encore de très-sérieux remerciemens
 sur votre voyage de Russie. Il y a toujours quelque
 chose à apprendre avec vous de la zone tempérée
 à la zone glaciale.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer la première
 partie de l'Histoire du czar , et c'est probablement
 celle que vous avez. Vous me permettrez , s'il vous
 plaît , de vous citer dans la seconde ; j'aime à me
 faire honneur de mes garans ; il y a plaisir à rendre
 justice à des contemporains tels que vous. D'ailleurs
 l'histoire d'un fondateur est pour les sages, et l'Hif-
 toire de *Charles XII* plairait aux amateurs des romans.
 Si ce don *Quichotte*, au moins, avait eu une *Dulcinée* !
 On n'a aujourd'hui à écrire que des massacres en
 Allemagne, des processions à Rome , et des facéties
 à Paris.

Latus sum, non validus, sed tui amantiſſimus.

1760.

L E T T R E C C X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

T E L L E est dans nos Etats la loi de l'hyménée.
 C'est la religion lâchement profanée ;
 C'est la patrie enfin que nous devons venger.
 L'infidelle en nos murs appelle l'étranger, &c.

Il faut avouer, mes divins anges, que je suis l'homme aux inadvertances. On change un vers, et on oublie d'envoyer les corrections devenues nécessaires aux vers suivans, et on fatigue ses anges horriblement. On ne fait plus où l'on est. Il faut recopier la pièce, tous les rôles ; c'est la toile de *Pénélope*. Je suis à vos genoux, je vous demande pardon, je meurs de honte. Il y a plus de cent vers corrigés dans cette maudite Chevalerie ; tout cela est épars dans mes lettres. Si vous pouvez attendre, je crois que le meilleur parti est de vous envoyer la pièce bien recopiée. Vous êtes les maîtres de tout ; mais, en cas que vous fassiez imprimer, je vous demande toujours en grâce de m'envoyer les feuilles.

J'apprends que messieurs les dévots, et MM. de *Pompignan*, se sont beaucoup remués sur la nouvelle que j'étais chez *Laleu* à Paris. J'apprends que les dévotes sont fâchées de voir une *Corneille* aller dans la terre de réprobation, et qu'elles veulent me l'enlever. A la bonne heure ; elles lui feront, sans doute, un fort plus

plus brillant, un établissement plus solide dans ce monde-ci et dans l'autre; mais je n'aurai eu rien à me reprocher. Nous verrons qui l'emportera de cette cabale ou de vous. Vous devez savoir que tout cela a été traité, pour et contre, au lever du roi. Chacun a dit son mot. Voilà de grandes affaires, mais Pondichéry est plus important. 1760.

Que dites-vous de la Didon de M. le Franc de Pompignan, suivie du *Fat puni*? On est bien drôle à Paris!

Mille tendres respects.

LETTRE CCXXXVI.

A M. DE SENAC,

PREMIER MEDECIN DU ROI.

Aux Délices, 6 de décembre.

MA partie pensante, Monsieur, fait tout ce qu'elle vous doit, elle vous en remercie, elle y sera sensible jusqu'à ce qu'elle ne pense plus. Ma partie animale vous présente les papiers ci-joints, concernant la peste dont nous sommes menacés. Je sais qu'il y a peste et peste. Je ne prétends pas que celle qui dépeuple nos hameaux, dans un coin des Alpes, ait l'insolence de ressembler à celle de Marseille; je fais qu'il faut se tenir à sa place: mais enfin, si on néglige l'objet de ma requête, la chose peut aller loin. Il s'agit de quelques malheureux; mais ces malheureux ignorés et

Corresp. générale. Tome V. G g

— 1760. délaissés sont sujets du roi, et il étend ses regards sur les derniers de ses peuples. L'affaire dont il s'agit me paraît du ressort de votre archiatrie. Si, sans vous compromettre, vous pouvez, Monsieur, appuyer notre mémoire, vous aurez le plaisir de faire du bien. Je vous prends là par votre faible. Soyez très-sûr que, si on ne remédie pas au mal, la contagion est à craindre. Nous sommes obligés d'abandonner le château de Ferney, immédiatement après l'avoir achevé, et de nous réfugier en terre huguenotte. Voyez, Monsieur, ce que vous pouvez faire pour nos corps et pour nos âmes. La mienne est celle de votre ancien partisan, qui a l'honneur d'être, avec tous les sentimens qu'il vous doit, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E C C X X X V I I.

A M. T H I R I O T.

Le 8 de décembre.

JE n'ai pas un moment à moi, mon cher ami; je suis, depuis un mois, accablé de travail et d'affaires. Plus on vieillit, plus il faut s'occuper. Il vaut mieux mourir que de traîner dans l'oïfiveté une vieillesse insipide : travailler, c'est vivre.

Quand mademoiselle *Rodogune* viendra, elle sera bien reçue. Madame *Denis* ne lui a point écrit de lettre, mais deux lignes au bas de ma lettre.

M. *le Brun* est le maître de son ode, mais il ne devait pas, je crois, faire imprimer ma prose.

1760.

L E T T R E C C X X X V I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

9 de décembre.

IL y a plus de six semaines, Madame, que je n'ai pu jouir d'un moment de loisir; cela est ridicule et n'en est pas moins vrai. Comme vous ne vous accommodez pas que je vous écrive simplement pour écrire, j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits manuscrits qui me sont tombés entre les mains. L'un me paraît merveilleusement philosophique et moral : il doit, par conséquent, être au goût de peu de gens. L'autre est une plaisante découverte que j'ai faite dans mon ami *Ezéchiël*.

On ne lit point assez *Ezéchiël*. J'en recommande la lecture tant que je peux; c'est un homme inimitable. Je ne demande pas que ces rogatons vous divertissent autant que moi, mais je voudrais qu'ils vous amusassent un quart d'heure.

J'ai tenu bon contre M. d'*Argental*. Il aurait beau me démontrer la beauté d'un échafaud, j'aime fort le spectacle, l'appareil, toutes les pompes du démon; mais pour la potence, je suis son serviteur. Je le renvoie à *Desfréaux*:

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

D'ailleurs, je suis fâché contre les Anglais : non-seulement ils m'ont pris Pondichéry, à ce que je crois, 1760. mais ils viennent d'imprimer que leur *Shakespeare*, Madame, est infiniment au-dessus de *Gilles*.

Figurez-vous, Madame, que la tragédie de Richard III, qu'ils comparent à *Cinna*, tient neuf années pour l'unité de temps, une douzaine de villes et de champs de bataille pour l'unité de lieu, et trente-sept événemens principaux pour unité d'action ; mais c'est une bagatelle.

Au premier acte, *Richard* dit qu'il est bossu et puant, et que, pour se venger de la nature, il va se mettre à être un hypocrite et un coquin. En disant ces belles choses, il voit passer un enterrement (c'est celui du roi *Henri VI*) : il arrête la bière et la veuve qui conduit le convoi. La veuve jette les hauts cris ; elle lui reproche d'avoir tué son mari. *Richard* lui répond qu'il en est fort aise, parce qu'il pourra plus commodément coucher avec elle. La reine lui crache au visage : *Richard* la remercie, et prétend que rien n'est si doux que son crachat. La reine l'appelle crapaud : vilain crapaud, je voudrais que mon crachat fût du poison. — Eh bien, Madame, tuez-moi, si vous voulez : voilà mon épée. Elle la prend : vas, je n'ai pas le courage de te tuer moi-même..... Non, ne te tue pas, puisque tu m'as trouvée jolie. Elle va enterrer son mari, et les deux amans ne parlent plus que d'amour dans le reste de la pièce.

N'est-il pas vrai que si nos porteurs d'eau faisaient des pièces de théâtre, ils les feraient plus honnêtes ?

Je vous conte tout cela, Madame, parce que j'en suis plein. N'est-il pas triste que le même pays qui a

— produit *Newton*, ait produit ces monstres, et qu'il les
1760. admire ?

Portez-vous bien, Madame; tâchez d'avoir du plaisir : la chose n'est pas aisée, mais n'est pas impossible. Mille respects de tout mon cœur.

L E T T R E C C X X X I X.

A M. H E L V E T I U S, à Paris.

Le 12 de décembre.

M O N cher philosophe, il y a long-temps que je voulais vous écrire. La chose qui me manque le plus, c'est le loisir : vous savez que ce *la Serre volume sur volume incessamment defferre*. J'ai eu beaucoup de besogne. Vous êtes un grand seigneur qui affermez vos terres ; moi, je laboure moi-même, comme *Cincinnatus*, de façon que j'ai rarement un moment à moi.

J'ai lu une héroïde d'un disciple de *Socrate*, dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'auteur, sans le nommer. La pièce est un peu roide. *Bernard de Fontenelle* n'eût jamais ni osé ni pu en faire autant. Le parti des sages ne laisse pas d'être considérable et assez fier. Je vous le répète, mes frères, si vous vous tenez tous par la main, vous donnerez la loi. Rien n'est plus méprisable que ceux qui vous jugent : vous ne devez voir que vos disciples.

Si vous avez reçu un Pierre ; ce n'est pas *Simon Barjone* ; ce n'est pas non plus le Pierre russe que je

vous avais dépêché par la poste , ce doit être un Pierre en feuilles que *Robin-mouton* devait vous remettre. Je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous et l'autre pour M. *Saurin*. Il a plu à messieurs les intendants des postes de se départir des courtoisies qu'ils avaient ci-devant pour moi ; ils ont prétendu qu'on ne devait envoyer aucun livre relié. Douze exemplaires ont été perdus : c'est l'ancre du lion. 1760.

De quelles tracasseries me parlez-vous ? je n'en ai essuyé ni pu essuyer aucune. Est-ce de frère *Menou* ? Ah ! rassurez-vous ; les jésuites ne peuvent me faire de mal ; c'est moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à déposséder les frères jésuites d'un domaine qu'ils ont acquis auprès de mon château. Ils l'avaient usurpé sur des orphelins, et avaient obtenu *lettres royaux* pour avoir permission de garder la vigne de *Naboth*. Je les fais déguerpir, mort-dieu ! je leur fais rendre gorge, et la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaisir plus pur. Je fais un peu le maître chez moi, par parenthèse.

Vous ai-je dit que le frère et le fils d'*Omer* sont venus chez moi, et comme ils ont été reçus ? vous ai-je dit que j'ai envoyé Pierre au roi, et qu'il l'a mieux reçu que le Discours et le Mémoire de *le Franc de Pompignan* ? vous ai-je dit que madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiseul* m'honorent d'une protection très-marquée ? Croyez-moi, croyez, mes frères, notre petite école de philosophes n'est pas si déchirée : il est vrai que nous ne sommes ni jésuites ni convulsionnaires, mais nous almons le roi sans vouloir être ses tuteurs, et l'Etat sans vouloir le gouverner.

1760. Il peut favoir qu'il n'a point de sujets plus fidelles que nous, ni de plus capables de faire sentir le ridicule des cuistres qui voudraient renouveler les temps de la fronde.

N'avez-vous pas bien ri du voyage de *Pompignan* à la cour avec *Fréron* ? et de l'apostrophe de monsieur le dauphin : *Et l'ami Pompignan pense être quelque chose*. Voilà à quoi les vers sont bons quelquefois : on les cite, comme vous voyez, dans les grandes occasions.

J'ai vu un Oracle des anciens fidelles ; cela est hardi, adroit et savant. Je soupçonne l'abbé *Mords-les* d'avoir rendu ce petit service.

Dieu vous conserve dans la sainte union avec le petit nombre. Frappez et ne vous commettez pas. Aimons toujours le roi, et détestons les fanatiques.

L E T T R E C C X L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 de décembre.

VOILA la véritable leçon, mes divins anges. Voyez combien il est difficile d'arriver au but ; combien ce maudit art des vers est difficile ; quel tort irréparable on me ferait si on imprimait *Tancrède* sans que je l'eusse corrigé. Mes anges, vous m'avez embarqué, empêchez que je ne fasse naufrage. Comment vont les deux yeux de mon ange gardien ? ont-ils lu

Caliste ? Ah ! mes anges , j'ai bien peur qu'on ne corrompe entièrement la tragédie par toutes ces pantomimes de mademoiselle *Clairon*. Croyez-moi , une chambre tapissée de noir ne vaut pas des vers bien faits et bien tendres. Il n'y a que les convulsionnaires qui se roulent par terre. J'ai crié quarante ans pour avoir du spectacle , de l'appareil , de l'action tragique ; mais *domandaro aqua , no tempesta*.

Et puis , comment le public français peut-il adopter la barbarie anglaise , le viol anglais , la confusion anglaise , la marche anglaise d'une pièce anglaise ? Pauvres Français ! vous êtes dans la fange de toutes façons , et j'en suis fâché.

O mes anges ! ramenez donc le bon goût.

L E T T R E C C X L I .

A M. L E K A I N.

Le 16 de décembre.

J E n'ai voulu vous répondre , mon cher *Roscus* , que quand j'aurais vu enfin toute cette confusion , dans les rôles de *Tancrède* , un peu débrouillée , quand vous seriez débarrassés de la Belle pénitente , et quand vous seriez prêts à reprendre *Tancrède*.

Grâce aux bontés de M. et de madame d'*Argental* , tout est en ordre ; et si la pièce reste au théâtre , ce sera uniquement à leur bon goût et à leurs attentions infatigables qu'on en aura l'obligation. Je vous prie

— 1760. de vouloir bien vous conformer⁸ entièrement, dans la représentation, à l'édition de *Prault*. Rien n'est plus ridicule que de voir jouer d'une façon ce qui est imprimé d'une autre. Il ne faut jamais sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la position des acteurs, le jeu muet, sont nécessaires; mais c'est quand il en résulte quelque beauté, c'est quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des personnages qui se battent sur la scène, des corps morts qu'on enlève, tout cela est fort bon à montrer sur le Pont-neuf, avec la rareté, la curiosité. Mais, quand ces sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement liées au sujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui sont dans le parterre, on court un peu de risque d'avilir la scène française, et de ne ressembler aux barbares anglais que par leur mauvais côté. Ces farces monstrueuses amuseront pendant quelque temps, et ne feront d'autre effet que de dégoûter le public de ces nouveaux spectacles et des anciens.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, de ne souffrir d'appareil au théâtre que celui qui est noble, décent, nécessaire.

Pour ce qui est de *Tancrède*, je crois que d'abord vos camarades doivent conformer leur rôle à l'imprimé; qu'ensuite ils doivent en faire une répétition, parce qu'il y a environ deux cents vers différens de ceux qu'on a récités aux premières représentations.

Je crois même qu'il y en a beaucoup plus de deux cents ; je crois encore que vous devez donner deux représentations avant que *Prault* mette son édition en vente. Si la pièce réussit, il la vendra beaucoup mieux quand ces deux représentations l'auront fait valoir, et lui auront donné un nouveau prix. 1760.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous prie de me donner de vos nouvelles et des miennes.

L E T T R E C C X L I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre, au soir.

J E reçois le paquet de mes anges, à six heures du soir ; je le renvoie à huit. Il partira demain avec mes remerciemens qui doivent être fort longs, et avec ma courte honte d'avoir coûté tant de peines à ceux à qui je ne peux faire beaucoup de plaisir. Vous devez être regoulés de *Tancrède* ; il n'y a que votre bonté qui vous soutienne. On n'a jamais fait, pour un pauvre diable d'auteur, ce que vous avez daigné faire pour moi. Je crois enfin cette pièce un peu mieux arrondie que quand je la fis si à la hâte ; je la crois même plus touchante, et c'est-là le principal. Avec des vers bien faits, bien compassés, on ne tient rien si le cœur n'est ému.

J'avais bien raison de vouloir revoir l'édition de *Prault*. Daignez jeter les yeux sur la pièce, et vous verrez que j'ai fait toutes les corrections indispensables. Son édition était ridicule et absurde. *Prault* aura

— 1760. un peu à remanier, c'est le terme de l'art ; mais c'est une peine et une dépense très-médiocres. Il a très-grand tort de craindre que l'édition des *Cramer* ne croise la sienne. Les *Cramer* n'ont point commencé ; ils n'ont point l'ouvrage, et ils ne l'imprimeront que pour les pays étrangers. D'ailleurs, j'enverrai incessamment au petit *Prault* un ouvrage sur les théâtres, que je crois assez neuf et assez intéressant. Le zèle de la patrie m'a saisi. J'ai été indigné d'une brochure anglaise dans laquelle on préfère hautement *Shakespeare* à *Corneille*. J'ai voulu venger l'oncle, en ayant chez moi la nièce. J'amuserai d'abord mes anges de ce petit traité, et je supplierai très-inflamment que *Prault* ne sache pas qu'il est de moi, ou du moins qu'il mérite les petits services que je peux lui rendre, en feignant de les ignorer.

Comme je n'ai nul goût à voir mon nom à la tête de mes sottises, ou folles, ou sérieuses, ou tragiques, ou comiques, permettez-moi, mes chers anges, d'exiger que celui des comédiens ne s'y trouve pas plus que le mien. A quoi sert-il de savoir qu'un nommé *Brizard* a joué platement mon plat père ? qu'est-ce que cela fait aux lecteurs ? J'ai une aversion invincible pour cette coutume nouvellement introduite.

Mes anges, je commence à souhaiter la paix. Il est vrai que je fais chez moi la guerre aux jésuites, mais elle ne coûte rien : je les chasse et je triomphe. Mais la guerre contre les Anglais vous ruine, et c'est vous qu'on chasse. J'attends avec impatience ce qui adviendra, dans votre tripot, de la convocation des pairs. *La montagne, en travail, enfante une souris.*

Daignez me mander des nouvelles de l'Ecoffaïse

et des rogatons que je vous ai envoyés. Je souhaite à Térée beaucoup de prospérité, et que les vers de *Philomèle* soient le chant du rossignol. Mais monsieur *le Mierre* a-t-il reçu une certaine lettre que je pris la liberté d'adresser à M. d'*Argental*, ne sachant pas la demeure du père de Térée? Pardon, je dois vous excéder.

L E T T R E C C X L I I I.

A M. DESHAUTERAYES, à Paris.

Le 21 de décembre.

MONSIEUR,

J'AVAIS déjà lu vos doutes; ils m'avaient paru des convictions. Je suis bien flatté de les tenir de la main de l'auteur même. Les langues que vous possédez et que vous enseignez, sont nécessaires pour connaître l'antiquité; et cette connaissance de l'antiquité nous montre combien on nous a trompés en tout.

C'est l'empereur *Cam-hi*, autant qu'il m'en souvient, qui montra à frère *Parennin*, jésuite de mérite et mandarin, un vieux livre de géométrie, dans lequel il est dit que la proposition du carré de l'hypothénuse était connue du temps des premiers rois. Les Indiens revendiquent cette démonstration. Ce petit procès littéraire au bout du monde dure depuis quatre ou cinq mille ans; et nous autres, qu'étions-nous, il y a vingt siècles? des barbares qui ne

— savions pas écrire, mais qui égorgions des filles et
 1760. des petits garçons à l'honneur de *Teutatès*, comme nous en avons égorgé, en 1572, à l'honneur de *Saint-Barthelemi*.

Un officier, qui commande dans un fort près du Gange, et qui est l'intime ami d'un des principaux bramines, m'a apporté une copie des quatre *Veïdam*, qu'il assure être très-fidelle. Il est difficile que ce livre n'ait au moins cinq mille ans d'antiquité. C'est bien à nous, qui ne devons notre sacrement de baptême qu'aux usages des anciens Gangarides qui passèrent chez les arabes, et que Notre-Seigneur *Jésus-Christ* a sanctifié, c'est bien à nous vraiment à combattre l'antiquité de ceux qui nous ont fourni du poivre de toute antiquité. Le monde est bien vieux : les habitans de la Gaule cisalpine sont bien jeunes, et souvent bien fots ou bien fous.

Si quelqu'un peut les rendre plus raisonnables, c'est vous, Monsieur ; mais on dit qu'il y a des aveugles qui donnent des coups de pied dans le ventre à ceux qui veulent leur rendre la lumière.
 Je suis, &c.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 22 de décembre.

IL y a eu, Madame, de la réforme dans les postes. Les gros paquets ne passent plus. Je doute fort que vous ayez reçu ceux que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et j'en suis très en peine. Je vous prie très-inflamment de me tirer de cette inquiétude. Les rogatons que j'avais trouvés sous ma main, pour vous amuser ou pour vous ennuyer un quart d'heure, sont des misères, je le fais bien; mais je serais affligé qu'elles eussent passé dans d'autres mains que les vôtres.

Comment vous amusez-vous, Madame? que faites-vous de ces journées qui paraissent quelquefois si longues dans une vie si courte? comment le président s'accommode-t-il d'être septuagénaire? Pour moi, qui touche à ce bel âge de la maturité, je me trouve très-bien d'avoir à gouverner les dix-sept ans de mademoiselle *Corneille*. Elle est gaie, vive et douce, l'esprit tout naturel: c'est ce qui fait apparemment que *Fontenelle* l'a si mal traitée.

Je lui apprends l'orthographe, mais je n'en ferai point une savante; je veux qu'elle apprenne à vivre dans le monde, et à y être heureuse.

1760. Je vous souhaite les bonnes fêtes, Madame, comme disent les Italiens mes voisins. Cependant vous ne sauriez croire combien il y a de gens en Italie qui se moquent des fêtes. Mon Dieu, que le monde est devenu méchant! C'est la faute de ces maudits philosophes.

L E T T R E C C X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

C O M M E N T vont les yeux de mon cher et respectable ami, de mon divin ange? n'importuné-je point un peu trop mes deux chevaliers? Plût à Dieu que les chevaliers de Tancrède fussent aussi preux que vous! Mais il faut que je vous dise qu'on a joué à Dijon, à la Rochelle, à Bordeaux, à Marseille, la Femme qui a raison. Si l'ami *Fréron* m'a ôté les suffrages de Paris, je suis devenu un bon poëte en province. Pourquoi, après tout, ne souffrirait-on pas la Femme qui a raison dans la capitale? n'y aime-t-on pas un peu à se réjouir? n'y veut-on que des tombeaux, des chambres tendues de noir, et des échafauds?

En tout cas, voici Oreste. Pourquoi tous ceux qui aiment l'antiquité sont-ils partisans de cet ouvrage? pensez-vous que mademoiselle *Clairon* ne fit pas un grand effet dans le rôle d'*Electre*, et mademoiselle *Duménil* dans celui de *Clytemnestre*?

croyez-vous

croyez-vous que les cris de *Clytemnestre* ne fissent pas un effet terrible? 1760.

Vous aurez, mes anges, un autre petit paquet par la poste prochaine, ou je suis bien trompé; mais ce paquet ne sera point Fanime : pourquoi? parce qu'on ne peut faire qu'une chose à la fois, parce que je ne suis pas encore content, parce qu'il ne faut pas voir deux fois de suite un père qui dit noblement à sa fille qu'elle est une catin.

Je vous avoue que j'ai grande envie de savoir si la pièce de *Hurtaud* vous déplaît autant qu'elle nous a plu; si d'autres rogatons vous ont amusés; si vous n'attendez pas incessamment M. le maréchal de *Richelieu*. Vous me direz que je suis un grand questionneur; il est vrai, mes anges. Nous sommes très-contens de mademoiselle *Rodogune*; nous la trouvons naturelle, gaie et vraie. Son nez ressemble à celui de madame de *Ruffec*; elle en a le minois de doguin, de plus beaux yeux, une plus belle peau, une grande bouche assez appétissante, avec deux rangs de perles. Si quelqu'un a le plaisir d'approcher ses dents de celles-là, je souhaite que ce soit plutôt un catholique qu'un huguenot; mais ce ne sera pas moi, sur ma parole.

Mes divins anges, j'ai soixante et sept ans. Comptez que le plus beau portrait qu'on puisse faire de moi est celui que je vous envoyai, il y a, je crois, trois ans; j'étais bien jeune alors.

Mille tendres respects.

1760.

L E T T R E C C X L V I.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

SENATEUR DE BOLOGNE.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSIEUR,

Nous sommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez ; ce sont eux qui lient les âmes bien nées, quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès long-temps que les principaux seigneurs de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter, sur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maisons les plus augustes et les plus puissantes ; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs, et pour les polir ; c'est-là le chef-d'œuvre de la société : car, Monsieur, pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps est heureusement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oïveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu et que l'oïveté.

Vous êtes, Monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences. Vous avez représenté, à la campagne, sur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaises, élégamment traduites en vers italiens; vous daignez traduire actuellement la tragédie de Tancrède; et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni*, que j'ai nommé, et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avons adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce en effet que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances, en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne fait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressans?

*Homo sum, humani nihil à me alienum puto.
Apprimè in vitâ est utile, ut ne quid nimis.
Naturâ tu illi pater es, consiliis ego, &c.*

1760. C'est ce qui fait un des grands mérites de *Térence*; c'est celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure, après une représentation de la clémence d'*Auguste*. Une princesse, qui avait inéprisé sa mère, alla se jeter à ses pieds en sortant de la scène où *Rhodope* demande pardon à sa mère. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant le Préjugé à la mode. J'ai vu l'homme du monde le plus fier, devenir modeste après la comédie du Glorieux: et je pourrais citer plus de six fils de famille que la comédie de l'Enfant prodigue a corrigés. Si les financiers ne sont plus grossiers, si les gens de cour ne sont plus de vains petits-mâtres, si les médecins ont abjuré la robe, le bonnet et les consultations en latin; si quelques pédans sont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au seul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les treteaux de nos siècles d'ignorance, et qui confondent les *Sophocle* et les *Ménandre*, les *Varius* et les *Térence*, avec les *Tabarin* et les *Polichinelle*!

Mais que ceux-là sont encore plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelle* et les *Tabarin*, et qui rejettent les *Polyeucte*, les *Athalie*, les *Zaïre* et les *Alzire*! Ce sont-là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce

font moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes. 1760.

Nos verò dulces teneant antè omnia Musæ.

J'ai eu le plaisir de voir, chez moi à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans *Méropé*, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'âmes grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens: c'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

Emollit mores, nec finit esse feros.

Aussi, je ne me laisserai point de répéter que, parmi vous, le pape *Léon X*, l'archevêque *Trifflino*, le cardinal

1760. *Bibiens*, et, parmi nous, les cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* ressuscitèrent la scène : ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*Oedipe* de *Sophocle*, que de perdre au jeu la nourriture de ses enfans, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, et toute la douceur de sa vie dans le besoin et dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, Monsieur, que les spectacles fussent, dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres, et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fussent point mercenaires ; que ceux qui sont à la tête des gouvernemens, fissent ce que nous faisons, et ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils payent. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalousie, enfante les cabales. Les *Claveret* cherchent à perdre les *Corneille*, les *Pradon* veulent écraser les *Racine*.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la foire tâche, à Paris, de miner les comédiens qu'on nomme italiens ; ceux-ci veulent anéantir les comédiens français par des parodies ; les comédiens français se défendent comme ils peuvent : l'opéra est jaloux d'eux tous ; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs, et leurs protecteurs, et les maîtresses des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et si elle réussit, pour la décrier à la lecture, et pour abymer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les wighs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les molinistes contre les jansénistes, les coccéiens contre les voétiens, &c. &c. &c. &c. 1760.

Je fais, de science certaine, qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. Comment, disaient les ennemis de l'auteur, sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques ?

*Vous aimez, on ne peut vaincre sa destinée,
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.*

N'est-ce pas-là évidemment un juste à qui la grâce a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale de canailles, et un abbé *Desfontaines* à la tête de cette cabale, au sortir de bicêtre, forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet*, joué par ordre du gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète, qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires : ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque temps, les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

Si M. de l'*Empirée*, auteur de province, est jaloux de quelques autres auteurs, il ne manque pas d'affurer, dans un long discours public, que messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'Etat et de l'Eglise gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'être

— 1760. janséniste, moliniste, calviniste, athée, déiste, collectivement.

Je ne fais quels écrivains subalternes se sont avisés, dit-on, de faire un Journal chrétien, comme si les autres journaux de l'Europe étaient idolâtrés. M. de *Saint-Foix*, gentilhomme breton, célèbre par la charmante comédie de l'Oracle, avait fait un livre très-utile et très-agréable sur plusieurs points curieux de notre Histoire de France. La plupart de ces petits dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé; celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vu et pensé. Mais qu'est-il arrivé? la comédie de l'Oracle et ses recherches sur l'histoire étaient si bonnes, que messieurs du Journal chrétien l'ont accusé de n'être pas chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel, et qu'ils ont été obligés de demander pardon; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un Dictionnaire encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas de main de maître. On le traduisait dans votre langue; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'esprit humain. Un convulsionnaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être, Monsieur, ce que c'est qu'un convulsionnaire; c'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle d'un pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiissant des petites filles sans leur faire de mal, leur donnant des coups de buche et de fouet pour l'amour de

DIEU, et criant contre le pape. Ce monsieur convulsionnaire se croit prédestiné, par la grâce de DIEU, à détruire l'Encyclopédie; il accuse, selon l'usage, les auteurs de n'être pas chrétiens; il fait un inlifible libelle en forme de dénonciation; il attaque à tort et à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme, s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pu être composé que par un homme d'esprit, et n'écoutant que sa juste aversion pour les gens d'esprit, se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame; il dénonce donc cet article comme impie, comme épicurien, enfin comme l'ouvrage d'un philosophe.

Il se trouve que l'article, loin d'être d'un philosophe, est d'un docteur en théologie, qui établit l'immatérialité, la spiritualité, l'immortalité de l'ame, de toutes ses forces. Il est vrai que ce docteur encyclopédiste ajoutait, aux bonnes preuves que les philosophes en ont apportées, de très-mauvaises qui sont de lui; mais enfin la cause est si bonne, qu'il ne pouvait l'affaiblir: il combat le matérialisme tant qu'il peut; il attaque même le système de *Locke*, supposant que ce système peut favoriser le matérialisme; il n'entend pas un mot des opinions de *Locke*: cet article enfin est l'ouvrage d'un écolier orthodoxe, dont on peut plaindre l'ignorance, mais dont on doit estimer le zèle, et approuver la saine doctrine. Notre convulsionnaire défère donc cet article de l'*ame*, et probablement sans l'avoir lu. Un magistrat, accablé d'affaires sérieuses, et trompé par ce malheureux, le croit sur sa parole; on demande la suppression du livre, on l'obtient: c'est-à-dire, on

— 1760. trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent, on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilège du roi, on détruit un objet de commerce de trois cents mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit et cette persécution? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant, orgueilleux et passionné.

Voilà, Monsieur, ce qui s'est passé, je ne dis pas aux yeux de l'univers, mais au moins aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles, que nous voyons assez souvent, nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés, si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et, dans ces belles querelles, les partis se cantonnent, les factions se heurtent, chaque parti a pour lui un folliculaire (*). Maître *Aliboron*, par exemple, est le folliculaire de M. de l'Empirée; ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires, pour mieux débiter ses feuilles: l'un gagne à ce métier cent écus par an, l'autre mille, l'autre deux mille; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive, disait l'abbé *Desfontaines* à un ministre d'Etat: le ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité, *Desfontaines* vécut; et tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier, il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts et les bons artistes.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse*, contre le *Guarini*, en Italie; contre *Dryden* et contre *Pope*, en Angleterre; contre *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, en France. Que n'a point essuyé de nos

(*) Feseur de feuilles.

jours votre célèbre *Goldini* ! et, si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les prologues de *Térence*, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre : . . . *tutto l' mondo e fatto come la nostra famiglia*. Mais remarquez, Monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre-humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de *Térence*, et les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile* ? où sont les impertinences des rivaux, du *Tasse*, et des rivaux de *Corneille* et de *Molière* ?

Qu'on est heureux, Monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités ! et de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marfyas* et des *Midas* ! qu'il est doux de lire *Virgile* et *Homère*, en foulant à ses pieds les *Bavius* et les *Zoïle* ! et de se nourrir d'ambrosie, quand l'envie mange des couleuvres !

Despréaux disait autrefois, en parlant de la rage des cabales :

*Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires (car les auteurs n'en ont point d'autres) : *Je déclare que je sou mets tous mes écrits au jugement de l'Eglise ; je doute fort qu'ils en fassent autant.*

1760.

Je prends la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, et il m'est agréable de le dire à un sénateur de la seconde ville de l'Etat du saint-père; il est doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes. Plus je suis rempli de charité pour leurs personnes et d'indulgence pour leurs erreurs, plus je suis ferme dans ma foi. Mes ouvrages sont la *Henriade*, qui peut-être ne déplairait pas au roi qui en est le héros, s'il revenait dans le monde, et qui ne déplaît pas au digne héritier de ce bon roi. J'ai donné quelques tragédies, médiocres à la vérité, mais qui toutes sont morales, et dont quelques-unes sont chrétiennes. J'ai écrit l'Histoire de *Louis XIV*, dans laquelle j'ai célébré ma nation sans la flatter; j'ai fait un Essai sur l'histoire générale, dans lequel je n'ai eu d'autre intention que de rendre une exacte justice à toutes les vertus et à tous les vices; une Histoire de *Charles XII*, une de *Pierre le grand*, fondées toutes les deux sur les monumens les plus authentiques; ajoutez-y une légère explication des découvertes de *Newton*, dans un temps où elles étaient très-peu connues en France: ce sont-là, s'il m'en souvient, à peu-près tous mes véritables ouvrages, dont le seul mérite consiste dans l'amour de la vérité et de l'humanité.

Presque tout le reste est un recueil de bagatelles, que les libraires ont souvent imprimées sans ma participation. On donne tous les jours sous mon nom des choses que je ne connais pas. Je ne réponds de rien. Si *Chapelain* a composé dans le siècle passé le beau poëme de la Pucelle; si, dans celui-ci, une

société de jeunes gens s'amusa, il y a trente ans, à faire une autre Pucelle; si je fus admis dans cette société; si j'eus peut-être la complaisance de me prêter à ce badinage, en y insérant les choses honnêtes et pudiques qu'on trouve par-ci par-là dans ce rare ouvrage dont il ne me souvient plus du tout, je ne réponds en aucune façon d'aucune Pucelle; je nie d'avance à tout délateur que j'aye jamais vu une Pucelle. On en a imprimé une, qui a été faite apparemment à la place Maubert ou aux Halles; ce sont les aventures et le langage de ce pays-là. Ceux qui ont été assez idiots pour s'imaginer qu'ils pouvaient me nuire en publiant, sous mon nom, cette rapsodie, devraient savoir que, quand on veut imiter la manière d'un peintre de l'école du Titien et du Corrège, il ne faut pas lui attribuer une enseigne de cabaret de village (*).

On fait assez quel est le malheureux qui a voulu gagner quelque argent, en imprimant, sous le titre de la Pucelle d'Orléans, un ouvrage abominable;

(*) Voici des vers de ce prétendu Poëme, intitulé la Pucelle.

*Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
Au diable soit, dit-il, la sottise aiguille ;
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.*

* * * * *

*En ce moment, en un seul bout le corps,
Il met à bas la belle créature ;
Il la subjugue, et d'un rein vigoureux
Il fait jouer le bétier monstrueux.*

Il y a mille autres vers plus infames, et plus encore dans le style de la plus vile canaille, et que l'honnêteté ne permet pas de rapporter. C'est-là ce qu'un misérable ose imputer à l'auteur de la Henriade, de Mérope et d'Alzire.

— on le reconnaît assez aux noms de *Luther* et de
 1760. *Calvin* dont il parle sans cesse, et qui certainement
 ne devaient pas être placés sous le règne de *Charles VII*.
 On fait que c'est un calviniste du Languedoc (*), qui
 a falsifié les Lettres de madame de *Maintenon*; qui
 l'outrage indignement dans la rapsodie de la Pucelle;
 qui a inséré, dans cette infamie, des vers contre les
 personnes les plus respectables, et contre le roi
 même; qui a été deux fois en prison à Paris pour
 de pareilles horreurs, et qui est aujourd'hui exilé :
 les hommes qui se distinguent dans les arts, n'ont
 presque jamais que de tels ennemis.

Quant à quelques messieurs qui, sans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de satires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était possible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable; enfin, qui la déshonorent par leurs impostures; si on se fait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garaffes*, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas chrétiens! pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion? Quoi! la saine doctrine, c'est-à-dire la doctrine apostolique et romaine, ne ferait-elle, selon eux, que le partage des fots? *Sans penser être quelque chose*, je ne pense pas être un sot; mais il me semble que si je me trouvais jamais

(*) *La Beaumelle*.

avec l'abbé *Guyon* dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là) (*), je lui dirais : Mon ami , de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi ? est-ce parce que tu affirmes , dans un livre aussi plat que calomnieux , que je t'ai fait bonne chère , quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi ? est-ce parce que tu as révélé au public , c'est-à-dire , à quinze ou seize lecteurs oisifs , tout ce que je t'ai dit du roi de Prusse , quoique je ne t'aye jamais parlé , et que je ne t'aye jamais vu ? ne fais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit , ainsi que ceux qui mentent avec esprit , n'entreront jamais dans le royaume des cieux ?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Eglise et l'invocation des saints , mieux que moi :

*L'Eglise toujours une , et par-tout étendue ,
Libre , mais sous un chef , adorant en tout lieu ,
Dans le bonheur des saints , la grandeur de son Dieu .*

Tu me feras encore plaisir de donner une idée plus juste de la transsubstantiation que celle que j'en ai donnée :

*Le Christ , de nos péchés victime renaissante ,
De ses élus chéris nourriture vivante ,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus ,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus .*

Crois-tu définir plus clairement la trinité qu'elle ne l'est dans ces vers ?

*La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,
Unis et divisés , composent son essence .*

(*) L'abbé *Guyon* , auteur d'un libelle détestable , intitulé *l'Oracle des philosophes* .

1760. Je t'exhorte, toi et tes semblables, non-seulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose ; à ne te jamais écarter du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus que trouble, confusion, anarchie. Mais ce n'est pas assez de croire, il faut faire ; il faut être soumis dans le spirituel à son évêque, entendre la messe de son curé, communier à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs ; et je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens, et de ne point crier. Ce n'est pas encore assez ; je suis en droit de te citer *Corneille* :

Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.

Il faut, pour être bon chrétien, être surtout bon sujet, bon citoyen : or, pour être tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune faction ; il faut respecter, aimer, servir son prince ; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous : il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de soixante et sept ans, qu'un conseiller de grand-chambre ; il faut donc que je paye, sans la moindre difficulté, ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, et pour ma fureté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, Monsieur, à peu-près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre

le

le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois
 écrire contre moi et contre des personnes qui valent
 mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder
 du tout comme des pères de l'Eglise ceux qui préten-
 dent qu'on ne peut croire en DIEU sans croire aux
 convulsions, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en
 avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard,
 en se faisant donner des coups de buche dans le
 ventre, et des claques sur les fesses (*). Pour moi, je
 crois que, si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux
 puissances établies de DIEU, et en faisant du bien à
 son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit,
 puisque je n'épousais aucune faction, et que je me
 déclarais également contre tous ceux qui veulent
 former des partis. Je fais gloire de cette mal-adresse;
 ne soyons ni à *Apollo* ni à *Paul*, mais à DIEU seul,
 et au roi que DIEU nous a donné. Il y a des gens qui
 entrent dans un parti pour être quelque chose; il y
 en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun
 parti.

Adieu, Monsieur; je pensais ne vous envoyer
 qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profession
 de foi. Je vous quitte pour aller à la messe de minuit
 avec ma famille et la petite-fille du grand *Corneille*.
 Je suis fâché d'avoir chez moi quelques suisses qui
 n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron;
 et, si DIEU veut que je vive encore deux ans,
 j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les
 huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indul-
 gences.

(*) Ce sont les mystères des jansénistes convulsionnaires.

— 1760. In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle prossime sante feste natalizie.

L E T T R E C C X L V I I.

A MILORD LITTLETON, à Londres.

Du château de Ferney, en Bourgogne.

J'AI lu les ingénieux *Dialogues des morts*, que vous venez de publier. J'y trouve que je suis exilé, et que je suis coupable de quelques excès dans mes écrits. Je suis obligé peut-être, pour l'honneur de ma nation, de dire publiquement que je ne suis point exilé, parce que je n'ai pas commis les fautes que l'auteur des *Dialogues* m'impute à son gré.

Personne n'a plus élevé sa voix que moi en faveur des droits de l'humanité, et cependant je n'ai jamais excédé même les bornes de cette vertu.

Je ne suis point établi en Suisse, comme cet auteur mal instruit le débite; je vis dans mes terres en France. La retraite convient aux vieillards qui ont assez vécu dans les cours pour les abhorrer et pour les fuir, et qui goûtent une douceur nouvelle de vivre dans la retraite et dans leurs possessions, avec des amis éclairés et fidèles. Il est bien vrai que j'ai une petite maison de campagne auprès de Genève, mais ma demeure et mes châteaux sont en Bourgogne. La bonté que mon roi a eue de confirmer les privilèges de mes terres, qui sont exemptes de toute imposition, m'a encore attaché à sa personne.

Si j'avais été exilé, je n'aurais pas obtenu des passe-ports de ma cour, pour plusieurs seigneurs anglais; le service que je leur ai rendu, me donne droit à la justice que j'attends de l'auteur des Dialogues. (*) 1760.

Quant à la religion, je pense et je crois qu'il pense, comme moi, que DIEU n'est ni presbytérien, ni luthérien, ni de la basse ni de la haute Eglise; DIEU est le père de tous les hommes, père de milord et le mien.

L E T T R E C C X L V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Décembre.

*Remontrances de Voltaire à ses anges gardiens.**De Deliciis clamavi :*

1°. M E S anges ne cesseront-ils jamais d'être comme DIEU qui commande des choses impossibles ?

2°. Mes anges me croiront-ils de fer quand je suis d'argile, et prendront-ils zèle pour puissance ?

3°. Voudront-ils de suite deux pères condamnant leurs filles, et s'en repentant ? ne faut-il pas un intervalle entre des choses qui ont quelque ressemblance ?

(*) Milord Littleton a avoué ingénument son tort à M. de Voltaire. Il a rendu sa lecture publique.

1760. 4°. Ne vaut-il pas mieux avoir le plaisir de donner la comédie du sieur *Hurtaud*, jouir de l'incognito, passer du tragique au comique, et rire sous cape de toutes les sottises du public ? *Nota bene* que je me flatte que mes anges verront que le Droit du seigneur ne ressemble en aucune manière à Nanine.

5°. Ou je suis une bête, ou le Droit du seigneur est comique et intéressant.

6°. Je crie à mes anges : Trouvez cela comique et intéressant, vous dis-je, et faites-le jouer adroitement.

7°. Je les supplie de vouloir bien faire envoyer le paquet ci-joint à la pauvre aveugle, madame *du Deffant*. Si elle a perdu les yeux, elle n'a pas perdu sa langue ; il faut consoler les affligés. Je demande pardon de la liberté grande.

8°. A propos de la liberté grande, et ma lettre à M. *le Mière* ?

9°. Dans peu, vous aurez nouvelle offrande.

10°. Pour Dieu, laissons là Fanime pour quelque temps.

Il faut présenter toujours des requêtes au conseil. Je suis occupé à chasser des jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé sur des orphelins ; cela est plus difficile qu'une tragédie, mais j'en viendrai à bout, et cela fera plaissant ; mais il n'y a pas moyen de combattre les jésuites, et de rapetasser Fanime : il faut choisir.

11°. J'attends les feuilles de *Prault* ; je lui taillerai de la besogne.

12°. J'attends *Rodogune*. Je n'avais imploré les bontés de madame d'*Argental*, dans cette affaire, que pour lui témoigner mon respect, et pour mettre *Rodogune*

sous une protection plus honnête que celle de M. le Brun, quoique M. le Brun soit forthonnête. Je remercie tendrement monsieur comme madame d'Argental de toutes leurs bontés pour *Rodogune*. 1760.

13°. Qui est l'auteur du *Savetier du coin*? il pense bien, mais il est trop savetier. Qui a fait l'*Homme de lettres*? il écrit mieux, mais cela n'est pas piquant.

14°. Voici le gros article. Je n'aime point cette ophtalmie; les maux des yeux sont sérieux. Soyez bien sage, mon cher ange, que j'aime comme mes yeux; rafraîchissez-vous, couchez-vous de bonne heure, ayez peu d'affaires, tenez-vous gai surtout; c'est le remède universel.

Je baise le bout de vos ailes.

L E T T R E C C X L I X.

A U M Ê M E.

Décembre.

J E vous excède encore. *Rodogune* est à Lyon chez *Tronchin*, entre quatre garçons. On la présentera probablement à madame de *Groslée* qui ne manquera pas de lui manier les tetons, selon sa louable coutume; c'est un honneur qu'elle fait à toutes les filles et femmes qu'on lui présente. Est-il vrai que l'abbé de la *Tour-du-Pin* avait grande envie de rompre ce voyage? il m'est très-important de savoir ce qui en est. Dites-moi, je vous en prie, Madame, tout ce que vous savez de cette aventure de roman.

1760. Je reviens au roman de *Tancrède*. Je vous conjure , mes anges , encore une fois , de bien recommander à *Prault* de suivre exactement la leçon que je lui envoie , et de n'y pas changer une virgule. C'est le placet de *Caritidès* ; on n'en peut rien retrancher. Nous venons de jouer , ma nièce et moi , la scène du père et de la fille au second acte : *Qu'entends-je ! vous , mon père ! Moi , ton père ! est-ce à toi de prononcer ce nom ?* Vous pouvez être convaincus que cela jette dans l'acte un attendrissement , un intérêt qui manquait. Cet acte , qui paraissait froid , doit être brûlant , s'il est bien joué.

A propos de froid , c'est un secret sûr , pour faire de la glace ; que de placer des détails historiques au milieu de la passion , à moins que ces détails ne soient réchauffés par quelques interjections , par des retours sur soi-même , par des figures qui raniment la langue historique.

Mais , craignant de lui nuire en cherchant à le voir , Il crut que m'avertir était son seul devoir.

Ces deux vers ralentissent. Je raisonne poésie avec mes anges ; je disserte , ils me le pardonnent.

Non-seulement ces détails sont froids , mais le spectateur est en droit de dire : En quoi donc cet esclave craignait-il de nuire à *Tancrède* ? pourquoi , étant dans son camp , n'a-t-il pas cherché à le voir ? il devait , sans doute , tout faire pour approcher de *Tancrède*. Il serait difficile de répondre à cette critique.

Ne vaut-il pas mieux supposer , en général , que mille obstacles ont empêché l'esclave d'aller jusqu'à *Tancrède* ? *Aménaïde* , en se plaignant de ces obstacles et

de la destinée qui lui a toujours été contraire, en faisant parler ses douleurs, en se livrant à l'espérance, intéresse bien davantage; tout devient plus naturel et plus animé. Enfin, je resupplie, je reconjure à genoux M. et madame d'*Argental*, de s'en tenir à mon dernier mot. J'ose espérer que la reprise sera favorable: mais que mes anges se mettent à la tête du parti raisonnable, qui n'est ni pour les tragédies à marionnettes, ni pour les tragédies à conversations; qu'ils soutiennent vigoureusement le grand et véritable genre, celui du cinquième acte de *Rodogune*, d'*Athalie*, et peut-être du quatrième acte de *Mahomet*, du troisième de *Tancrède*, de *Sémiramis*, &c.

Vous devez avoir un chant de *Pucelle*; il n'est pas correct, malheureusement; le meilleur y manque. Vous avez *Acante*. Oh! pardieu, que manque-t-il à *Acante*? nous sommes fous d'*Acante*: que vous êtes à plaindre, si *Acante* ne vous plaît pas!

Pardon, voici une réponse pour *le Kain*; vous m'enverrez promener.

1760.

L E T T R E C C L.

A U M E M E.

A Ferney, 28 de décembre.

ET les yeux de mon ange, comment vont-ils en 1761 ? Je me souviens de 1701 tout comme si j'y étais ; c'était hier. Ah, comme le temps vole ! les hommes vivent trop peu : à peine a-t-on fait deux douzaines de pièces de théâtre, qu'il faut partir. Mais à quand Tancrède et l'édition du petit-fils, franc sieux de Paris ?

Je fais une réflexion, c'est qu'il est important, mes anges, que l'épître à madame la Marquise soit datée de *Ferney en Bourgogne*, 10 d'octobre 1759.

Remarquez toutes mes excellentes raisons : je dis *Ferney*, parce que madame de *Pompadour* s'est intéressée aux privilèges de cette terre ; je dis *en Bourgogne*, afin que les sots et les méchans, dont il est grande année, n'aillent pas toujours criant que je suis à Genève ; je dis 10 d'octobre 1759, parce qu'elle fut écrite en ce temps-là ; et surtout parce que, si elle n'est point datée, elle paraîtra une insulte au pauvre *Ami des hommes*, et à son malheur. Vous savez que j'ai toujours pensé qu'il faut ou se battre contre les Anglais, ou payer ceux qui se battent pour nous ; que je n'ai jamais cru la France si déchirée qu'on le dit ; que je pense qu'il y a de grandes ressources après nos énormes fautes. Ces sentimens,

que j'ai toujours eus, je les exprime dans ma lettre à madame de *Pompadour*; mais ils deviennent une satire du livre des Impôts, livre imprimé après ma lettre écrite. Je passerais pour un lâche flatteur qui se fait de fête, et qui est de l'avis des sous-maîtres, pendant qu'un camarade valet est *in ergastulo* pour les avoir contredits. Mes divins anges, ce serait-là un triste rôle; et vous, qui vous chargez de mes iniquités, vous ne voudrez pas que celle-là me soit imputée. Il ne s'agit donc que de dater mon épître; je m'en rapporte à vos attentions tutélaires. Mademoiselle *Chimène* prend la plume; voyons comment elle s'en tirera.

„M. de *Voltaire* appelle M. et madame d'*Argental*
 „ses anges. Je me suis aperçue qu'ils étaient aussi
 „les miens; qu'ils me permettent de leur présenter
 „ma tendre reconnaissance. „

Corneille.

Eh bien, il me semble que *Chimène* commence à écrire un peu moins en diagonale.

Mes anges, nous baisons le bout de vos ailes,
Denis, Corneille et V.

1760.

L E T T R E C C L I.

A U M E M E.

A Ferney, pays de Gex, par Genève, 31 de décembre.

LES plus aimables et les plus difficiles de tous les anges, c'est vous, Monsieur et Madame. Si vous n'êtes pas contents de *Mathurin*, qui nous paraît assez plaisant et tout neuf; si vous avez la cruauté de l'appeler vieux, quoique je sois prêt à lui donner trente ans; si vous voulez que *Colette* en soit amoureuse (ce que je ne voulais pas); si vous avez l'injustice de soutenir que le marquis et *Acante* ne s'aimaient pas depuis quatorze mois, quoiqu'ils disent formellement le contraire, et peut-être assez finement; si vous n'êtes pas édifiés de voir un sage qui parie de ne pas succomber et qui perd la gageure; si vous n'aimez pas un débauché qui se corrige; si vous ne trouvez pas le caractère d'*Acante* très-original; je peux être très-fâché, mais je ne peux ni être de votre avis, ni vous aimer moins.

Je vous supplie, mes chers anges, de me renvoyer les deux copies, c'est-à-dire la première qui n'était qu'un avorton, et la seconde, que je trouve un enfant assez bien formé, qui vous déplaît.

Madame d'*Argental* est bien bonne de daigner se charger de faire un petit présent à la muse limonadière : je l'en remercie bien fort; c'est la seule façon honnête de se tirer d'affaire avec cette muse.

Je suis très-fâché que *Fréron* soit au fort-l'évêque. —
Toutes les plaifanteries vont cesser ; il n'y aura plus 1760.
moyen de se moquer de lui.

L'*Ami des hommes* est donc à Vincennes ? ses ouvrages sont donc traités sérieusement ? il aurait donc quelquefois raison ? Il m'a paru un fou qui a beaucoup de bons momens.

Il court parmi vous autres de singulières nouvelles. Est-il vrai que les Anglais ont proposé de vous réduire à n'avoir jamais que vingt vaisseaux ? c'est-à-dire à en construire encore dix ou douze ? On ajoute une paix particulière entre *Luc* et *Thérèse* : quand je la croirai, je croirai celle des jansénistes et des molinistes, des parlemens et des intendans, et des auteurs avec les auteurs.

J'apprends que messieurs de parlement brûlent tout ce qu'ils rencontrent, Mandemens d'évêques, vieux et nouveau Testament de frère *Berruyer*, Ouvrages de *Salomon*, Défense de la morale du bon *Jésu* contre la morale du dur *Moïse*, c'est-à-dire la réponse à l'auteur de l'Oracle des philosophes. Ils brûleront bientôt les édits dudit seigneur roi ; mais je les avertis qu'ils n'aurent pour eux que les halles, et point du tout les pairs et les princes. Je vois toutes ces pauvretés d'un œil bien tranquille, aux Délices et à Ferney. La petite *Corneille* contribue beaucoup à la douceur de notre vie : elle plaît à tout le monde ; elle se forme, non pas d'un jour à l'autre, mais d'un moment à l'autre. Ne vous ai-je pas mandé combien son petit gentil esprit est naturel, et que je soupçonnais que c'était la raison pour laquelle *Fontenelle* l'avait déshéritée ? Mes chers anges, permettez que je

— 1760. prenne la liberté de vous adresser ma réponse à la lettre que son père m'a écrite, ou qu'on lui a dictée.

Prault ne m'enverra-t-il pas son *Tancrède* à corriger ? quand jouera-t-on *Tancrède* ? pourquoi la Femme qui a raison, par-tout, hors à Paris ? est-ce parce que *Wass* en a dit du mal ? *Wass* triomphera-t-il ? comment vont les yeux de mon ange ?

Eh vraiment, j'oubliais la meilleure pièce de notre sac, l'aventure de ce bon prêtre, de ce bon directeur, de ce fameux janséniste, jadis laquais, qui a volé cinquante mille livres à madame d'*Egmont*.

Maitre *Omer* le prendra-t-il sous sa protection ? requerra-t-il en sa faveur ?

Fin du Tome cinquième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I.	Page 113
LETTRE II.	223
LETTRE III.	376

ALBARET. (M. le comte d')

LETTRE I.	64
LETTRE II.	121

ALBERGATI CAPACELLI, (M.) *sénateur de Bologne.*

LETTRE I.	91
LETTRE II.	190
LETTRE III.	250
LETTRE IV.	329
LETTRE V.	369
LETTRE VI.	482

ALGAROTTI (M. le comte)

LETTRE I.	70
LETTRE II.	224
LETTRE III.	249
LETTRE IV.	356
LETTRE V.	398
LETTRE VI.	462

ALPHABETIQUE. 513

LETTRE LXXI.	457
LETTRE LXXII.	464
LETTRE LXXIII.	472
LETTRE LXXIV.	475
LETTRE LXXV.	480
LETTRE LXXVI.	499
LETTRE LXXVII.	501
LETTRE LXXVIII.	504
LETTRE LXXIX.	506
ARGET. (M. d')	5

B.

BAGIEUX, (M.) <i>chirurgien du roi, &c.</i>	354
BASTIDE, (M. de) <i>auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau Spectateur ou le Monde.</i>	109
BERNIS, (M. l'abbé comte de) <i>au sujet de sa promotion au cardinalat.</i>	65
BOCAGE. (Madame du)	72

C.

CHAUVELIN, (M. le marquis de) <i>ambassadeur à Turin.</i>	
LETTRE L.	218
LETTRE II.	403
GIDEVILLE. (M. de)	
LETTRE I.	22
LETTRE II.	83
<i>Corresp. générale.</i>	Tome V. K k



